

LE  
MANOIR  
DU VIEUX-CLOS

NOUVELLE  
PAR URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

**Le Manoir du Vieux-Clos: nouvelle** par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1864. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte (ce qui inclut quelques inversions d'accents sur la lettre e, c'est-à-dire un é, là où aujourd'hui on met un è).

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec révision et corrections d'erreurs provenant de la reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files : We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

**Avertissement** : ce document est interdit de revente.

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»\**

*(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)*

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»\**

*(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)*



# TABLE DES MATIÈRES

<b>PREMIÈRE PARTIE</b>	<b>1</b>
<i>CHAPITRE PREMIER</i>	
Arriver	2
<i>CHAPITRE II</i>	
Recevoir	6
<i>CHAPITRE III</i>	
S'établir	11
<i>CHAPITRE IV</i>	
Entrevoir	16
<i>CHAPITRE V</i>	
Vouloir	20
<i>CHAPITRE VI</i>	
Se montrer	25
<i>CHAPITRE VII</i>	
Proposer	30
<i>CHAPITRE VIII</i>	
Essayer	35
<i>CHAPITRE IX</i>	
Raconter	40
<i>CHAPITRE X</i>	
S'inquiéter	43
<i>CHAPITRE XI</i>	
Travailler	50
<i>CHAPITRE XII</i>	
Avancer	56
<i>CHAPITRE XIII</i>	
Babiller	62

<b>SECONDE PARTIE</b>	<b>67</b>
<i>CHAPITRE XIV</i>	
Conseils	68
<i>CHAPITRE XV</i>	
Principes	72
<i>CHAPITRE XVI</i>	
Retardataire	77
<i>CHAPITRE XVII</i>	
Soirées	83
<i>Chapitre XVIII</i>	
Noir	88
<i>CHAPITRE XIX</i>	
Recoin	96
<i>Chapitre XX</i>	
Feu	102
<i>CHAPITRE XXI</i>	
Suites	108
<i>CHAPITRE XXII</i>	
Témérité	114
<i>CHAPITRE XXIII</i>	
Confidences	118
<i>CHAPITRE XXIV</i>	
Prédicateur	124
<b>TROISIÈME PARTIE</b>	<b>131</b>
<i>CHAPITRE XXV</i>	
Quelqu'un ici	132

<b>CHAPITRE XXVI</b>	
Va et vient	139
<b>CHAPITRE XXVII</b>	
Fait ses affaires lui-même	145
<b>CHAPITRE XXVIII</b>	
D'autres arrivent	153
<b>CHAPITRE XXIX</b>	
Ils vont tous là-haut	158
<b>CHAPITRE XXX</b>	
On cause à l'usine	164
<b>CHAPITRE XXXI</b>	
Un plus habile	170
<b>CHAPITRE XXXII</b>	
Le plus fort des deux quel est-il?	176
<b>CHAPITRE XXXIII</b>	
La source est belle	182

# PREMIÈRE PARTIE

# CHAPITRE PREMIER

## ARRIVER



n jeudi matin, vers le milieu de mai, quelques voyageurs et des curieux en assez grand nombre, attendaient le passage d'un bateau à vapeur, à l'embarcadère de la ville de \* \* \*, sur les bords du Léman. Il n'y avait pas encore de pont avancé, pour monter sans crainte et sans danger sur le

navire; l'épouvantable catastrophe arrivée dans un de nos ports, bien des années plus tard, n'avait pas encore semé la terreur dans toute la contrée et réveillé la conscience endormie des autorités. On traitait donc de confiance dans les bateaux radeleurs, qui faisaient bien leur service malgré le voisinage de plusieurs cabarets, et vous conduisaient à grands coups de rame jusqu'au flanc du steamer bruyant, dont le panache noir venait s'évanouir sur la côte.

Ce jour-là, quand les voyageurs embarqués au port furent montés sur le bâtiment, le premier passager qui descendit l'étroit escalier était un homme vigoureux, portant un garçon de dix à douze ans, qu'il fit asseoir sur le banc du petit bateau; il fut suivi d'une dame à laquelle il donna la main pour franchir le dernier pas, et enfin une jeune fille sauta d'un pied leste dans la nacelle, sans le secours de personne, ce qui ne laissa pas d'effrayer sa mère et de donner une assez forte secousse à l'embarcation.

— «En route!» cria le capitaine, du haut du tambour voisin.

Les vastes roues recommencèrent à frapper l'eau, qui jaillit en blanche écume, et chassa en arrière, dans ce courant improvisé, le bateau radeleur. Celui-ci s'en dégagera sans peine et ne tarda pas à déposer sur terre les quatre voyageurs. Encore ici, le jeune homme vint en aide au garçon; les deux dames se tirèrent très bien d'affaire seules.

— Merci, monsieur, merci de votre bonté pour mon fils, dit la plus âgée; vous avez compris tout de suite qu'Émile a été malade et que

le moindre danger l'effraie. Sans vous, j'aurais eu assez de peine à le descendre du bateau. Auriez-vous encore l'obligeance de me dire où je puis trouver une voiture pour nous conduire au Manoir du Vieux-Clos avec mes bagages.

— Certainement, madame; si vous me le permettez, j'irai en chercher une qui sera là dans quelques minutes. Quoique n'habitant pas cette ville, je connais un bon voiturier. Vous pouvez vous asseoir sur ce banc et m'attendre ici.

— C'est réellement trop de bonté, monsieur. Comme je suis étrangère, j'accepte cette nouvelle marque de votre obligeance.

Le jeune homme fut bientôt de retour, suivi d'une bonne petite calèche découverte. Les malles étant placées derrière, l'équipage prit la route indiquée au conducteur.

— Mais écoutez, Lambert, dit à haute voix le complaisant inconnu, de façon à ce qu'on l'entendit bien dans la voiture, c'est convenu pour un écu de cinq francs, bonne main comprise.

— Oui, monsieur, répondit le voiturier.

En quittant le port, la petite voiture suivit pendant quelques instants les bords du lac, puis ne tarda pas à s'élever graduellement dans la direction du Jura. M<sup>me</sup> Dorsat et sa fille admiraient les riches campagnes qui passaient sous leurs yeux, recouvertes d'une ravissante fraîcheur. Partout les fleurs et la verdure, le chant des oiseaux, la douceur embaumée de l'air, la vie circulant à pleins bords dans la nature, comme les ruisseaux dans leurs lits maintenant trop étroits. L'étranger qui voit notre pays pour la première fois, en reçoit une impression qu'il garde toute sa vie, surtout si la grande couronne des montagnes est visible pour encadrer un tel tableau.

Nos voyageurs venaient du Havre. M. Dorsat, capitaine au long cours, était parti pour les Indes orientales et devait toucher à bien des ports avant de songer au retour. Son voyage durerait peut-être quinze à dix-huit mois, selon les circonstances; et il avait engagé sa femme à se fixer en Suisse pendant ce long espace de temps, dans quelque habitation un peu élevée, espérant qu'un bon air chasserait les restes de fièvre dont leur fils cadet souffrait chaque printemps au Havre. Dernièrement ils avaient perdu l'aîné, charmant garçon de seize ans, à la suite d'études trop fortes pour une santé affaiblie par une grande croissance et un air malsain. Un des armateurs du navire commandé par le capitaine Dorsat possédait au pied du Jura vaudois le Manoir du Vieux-Clos; il offrit un appartement presque pour rien et fit un portrait si délicieux de la contrée, que, tout de suite, on avait accepté. L'appartement étant garni, M<sup>me</sup> Dorsat n'apportait avec elle que les effets indispensables. Pour éviter des frais de voyage alors considé-

rables, elle venait sans domestique, mais en prendrait une ici au premier jour. Arrivée à Genève, elle prit passage sur un bateau, et ne vit le jeune homme descendu avec elle au port de \* \* \*, que lorsqu'il lui offrit de porter son fils au moment de débarquer. Elle ne le connaissait point, et lui ne la connaissait pas davantage. En quittant le port, on n'avait pas vu de quel côté il s'était dirigé.

La voiture cheminait lentement, souvent au pas du cheval. À certaines montées un peu roides, le conducteur descendait de son siège et marchait à côté du char. M<sup>me</sup> Dorsat en profitait pour lui adresser diverses questions sur la contrée et sur les habitations qu'on voyait çà et là, à quelque distance.

— Comment se nomme le village qui paraît ici, à gauche, près de ces grands arbres?

— C'est Platène; la campagne que vous voyez plus haut est celle de M. Antipas.

— Et plus loin? on dirait un pays de vignes.

— Oui, ce sont les villages de Souchegras, Trêloins, Vizeral.

— Et ces grands bâtiments blancs, qu'on aperçoit près de la montagne?

— C'est le Manoir du Vieux-Clos, où je conduis madame. Dans vingt minutes nous y serons.

— Maman, dit la jeune fille, ce doit être affreux dans la maison; mais les environs paraissent admirables. Quelle richesse de végétation! Nous allons faire de jolies courses dans les bois: comme le bon air de ce pays fera du bien à Émile!

— Espérons-le: — je trouve, Hélène, que tu es trop prompte dans ton jugement sur la maison; pourquoi veux-tu qu'elle soit si laide?

— Parce que, maman, je vois d'ici qu'elle est loin d'être belle; et M. de Castreau m'a dit que tout y était effrayant: c'est plein de chouettes, de rats....

— Allons donc, Hélène: ne vois-tu pas que M. de Castreau a voulu t'effrayer en badinant? Moi, je crois, au contraire, que nous y serons fort bien.

— Nous n'y verrons pas une âme de toute l'année: c'est si à l'écart, et au pied des bois. Mais, au fond, cela m'est bien égal: ah! il y a aussi un village, qui commence à se montrer un peu plus haut.

— Eh bien, ma chère enfant, si nous sommes seuls, nous tâcherons de nous suffire à nous-mêmes. Nous travaillerons. Il y a un piano. Seulement, trouverons-nous un bon maître pour continuer les études d'Émile? Ton père tient à ce que rien ne soit négligé, si possible, de ce côté-là.

En ce moment, ils n'étaient plus qu'à cinq minutes du manoir, situé

presque au bord du chemin. Un sentier, coupant les prés, croisait la route en cet endroit et continuait dans la campagne supérieure. Un homme le suivait, portant son habit sur le bras. Quand il fut près de la voiture, Hélène ne put s'empocher de dire à demi-voix :

— Maman, c'est le monsieur du bateau. Effectivement, c'était l'inconnu qui, ayant suivi le sentier, arrivait ici eu même temps que les étrangers. Il salua poliment et continua son chemin d'un pas agile.

— C'est bien singulier! dit M<sup>me</sup> Dorsat: et pourtant, reprit-elle, c'est peut-être la chose du monde la plus simple. Conducteur, connaissez-vous ce monsieur?

— Oui, madame; c'est M. Maxime Duval.

Il n'en dit pas davantage. La voiture entra dans une grande cour carrée, en pente, pavée de pierres irrégulières, dont les interstices fournissaient une herbe verte, qui s'y reproduisait chaque printemps, toujours épaisse et vigoureuse.

— C'est ici, madame, dit le voiturier en arrêtant son cheval.

# CHAPITRE II

## RECEVOIR



Le Manoir du Vieux-Clos est une de ces anciennes habitations seigneuriales dont les fondations portèrent probablement quelque fier donjon, construit aux premières époques du moyen-âge. Le donjon renversé, pris d'assaut peut-être, rasé ou démoli, vit ses matériaux épars rassemblés de nouveau dans un siècle plus paisible. Un château savoyard sortit des ruines féodales; puis, la domination bernoise survenant, on ajouta aux constructions principales des caves, de vastes greniers à blé pour les dîmes et les censes, la tour du pigeon, le pilier public avec son carcan de fer, et, dans quelque réduit bien sombre, la prison avec les divers cachots complètement ténébreux. Le Vieux-Clos possédait le droit de haute et basse justice. Temps étranges, en vérité, pour nous autres Vaudois d'aujourd'hui!

Placés au bas d'une colline où la vigne produit un vin agréable et sain pour quiconque n'en fait pas abus, les bâtiments de ce rustique manoir se composent d'une assez grande maison à un seul étage, dont la façade principale est tournée au midi. Aux deux angles de la partie exposée au levant, sont deux tourelles carrées, dont les toits quadrangulaires ne s'élèvent guère plus haut que le faite de la maison. Puis, continuant sur la même ligne au levant, une rangée de fenêtres éclairent un long promenoir couvert, qui s'en va rejoindre une troisième tour, assez grosse, au sommet de laquelle est placé le pigeonier, et dont les trois étages servent d'appartement au fermier du domaine. Ici est l'entrée de la cour. Les côtés du nord et de l'ouest sont occupés par les dépendances de la ferme, les écuries du château, les pressoirs et les greniers, vastes constructions rurales adossées à la colline. Au milieu et comme encadrée entièrement, sauf le passage servant d'entrée, est la cour intérieure dont nous avons déjà dit un mot. Partout de grands avant-toits supportés par des arcs-boutants en

triangle, prolongent leur ombre sur la cour et peuvent au besoin servir de passage abrité, lorsque les égouts des toits ruissellent. Enfin, au nord-ouest, est une construction assez élevée, reste probablement d'un château plus ancien, qui touche par un côté au bâtiment d'habitation. Là, les fenêtres n'ont plus que leurs barreaux de fer pour empêcher le vent d'y pénétrer, en sorte qu'il y entre à volonté, en toute saison, ainsi que les chauves-souris et les effraies. — Une quatrième tour, de forme hexagone, sert d'entrée au château et contient un escalier en colimaçon.

L'ensemble des constructions présente, de loin, une assez belle apparence, surtout lorsque cet amas de murs blancs brillent aux rayons du soleil; mais, vu de près, le manoir du Vieux-Clos laisse une impression de tristesse dont on ne peut se défendre. Rien n'annonce ici la vie des châteaux; ni la force, ni la valeur chevaleresque, ni, plus tard, la brillante fortune qui se plaît à tout embellir. On y sent une main lourde, le manque de goût dans tout ce que d'anciens droits de terre et de justice ont su créer pour s'entourer de gros confort dans l'exercice de leurs attributions.

Au bruit que fit la voiture en entrant dans la cour, un grand chien brun, vrai dogue de ferme, sortit de sa niche, et s'élança comme pour dévorer les arrivants. Retenu par une forte chaîne passée dans un anneau de fer scellé au mur voisin, l'animal resta presque suspendu on l'air, avant de retomber lourdement sur ses pattes. Au même instant, un homme parut sur le haut d'un petit escalier extérieur, pratiqué sous l'avant-toit du bâtiment principal, descendit à pas lents et se dirigea, plus lentement encore, du côté de la voiture. C'était un vieillard d'une taille autrefois très élevée, mais qui fléchissait maintenant sous le poids des ans. Tête nue et chauve, une plume d'oie derrière l'oreille droite, des pantouffles en grosses lisières de drap, sur lesquelles venait reposer le bas de la plus longue redingote possible, de couleur brune, tel apparut l'intendant du château, M. Jonas Granton.

— M<sup>me</sup> Dorsat? dit-il en s'inclinant avec respect.

— Oui, monsieur: il ne m'a pas été possible de vous prévenir de mon arrivée. Voici une lettre de M. de Castreau pour M. Jonas Granton.

— C'est moi, madame; je vous remercie. J'ai été avisé hier au soir par deux lignes de M. de Castreau, et j'ai pu, en conséquence, donner les ordres pour qu'on aérât aujourd'hui votre appartement. Un domestique du fermier va aider au voiturier à porter vos bagages dans le vestibule; pendant que cela se fera, veuillez, madame, prendre la peine de monter chez moi, ainsi que mademoiselle, et monsieur votre fils. Voici du reste ma femme qui vient vous y engager elle-même.

M<sup>me</sup> Granton arrivait en effet près de la voiture. C'était une petite femme, presque aussi vieille que son mari, mais vive et alerte autant que ce dernier était majestueux dans ses mouvements.

— Madame, dit-elle, je vous souhaite une heureuse arrivée en ce pays; j'espère que vous vous y trouverez bien. Faites-nous l'honneur d'entrer et d'accepter notre modeste soupe, ou une tasse de thé, si vous le préférez.

M<sup>me</sup> Dorsat accepta cette offre obligeante; cependant, elle attendit que ses deux malles fussent montées dans la maison, puis elle paya le voiturier et suivit enfin ses hôtes, qui lui firent les honneurs de l'escalier placé sous l'avant-toit. Le couvert était déjà mis dans une chambre carrée, au fond d'un large corridor correspondant à la cuisine. C'était midi, heure du dîner de l'intendant.

— Nous sommes des gens très simples, dit M<sup>me</sup> Granton, et de plus bien âgés? Je n'ai pas de domestique. Nous nous suffisons à nous-mêmes comme nous pouvons, ce qui fait que les journées passent encore assez vite dans ce vieux manoir. La fille du fermier me donne un coup de main de temps en temps, et ainsi je ne suis pas trop fatiguée. — Votre appartement, madame, est, comme tout ceci, d'un âge respectable; je crois pourtant qu'on doit y être bien, en été surtout. Puis, les environs du village sont charmants. Toute vieille que je suis, je vais encore m'y promener de temps en temps. L'air fortifiant qu'on y respire fera beaucoup de bien à votre fils.

— Hélène et Émile se réjouissent de visiter la contrée. Tout est nouveau pour nous en ce pays. Vous êtes heureuse, madame, de pouvoir passer vos journées avec M. Granton; moi, je ne vois M. Dorsat qu'au retour de ses longs voyages, pour peu de temps seulement. Et encore, je ne suis pas toujours tranquille en le sentant sur mer.

— Oui, madame; je comprends bien cela: mais Dieu garde tous ceux qui se confient en lui; il veille sur ses enfants jour et nuit. Dieu est un père tendre, plein d'amour.

M<sup>me</sup> Dorsat ne répondit pas d'abord; elle essuya quelques larmes, après quoi:

— Vous ne savez peut-être pas, madame, dit-elle, que Dieu nous a repris notre fils aîné, il y a six mois?

— Je l'ignorais; mais soyez assurée que, mieux que beaucoup de personnes, nous pouvons comprendre votre douleur.

— Madame, ajouta l'intendant, ma femme et moi nous avons eu notre bonne part des vicissitudes et des épreuves de la vie. Nous avons deux fils; ils nous ont été redemandés, l'un dans la première jeunesse, comme le vôtre, le second, au moment de s'établir comme

notaire dans cette localité. Vous voyez en nous deux vieillards dépouillés, deux arbres secs, dont les branches ont été coupées par la serpe. Il faut se soumettre: la fin viendra bientôt pour ce monde, et ensuite une meilleure existence, s'il plaît à Dieu. Moi, qui ai l'honneur de vous parler, madame, j'ai vu passer bien des régimes politiques depuis que j'habite ce château: Louis XVI et les émigrés, la Terreur, l'entrée des Français en Suisse, la République consulaire, l'Empire de l'usurpateur, sa première chute, les Cent jours, la Restauration légitime, la révolution de Juillet, et enfin le régime actuel de Louis-Philippe. Voilà pour ce qui concerne votre pays. — Dans le nôtre, j'ai reçu les dîmes et les censes, au temps où le Pays de Vaud était province bernoise; puis, j'ai vu la République helvétique, la confédération de 1803, le Pacte de 1815, la révolution de 1830, et maintenant, je crains d'en voir avant peu une nouvelle, plus misérable encore que toutes les autres. Mais pardon, madame; je vous entretiens là de choses sans doute fort ennuyeuses.

— Non point, monsieur. — Vous avez eu une double épreuve comme la mienne, et il y a un enseignement bien sérieux dans la simple énumération de si grandes époques de notre histoire. Je vous entendrai sur ce sujet avec beaucoup d'intérêt, quand vous serez disposé à me faire part de vos souvenirs. Pour le moment, auriez-vous la bonté de m'indiquer l'entrée de mon appartement? je vous serais fort obligée.

M<sup>me</sup> Granton offrit de conduire M<sup>me</sup> Dorsat chez elle. Pendant que les deux dames s'y rendaient, suivies d'Hélène et d'Émile, M. l'intendant Granton se mit à lire la lettre de M. de Castreau. Nous voulons en faire part au lecteur.

Sur une feuille grand format correspondance, papier lisse azuré, on lisait en-haut, dans le coin gauche et frappé dans la pâte: V. DE CASTREAU, ARMATEUR. Havre. Plus bas, un en-tête imprimé:

### COMPAGNIE DES AIGLES BRUNES DU HAVRE.

VOYAGES AU LONG COURS.

HUIT NAVIRES, GRANDS TROIS-MATS.

CAPITAL SOCIAL, 10 MILLIONS DE FRANCS.

Venait ensuite le corps de la lettre;

«Havre, 10 mai 1844.

» À Monsieur Jonas Granton, Manoir du Vieux-Clos, Suisse, Vaud.

» Mon cher Monsieur,

» Ces deux lignes vous seront remises par M<sup>me</sup> Dorsat, à son arrivée

au Vieux-Clos. Je me réfère à ma dernière du 5 courant.

» Agréez l'assurance de ma considération.

» V. DE CASTREAU.»

— Oui, se dit le vieil intendant: eh bien oui! j'en sais beaucoup plus maintenant au moyen de cette lettre! Et les huit lignes de celle du 5 me mettent bien au courant! Quels hommes que ces gens d'affaires! D'un seul mot, ils pensent qu'on a tout compris. Nous allons remettre à M<sup>me</sup> Dorsat l'inventaire des meubles et ce qu'il lui faut d'argenterie: pour le reste, à la garde de Dieu! Ah! ce n'est pas notre cher baron Basile, qui se fût borné à deux lignes aussi sèches, aussi péremptoires. Lui, tout grand noble qu'il était, me faisait toujours *ses amitiés*, et terminait ses lettres par cette formule affectueuse: Croyez que je suis, mon cher Monsieur Granton, votre tout dévoué et affectionné

BARON BASILE DURRACK.

En arrivant à cette partie de ses réflexions intimes, l'intendant replia la lettre et en considéra l'adresse. Il poussa un grand soupir de compassion en lisant ces trois idées résumées en aussi peu de mots que possible: «Monsieur Granton — Manoir — Vieux Clos.» — Oui, eh bien oui, ils sont comme cela, continua-t-il à demi-voix: les mercantiles! — M. le baron Basile aurait mis:

À Monsieur, Monsieur Jonas Granton, intendant, au château (ou préféablement au Manoir) du Vieux-Clos, Canton de Vaud en Suisse, par \*\*\* route de Genève (Via Genevæ). Puis, au bas, en grosses lettres: «**Par bonté!**»

Aujourd'hui, on conserve les grands airs des anciens propriétaires vraiment nobles; mais, dans la manière de dire et surtout d'écrire les choses, on se garde bien d'être poli et de bon ton comme eux.

# CHAPITRE III

## S'ÉTABLIR



L'appartement destiné à M<sup>me</sup> Dorsat se composait de cinq pièces, dont quatre ouvraient sur un grand vestibule servant de salle à manger et communiquant à l'escalier de la tourelle hexagone. Dans ce vestibule, on trouvait une bonne cheminée avec d'antiques chenets de fer à boules de

laiton; puis des armoires, plaquées aux murs, entre les diverses portes des chambres voisines. Le plafond, comme tous ceux du Manoir, montrait d'épaisses poutres en sapin, fort éloignées les unes des autres et ornées de grossières moulures au bord des angles inférieurs; l'entre-deux n'était qu'un mince plancher ordinaire, recouvert d'un carrelage en briques, pour intercepter le froid venant du grenier. Les portes, étroites et basses, étaient aussi en sapin, blanchi à la chaux comme les murs. C'est dans ce vestibule qu'était placé le piano de M<sup>me</sup> de Castreau: un piano d'Erard, de la forme et de l'espèce qu'on désigne sous le nom de *grand modèle à double échappement*. Le noble instrument s'adaptait bien à ce lieu et remplissait toute la maison de ses sons harmonieux. À peine arrivée, Hélène ne put s'empêcher de l'ouvrir pour en essayer quelques accords. — Si l'on restait tout l'hiver au Vieux-Clos, c'est ici évidemment qu'on passerait les journées, en leçons le matin et dans une douce causerie de famille le soir. Trois petites fenêtres à coulisses ouvraient en pleine campagne et sur une longue avenue d'arbres fruitiers.

Une grande salle détachée de cet appartement était aussi mise à la disposition de M<sup>me</sup> Dorsat; elle se trouvait sur le même palier, mais à gauche, et avait la vue du lac et des montagnes au levant. Elle communiquait par une porte masquée dans la tapisserie avec le grand promenoir voûté, qui rejoignait la tour du colombier, à l'entrée de la cour. En suivant cette galerie intérieure, on pouvait donc sortir du château, ou y entrer, sans se servir de l'escalier principal. Les tentures

de la grande salle représentaient des scènes de chasse en costumes Louis XIII, des paysages grossièrement exécutés, dont les couleurs étaient encore très vives. Ne sachant que faire de cette vaste pièce, M<sup>me</sup> Dorsat ne s'en servirait pas, son intention n'étant sûrement pas de donner des bals ou de grandes soirées dans cette retraite, au pied des bois. — Elle fut frappée de l'air bon, sympathique et accueillant de M<sup>me</sup> Granton, et se dit qu'elle lui serait une ressource précieuse pour mille choses de la vie. Ainsi, à peine eut-elle exprimé le désir de trouver une bonne domestique, que, tout de suite, M<sup>me</sup> Granton dit qu'elle en connaissait une au village: jeune fille de vingt ans, forte, d'une honnête famille. Le soir du même jour, on la fit venir avec sa mère, et Jeannette s'installa au Manoir dès le lendemain matin. La journée fut employée à serrer les effets des voyageurs dans les armoires, à s'organiser un peu, à faire un achat de bois pour la cuisine, etc. — Ce dernier détail fut soigné par M. Granton, qui, en sa qualité d'ancien intendant d'un domaine rural, devait bien connaître les prix et les essences diverses du combustible employé dans la contrée. Il acheta donc un moule de petits chênes écorcés, secs depuis un an, et cent cinquante fagots de hêtre, bien garnis de bûches provenant, non de branches, mais de plants coupés près de terre et suffisamment mouchetés sur l'écorce.

— Car, voyez-vous, madame, dit-il lentement et de façon à exercer la patience de ses auditeurs, une de ces bûches durera plus à votre feu que, par exemple, deux de celles qui viennent de l'extrémité supérieure de la plante. En hiver, comme j'ai peu d'occupation, je passe une partie de mon temps à brûler du bois dans ma cheminée, et j'ai fait à ce sujet toutes sortes de remarques et de comparaisons. Ainsi, le meilleur de tous nos bois de chauffage du Jura est le hêtre qui a crû au soleil; il est rendu encore plus tenace et plus dur au feu, quand on l'a traîné longtemps sur le sol pierreux de la montagne, au lieu de le charger à l'endroit même où il a été coupé. Après le hêtre, il y a le charme (ici, on vous dira de la *charmille*, fort improprement). Mais le charme a le défaut, en séchant, de diminuer; en sorte qu'il ne faut jamais l'acheter vert. Puis, nous avons l'érable duret, l'alizier, qui, ainsi que le chêne écorcé, ne sont pas mauvais. Le cytise devient noir au feu et produit peu de flamme; c'est un vilain bois, il répand une odeur désagréable. Si vous nous faites l'honneur de passer l'hiver au Manoir, je vous conseillerais donc d'acheter du hêtre de moyenne grosseur. Pour les fagots, nous trouverons tout ce que nous voudrons. Le bon bois, madame, en hiver, c'est la moitié de la vie. J'ai dit.

— Oui, monsieur, je vous suis fort obligée et vous prierai de m'aider à faire cet achat.

— Tout à vos ordres, madame, et heureux de vous être utile, si je le puis.

— Monsieur Granton, vous pourriez peut-être me rendre un grand service, pour lequel je vais recourir tout de suite à votre obligeance. Étrangère en ce pays, je ne connais encore personne ici que vous, monsieur et madame Granton. Le vif désir de mon mari est que je trouve un bon maître de français, de latin et de mathématiques pour Émile, aussitôt que le cher garçon sera remis du voyage et en état de travailler. Y a-t-il quelqu'un au village, un homme d'un caractère sûr, qui soit capable et ait l'habitude de l'enseignement?

— Madame, à ma connaissance il n'y a que le régent, qui est, en effet, un homme instruit pour un simple instituteur de village; mais c'est un radical, un révolutionnaire. Il pourrait inculquer à votre fils des principes subversifs de l'ordre social. Je ne saurais donc vous conseiller de l'employer. En outre, j'ignore s'il a quelque teinture de latin. — Dans le village le plus rapproché du Vieux-Clos, à Géry, il y a le pasteur, homme savant, fort savant, et latiniste distingué, dit-on. «Voudrait-il se déranger et venir donner des leçons ici? j'en doute: il tient à ses habitudes et n'est plus jeune. Madame, vous aurez, en vérité, bien de la peine à trouver, soit au village du Vieux-Clos, soit dans la contrée voisine, un maître distingué pour le caractère et le savoir, selon que vous le désirez. J'en parlerai à ma femme, qui est douée de beaucoup plus d'initiative que moi, et a souvent de bonnes idées, auxquelles il ne me serait jamais venu à l'esprit sans elle, de penser.

Ce petit discours terminé, M. Granton salua d'une manière aussi polie que respectueuse et se retira.

— Quelles bonnes gens! se dit M<sup>me</sup> Dorsat: le mari doit être un modèle de fidélité et de droiture, malgré ses phrases allongées et sentencieuses. M<sup>me</sup> Granton est une femme de tête et de cœur; sa piété est trop accusée, sans doute, un peu exaltée, mais je me sens singulièrement attirée vers elle malgré ce défaut, cela est certain.

Le samedi, comme le temps était beau et les arrangements de maison terminés, M<sup>me</sup> Dorsat et ses enfants profitèrent de la matinée pour faire une promenade au village et dans les terrains supérieurs. Émile était joyeux; l'air un peu vif, balsamique et léger, qu'on respire dans ce beau pays, purifiait sa jeune poitrine et donnait à son sang appauvri un oxygène généreux, inconnu dans les environs du Havre. Hélène, à dix-huit ans, grande et belle comme on l'est à cet âge, avec des traits distingués, avait aussi besoin d'un changement d'air. Celui du Vieux-Clos lui allait si bien, disait-elle, que, même à la montée assez rapide de la colline, elle se s'apercevait pas qu'elle respirait. De

superbes cheveux blonds, disposés d'eux-mêmes à marquer des ondes peu sensibles, le teint pas trop clair et de grands yeux noirs; la démarche aisée, la taille souple, un air de bonté profonde, de la finesse naturelle dans l'esprit, telle était Hélène Dorsat, marchant à côté de sa mère, en petit chapeau noir et en robe de printemps d'une grande simplicité.

Le village du Vieux-Clos est bâti sur le plateau dominant le petit vignoble, en groupes de maisons assez rapprochées les unes des autres, mais qui permettent pourtant à la verdure des arbres fruitiers et des jardins de s'élever gracieuse et fraîche entre les diverses habitations. Placé au centre, sur un tertre naturel, le temple et la pointe de son clocher se voient de loin. C'était une annexe: la cure de la paroisse, où résidait le pasteur, se trouvait à Géry, une demi-lieue plus à l'est. Sans être riches précisément, les habitants du Vieux-Clos possédaient, en général, une sorte d'aisance relative. La vigne devant le village, de bons prés et de beaux champs sur le plateau, et le voisinage de la montagne, leur fournissaient plusieurs branches de revenus dont ils savaient profiter. Le domaine du Manoir se développait presque en entier au pied de la colline, en vergers et terres arables de première qualité. Une portion de la propriété remontait en langue mince et allongée le cours d'un ruisseau dont la source vive jaillit au milieu d'un bosquet naturel, plus haut que le village et dans une espèce d'enfoncement entouré de prés en pente douce. Mais les terrains de M. de Castreau ne venaient pas jusque-là. Ils s'arrêtaient à quelque distance, à la limite d'un fonds sur lequel une scierie était construite, non loin de la source. De cet endroit, on avait une échappée admirable sur la plaine et une portion du lac. À mesure qu'on s'élevait du côté de la montagne, la vue s'élargissait, se développait en tout sens, comme aussi les Alpes, qui ne souffrent pas de rivales, paraissaient grandir toujours davantage. L'abord immédiat du Jura était pittoresque et accidenté: tantôt le sol se présentait en côtes de melon fortement rayées par les filets d'eau pluviale, tantôt en replains garnis de jeunes pins verts, fourmillant de grives et d'oiseaux chanteurs. Ailleurs, les secousses du globe ont jeté çà et là des môles considérables, les uns recouverts de bois jusqu'à leur sommet aigu, les autres ne se composant que de gravier impropre à toute grande végétation forestière. Un petit gazon ras, quelques genévriers aplatis sur le sol, constituent à eux seuls les richesses de cette patrie des alouettes et des jeunes levrauts. Mais à peine a-t-on pénétré dans les pentes forestières, que l'on trouve des sentiers charmants, contournant le flanc de la montagne et fournissant des lieux de promenade auxquels on revient toujours avec plaisir. Ainsi donc, du pied des bois,

on a, devant soi, le village du Vieux-Clos; plus haut, la scierie à droite, dans le vallon; le Manoir au bas de la colline plantée de vignes; à gauche, Géry et sa cure paroissiale; dans le lointain, la plaine qui se termine dans les brouillards du Rhône genevois. Enfin là haut, toujours plus haut, cette couronne des Alpes, dont les fondations sont aussi profondes que l'Océan et dont les cimes brillantes touchent au ciel.

En regagnant le Manoir, Hélène dit à sa mère: — Maman, que ce pays de Suisse est donc beau! Si papa pouvait y vivre avec nous, je ne désirerais pas d'autre séjour sur la terre.

— Ni moi non plus, mon enfant. Mais nous ne pouvons songer à cela. En ce moment, ton père est peut-être ballotté sur la côte d'Afrique, et il a encore bien des années de travail devant lui, avant de posséder un revenu qui lui permette de renoncer au commandement de son navire. — Comment te sens-tu, Émile? pas trop fatigué, mon garçon?

— Moi, maman; pas du tout, et j'ai un appétit formidable: vous allez le voir au dîner.

# CHAPITRE IV

## ENTREVOIR



Dans leur promenade, M<sup>me</sup> Dorsat et ses enfants n'avaient rencontré que peu de personnes. En mai, les hommes sont aux champs avant midi, les femmes occupées dans les maisons. À quelque distance du village, Hélène et Émile entrèrent dans un pré pour y cueillir des fleurs, mais à peine eurent-ils fait quelques sauts dans le gazon, qu'ils furent apostrophés sévèrement par un homme qui bêchait un coin de terre à cinquante pas de l'endroit où ils se trouvaient.

— Sortez de là! leur cria-t-il: ne savez-vous pas que la propriété doit être respectée? Vous mériteriez d'être condamnés à une amende. Parce que vous êtes riches vous pensez peut-être qu'on peut fouler impunément l'herbe de son prochain?

Les jeunes gens s'empressèrent de rentrer au chemin, assez effrayés de l'air rogue et hargneux du personnage. En passant près de lui, un peu plus haut, M<sup>me</sup> Dorsat le pria d'excuser ses enfants, qui, étant étrangers, ignoraient la défense en question.

— Je vous donne l'assurance, ajouta-t-elle, qu'à l'avenir ils ne prendront plus une telle liberté sur votre terrain.

— Ils auraient pu, tout au moins, répliqua-t-il, en demander la permission.

— Monsieur, ils ne vous avaient pas vu: mes enfants ne connaissent encore personne au village; pour cette fois-ci, veuillez leur pardonner et me dire le nom de la personne qu'ils ont offensée involontairement.

— Je m'appelle Louis Mavognard, instituteur au Vieux-Clos.

M<sup>me</sup> Dorsat salua M. Mavognard et continua sa promenade.

— Un joli nom pour un maître d'école dit Hélène au bout d'un moment, ayant peine encore à s'empêcher de rire.

— Ma chère, le nom, quoique laid, je l'avoue, ne fait rien ici. Il se peut que ce régent soit doué de qualités qui rachètent sa grognerie.

— Maman, dit Émile, je ne veux pas que cet homme me donne des leçons.

— C'est bon, mon enfant; il n'est pas question de leçons aujourd'hui.

Louis Mavognard n'avait pas encore trente ans; la figure longue, pâle, les yeux légèrement saillants, bruns avec une teinte orangée qui leur donnait une expression de violence, dès qu'il élevait la voix. La bouche fine, de belles dents. Un doux sourire, lorsqu'il était content: toutefois, derrière ce sourire, on pressentait la passion, toujours prête à reprendre sa place sur la lèvre dédaigneuse et mordante. Aimant sa femme et ses enfants, plus instruit que ses confrères en pédagogie, intelligent, ambitieux, en religion, rationaliste, tel était le régent du Vieux-Clos. C'était donc lui que M. Granton appelait un «radical enragé,» comme aussi M. Mavognard donnait au vieil intendant le titre «d'aristocrate du diable.»

M<sup>me</sup> Dorsat ne revit ses voisins du château que le soir; ils arrivèrent chez elle, après le thé, pour lui faire part d'une idée survenue tout à coup dans l'esprit de M<sup>me</sup> Granton. Ce fut le mari qui prit le premier la parole.

— Madame, dit-il, lorsque vous me faites l'honneur, hier, vers les quatre heures, de me demander s'il y aurait, dans le voisinage, un bon maître de latin, de français et de mathématiques pour votre fils, je ne sus en découvrir aucun, excepté monsieur le pasteur de Géry, qui n'aime pas à se déranger de ses habitudes, et le maître d'école du village, lequel, vu ses opinions politiques, ne me paraît nullement qualifié pour inculquer de bons principes à un jeune homme. En outre, j'ai appris qu'il ne possède pas une connaissance suffisante du latin. Donc, madame, je ne sus rien découvrir pour le cas en question. C'est alors que j'en parlai à ma femme, qui, peut-être, serait plus habile et plus ingénieuse que moi. Or, j'avais à peine eu le temps de lui expliquer succinctement ce dont il s'agit, que l'esprit actif et très supérieur de ma chère femme (elle n'écoute pas ce que je dis) avait déjà...

— Jonas?

— Quoi? ma bonne amie.

— Laisse-moi expliquer la chose en deux mots à M<sup>me</sup> Dorsat.

— Soit, ma chère, après quoi je reprendrai l'histoire pour la narrer d'une manière un peu complète. Oui, prends la parole, puisque tu le désires.

— Eh bien donc, madame, mon mari n'a pas pensé à vous parler de M. Maxime Duval, qui est un jeune homme de vingt-huit à vingt-neuf ans, beaucoup plus instruit que le régent, d'un caractère parfaitement sûr, et qui n'enseignera que de bonnes choses à M. Émile.

En écoutant cette introduction toute simple, les deux enfants

ouvrirent de grands yeux, et M<sup>me</sup> Dorsat elle-même fut bien étonnée. Elle raconta ce qui s'était passé à la descente du bateau et sur le port. Une obligeance pareille de la part d'un inconnu parlait déjà en sa faveur. M<sup>me</sup> Granton allait poursuivre son récit, lorsque son mari l'interrompit :

— Pardon, ma chère femme; seulement un quart de minute pour expliquer un fait auquel je donne une très grande importance: bien qu'ami d'enfance du radical Mavognard, M. Maxime Duval ne lui ressemble en aucune façon et ne partage point ses principes politiques. Continue maintenant, ma femme.

— Je crois donc, chère Madame, que si l'on pouvait décider M. Maxime à donner des leçons à Émile, vous en seriez satisfaite. Seulement, c'est un homme très occupé, peu intéressé; il ne faudrait pas lui parler d'argent pour commencer. Ce qui le décidera plus que toute autre considération, c'est la pensée d'être utile. Il ne pourrait recevoir votre fils chez lui; l'endroit est à quinze minutes du château et trop bruyant. Mais on peut engager M. Duval à venir ici. Demain, après l'office religieux où il se rendra certainement, je pourrais lui parler, si vous le désirez.

— Merci, Madame; mais vous pensez donc, M. Granton, qu'il n'y a rien à faire avec M. le pasteur?

L'intendant fit un signe de tête négatif et laissa la parole à sa femme, qui reprit :

— Voici ce que vous pourriez faire: voir d'abord le pasteur, et, s'il refuse, parler ensuite à M. Maxime. Lundi au soir, par exemple, vous allez jusqu'à la scierie en vous promenant.

— Maman, dit Émile, qui prenait un vif intérêt à ce qui se disait peut-être imprudemment devant lui, tâchez de décider M. Duval à me donner des leçons; je sens que je lui obéirai facilement, tandis que j'ai peur de l'autre vieux monsieur.

— Puisque Émile le désire, voulez-vous, chère Madame, dire un mot de tout cela demain à M. Duval. Vous y mettrez la prudence nécessaire. Mais je voudrais pourtant savoir qui est ce M. Maxime, dont nous n'avons eu qu'à nous louer à notre arrivée.

— Madame, dit le bon M. Granton, je vais, à l'instant même, vous satisfaire.

— Abréger autant que tu le pourras, Jonas, lui dit sa femme: nous ne pouvons plus rester ici qu'un instant. Tu sais qu'on doit apporter le beurre.

Ce mot de beurre, et les aboiements du chien de la ferme, firent tressaillir le vieux régisseur. Il se leva, alla à la fenêtre, où, à la lueur du crépuscule, il vit un homme dans la cour, se dirigeant du côté du

petit escalier, avec un grand panier au bras.

— Mille excuses, Madame, d'être obligé de retarder mon histoire: — il nous faut, ma femme, aller reconnaître le beurre de Philibert et le payer.

Les deux époux prirent congé de leurs voisins, laissant ceux-ci tout préoccupés de ce qu'ils venaient d'entendre. Comme nous n'avons rien de mieux à faire en ce moment, nous prendrons la place de M. Jonas Granton pour raconter ce que nous savons de celui que plus d'une jeune lectrice considère déjà peut-être comme le futur précepteur d'Émile Dorsat.

# CHAPITRE V

## VOULOIR



Monsieur Louis Duval, pasteur de la paroisse de Géry et Vieux-Clos, avait eu deux fils, Charles et Maxime. L'aîné, Charles, n'eut de goût prononcé que pour le militaire. Il s'enrôla au service étranger, se conduisit bien comme soldat et fut tué à l'assaut mémorable de Constantine.

Maxime avait quinze ans lorsque sa mère mourut. M. Duval ne se remaria pas, continua ses fonctions pastorales, et employa la plus grande partie de son traitement à donner une bonne instruction à son fils, dont il s'était lui-même occupé jusqu'à ce moment-là. Mais au lieu d'entrer dans un collège, le jeune homme aurait bien préféré rester au village, où il avait toujours vécu. Les travaux manuels lui plaisaient plus que des études classiques régulières, quoiqu'il fût bien doué pour acquérir de l'instruction. Son grand plaisir était de manier la hache des bûcherons, et, jeune encore, il était déjà d'une force et d'une adresse remarquables. Toutefois il obéit à son père, partit pour Lausanne, passa quelques années au collège et au gymnase de cette ville, et fut ensuite admise l'académie comme étudiant régulier. À vingt-deux ans, Maxime Duval avait honorablement terminé ses lettres et sciences, et pouvait par conséquent entrer dans une faculté spéciale, à l'âge où la plupart des étudiants, qui se vouent au ministère évangélique, ont déjà fait la moitié des travaux qu'exige la licence en théologie. C'est alors que son père, M. le pasteur Duval, tomba gravement malade. Maxime quitta tout pour le soigner. Il s'établit à son chevet, se chargea des écritures pastorales, de celles qui relevaient de l'état civil de la paroisse et en général de tout ce qu'il pouvait faire à la cure, sans caractère officiel. Doué de sentiments, tendres et dévoués, d'une nature ardente et délicate, d'une piété que celle de son père mourant développait en lui chaque jour par ses paroles de foi, de vive espérance, et surtout par son exemple

de patience dans les maux, Maxime Duval se trouvait ainsi à l'école sérieuse de la vie. Il reçut la dernière bénédiction du vieillard, lui ferma les yeux et fit mettre sur sa tombe une simple pierre avec ces mots: «*Louis Duval, pasteur. Heureux le serviteur que son maître trouvera ainsi veillant.*»

Puis Maxime se trouva seul sur la terre. En mourant, son père l'avait laissé libre de choisir la carrière qui lui conviendrait ou lui plairait le plus. Réunissant son petit avoir, il se trouvait possesseur de diverses créances, dont le chiffre total se montait à dix mille francs de Suisse, avec un fonds de terre provenant de sa mère et qui pouvait en valoir deux mille. Qu'allait-il faire maintenant? La longue maladie de son père interrompant ses études, ne lui avait pas permis d'entrer dans une faculté académique spéciale. C'était donc une année de retard, et il était déjà bien plus âgé qu'aucun de ses condisciples: Il se sentait peu d'entrain pour recommencer, n'ayant pas de goût pour la théologie, encore moins pour la médecine ou le droit. L'heure de l'émancipation civile ayant sonné pour lui, maître de ses actions et de sa très modeste fortune, il se décida bientôt à l'exécution d'une idée qui peut paraître bizarre à plus d'un lecteur, mais qui ne révélait que mieux, peut-être, l'énergie simple et austère dont ce jeune homme était doué.

— Je ne me sens pas appelé à devenir pasteur, se dit-il; je ne veux être ni avocat, ni médecin; un travail de bureau n'est pas mon affaire, et un magasin ne me conviendrait pas. Je suis jeune, fort; jusqu'à seize ans j'ai vécu à la campagne, occupé de travaux manuels plus que de leçons; je veux tâcher de me créer ici une occupation indépendante qui ne ressemble à rien de ce que font les habitants de Géry et du Vieux-Clos. Et, à la garde de Dieu!

Cette résolution arrêtée dans son esprit, Maxime Duval, à vingt-trois ans, se mit à parcourir la Suisse un peu dans tous les sens, mais particulièrement le long des cours d'eau dans les régions boisées. Trois mois après, il revint au Vieux-Clos, où il trouva son ami d'enfance établi comme régent, loua une chambre au village et y trouva une pension. Il ramenait aussi un charpentier-mécanicien anglais, vieux garçon d'une quarantaine d'années.

Le sentier qui coupait la route un peu au-dessous du manoir, à l'endroit où Maxime avait devancé la voiture, contournait à gauche la colline de vignes et venait aboutir au bord du ruisseau que nous avons entrevu des hauteurs du plateau. À partir de ce point, le sentier ne quittait plus le voisinage de l'onde fraîche et rapide; il servait à conduire les passants, les promeneurs et les curieux, jusqu'à la source dont nous avons parlé. Ce n'était pas un chemin entretenu; non, mais simplement une de ces raies étroites que les pieds de l'homme

marquent dans le gazon et qui donnent aux enfants l'envie d'y courir de toute la vitesse de leurs petites jambes. Dans la gravure, c'est une de ces lignes vigoureuses qui donnent de la physionomie à toute une partie d'un tableau. Arrivé à la source, le sentier se prolongeait cinquante pas plus haut, rejoignant là une belle route dont les contours sinueux allaient doucement chercher les flancs de la montagne, et enfin les villages supérieurs. La source même était propriété de l'État; mais le terrain le plus rapproché de cette oasis solitaire appartenait à Maxime Duval. Deux poses, soit mille perches de pré naturel en pente au midi et s'arrêtant au cours d'eau, constituaient l'héritage immobilier de l'ancien étudiant. Immédiatement au-dessous de cette propriété se trouvait la langue de terre qui faisait partie du domaine de M. de Castreau. Aucune usine, aucun artifice, n'était construit sur tout ce parcours, ni à gauche, ni à droite de l'onde vive. Or Maxime voulait placer ici sa tente, établir une industrie parfaitement simple, populaire, dans le genre de celles qu'il venait de visiter.

À cette époque, la plupart des scieries se mouvaient lentement, sur d'anciens *chemins* ou *chariots* de bois, qu'il fallait remonter, après chaque taille, à grands efforts de bras et tours de roue. Pendant l'été, à l'aide de quelques maçons pour les fondations de résistance, le mécanicien anglais, Maxime et de bons ouvriers construisirent une scierie modèle, sur *chemins de fer*, à plusieurs grandes lames verticales, des fraises circulaires pour la taille des lattes et des carrelets, et une scie à placage. La construction était fort simple, en bois peint, mais solide et exacte dans ses divers assemblages, comme tout ce que font les Anglais. Une puissante roue mise en mouvement par le passage de l'eau rapide et abondante, donnait une force prodigieuse aux diverses transmissions intérieures. Mais, on le comprend, lorsque l'usine fut prête à fonctionner, les deux tiers à peu près du capital mobilier de son propriétaire étaient dépensés. Dans la scierie et sous le même couvert, on avait réservé, sur le devant, de l'espace pour une jolie chambre. Doublée en boiserie peinte, avec deux bonnes fenêtres et un poêle, des armoires, des rayons pour placer des livres, cette pièce unique contenait tout cela et devint l'habitation de Maxime.

Les montagnards des contrées voisines, fort curieux de leur naturel, surtout pour ce qui se fait à la plaine, et intéressés comme le sont tous les hommes, vinrent examiner le nouvel établissement mis à leur disposition. Ils amenèrent quelques pièces de sapin, sans trop de confiance d'abord; mais quand ils les virent tailler avec une rapidité merveilleuse et une précision mathématique; quand surtout les prix de façon leur prouvèrent qu'ils trouveraient un bénéfice réel à faire passer leurs bois de ce côté, la scierie Duval vit bientôt des montagnes

de *billons*<sup>1</sup> s'amonceler près d'elle, et attendre le moment où, à tour d'arrivée, chacun d'eux passerait sous le fer insatiable du jeune industriel. Maxime eut un ouvrier de confiance, quelquefois deux, avec lesquels il alternait pour le travail; car dans les temps de presse, les grandes lames ne s'arrêtaient ni jour ni nuit.

Depuis cinq ans, la petite usine n'avait fait que prospérer. De temps en temps Maxime achetait quelques cents billons pour son compte quand il trouvait de bonnes occasions, et revendait la marchandise à Genève. Il revenait d'une de ces expéditions, lorsqu'il se trouva sur le bateau avec M<sup>me</sup> Dorsat et ses enfants.

Et voilà donc où l'avaient conduit des études classiques aux trois quarts terminées! quelle déchéance! quel abaissement de position! dira plus d'un lecteur: — Pourquoi ne pas....?

— Arrêtez! pas de jugement téméraire. Tout travail est honorable en soi; et si l'ouvrier est supérieur à son état par de fortes études ou des talents naturels, il est d'autant plus recommandable, et les produits de son industrie seront nécessairement meilleurs que ceux d'un artisan ordinaire.

Que sont devenus tant d'hommes instruits, mais sans véritable énergie? Où l'éducation, la science, une certaine position sociale ont-elles conduit des centaines de jeunes gens qui n'ont point voulu travailler? À quoi même sont parvenus plusieurs qui, ayant dépensé pour leurs études tout ce qu'ils possédaient, luttant plus tard contre une surabondance d'employés et peut-être de praticiens remarquables, n'ont fait que végéter toute leur vie, avec des diplômes en poche et une carte enluminée de leurs titres et professions? Après tout, il serait permis de dire que le travail humble, au jour le jour, heureux mélange des facultés de l'esprit et des forces physiques, est non-seulement le plus sain mais peut-être le plus assuré.

Maxime Duval n'est, du reste, pas seulement un simple *scieur*, pour nous servir du mot populaire: c'est un industriel, un commerçant, qui gagne largement plus que sa vie. Chez lui, dans cette modeste chambre en bois, vous trouveriez des livres, classiques grecs et latins, des œuvres nouvelles en français, en allemand, en anglais même; et ces nobles produits de l'intelligence humaine n'ont point honte des compas, des règles et des équerres suspendus dans leur voisinage. Puis, voulez-vous en savoir davantage? Il y a ici un travail soutenu, sans doute, mais non hébétant; de la paix, du sérieux dans l'âme, des convictions religieuses simples et pratiques, une heureuse vie enfin d'homme et de chrétien. Que si quelqu'un en doute, il n'est point tenu

1 - Pièce de sapin de 10 pieds de long et de la grosseur de l'arbre qui l'a fournie.

de me croire sur parole: seulement, il serait un peu tard aujourd'hui pour aller voir à la scierie Duval ce qu'y faisait Maxime il y a vingt ans.

Ce qui précède me paraît suffisant pour remplacer la narration beaucoup plus complète que nous eussions pu entendre de la bouche de M. Granton dans la soirée de ce même jour. Nous allons maintenant reprendre le récit de notre histoire, au point où il est nécessaire de l'aborder.

# CHAPITRE VI

## SE MONTRER



Lorsque M<sup>me</sup> Dorsat eut quitté le voisinage du régent Louis Mavognard, celui-ci continua, pendant quelques moments encore, à bêcher le terrain que la commune lui donnait pour y récolter le foin de sa chèvre et y cultiver de gros légumes. À la manière dont il travaillait, on voyait bien que ce n'était pas un homme habitué à ce labeur journalier; car il s'échauffait outre mesure, comme s'il eût fallu absolument tout expédier en un seul jour. Ce n'est pas ainsi que l'ouvrier des champs jette ses forces: il va sagement, avec vigueur sans doute, mais sans s'épuiser. Le régent, au contraire, se donnait une sorte de palpitation continue, tant il s'acharnait à avancer. Et lorsque, haletant et comme suffoqué, il s'arrêtait pour reprendre haleine, sa mauvaise humeur orgueilleuse venait lui souffler à l'esprit de ridicules pensées à l'égard de ceux qui, au lieu de travailler comme lui, avaient le temps de se promener dans la matinée. — Oui, se dit-il ce jour-là, dès que M<sup>me</sup> Dorsat eut disparu dans la campagne, oui, ces riches sont des fainéants: il n'y a que le peuple qui travaille.

Plantant sa bêche en terre et remettant son habit, il se dirigea du côté de la scierie Duval.

Maxime entassait des planches, que son ouvrier lui tendait une à une, et les plaçait en double croix, pour former une de ces hautes tours carrées, sur lesquelles les jeunes garçons aiment tant à grimper.

— En as-tu pour longtemps là-haut? demanda le régent en levant les yeux vers Maxime.

— Pour un quart d'heure au plus: tu me parais avoir bien chaud, Louis; va dans ma chambre. Il y a du vin et de l'eau sur la table; sers-toi, si tu as soif.

— Ce n'est pas de refus, car je viens de mon plantage, où j'ai pioché comme un nègre depuis sept heures du matin.

Mavognard alla donc se rafraîchir sans façon. Maxime acheva son ouvrage, après quoi il versa deux verres de vin à l'ouvrier, lui donna ses ordres et vint auprès du maître d'école. Celui-ci feuilletait un volume, qu'il ferma dédaigneusement et remit à la place où il l'avait pris.

— Tiens, Maxime, avec tout ton savoir, dit-il, tu me fais pitié quand je pense que tu te nourris de fadaises pareilles. Est-ce qu'un jeune homme comme toi ne peut se passer de *méditations*, de ces éternels *discours* et *sermons* religieux? Ce n'est pas avec de telles idées, aussi abstraites et spéculatives, qu'on peut être utile au peuple. Il faut parler au peuple de ses droits, de sa souveraineté, de ses devoirs dans l'exercice de cette souveraineté: le peuple ne comprend rien à vos idées religieuses; elles seront toujours de l'hébreu pour lui. Vinet, après tout, ne prouve pas grand'chose: c'est un littérateur de premier ordre, j'en conviens; mais son talent ne dit rien pour le fond de la doctrine. Je ne comprends de lui que ses principes en matière de liberté religieuse et son fameux mot: «*C'est de révolte en révolte, etc.*» Il n'aurait jamais dû prêcher autre chose, tandis que *la foi*, toujours *la foi*, c'est dégoûtant.

— Qu'as-tu ce matin, Louis? lui répondit simplement Maxime: tu n'as pas l'air de bien bonne humeur.

— Non, mille tonnerres! je ne suis pas de belle humeur! quand je vois comme il nous faut travailler, nous autres, pendant que les riches se promènent et ne se font aucun scrupule de fouler l'herbe des pauvres gens pour y cueillir des fleurs, cela me met en colère. Mais nous aurons notre tour, et justice sera faite. — Il y a une demi-heure, pendant que je fossoyais, j'ai vu tout à coup une grande demoiselle et un gamin se précipiter dans mon esparcette, pour y couper des marguerites ou je ne sais quoi. En les attendant au chemin, leur mère se tenait à l'ombre de son parasol. Et moi, pauvre père de famille, il me faut creuser la terre sèche pour y planter les choux dont ma femme et mes enfants doivent se nourrir. Est-ce juste, ça? diras-tu que c'est juste? me diras-tu encore qu'il existe un Dieu juste?

— Oui, certainement, Louis, Dieu est juste, parfaitement juste, et tous les hommes de grands pécheurs. — Cette demoiselle dont tu parles, et son frère sont peut-être des étrangers qui ne savent pas qu'on gâte l'herbe en marchant dans les prés: est-ce que leur mère ne les a pas repris devant toi?

— Leur mère m'a prié de les excuser: mais ces libertés que prennent les riches m'échauffent la bile. Cette dame et ses enfants viennent d'arriver au Château, c'est-à-dire, dans cette vieille carcasse du Manoir, où réside le spectacle Granton, intendant d'un armateur ou

écumeur de mer. Que peut-il venir de bon d'un tel nid de chouettes? rien, évidemment.

— Tu es trop monté dans ce moment, mon cher Louis, pour que je veuille entreprendre une discussion régulière avec toi, sur des choses dans lesquelles nous différons complètement d'opinion. Laissons donc cela tranquille, pour aujourd'hui. Je veux seulement t'expliquer ce que lu ignores sans doute, c'est que le jeune garçon dont tu parles a été longtemps malade, et que sa mère l'a amené ici d'après le conseil du médecin.

— Eh bien, c'est encore là une autre iniquité de la société actuelle. Si l'un de mes enfants tombait malade, est-ce que je pourrais l'envoyer avec ma femme changer d'air à cent cinquante lieues d'ici? Ne faudrait-il pas que la pauvre créature souffrit et pérît à la place même où elle est née?

— Ta femme et tes enfants se portent bien, Louis: c'est un grand bienfait de Dieu, refusé à beaucoup de riches. Par conséquent, tu es, à cet égard, mieux partagé que cette dame et son fils. Mais, dis-moi un peu: par quel chemin es-tu arrivé ici?

— Tout simplement à travers les prés; ensuite, je suis entré dans la raie du champ de seigle qui finit au chemin de dessus et me voilà. Je n'ai mis que cinq minutes et demie pour faire le trajet, de mon plantage ici.

— Très bien: autant que je puis me représenter ta route, tu as dû traverser au moins huit propriétés différentes, sans parler du champ de seigle. As-tu demandé les permissions nécessaires?

— Tu es encore drôle avec tes permissions! moi, j'aurais besoin de demander une permission à Philippe? une à Garcin? une autre à Tiquetet? Est-ce qu'on ne se connaît pas tous ici? Est-ce qu'on ne s'accorde pas, dans un cas pareil, tacitement du moins, la liberté de couper au plus court, quand on est pressé?

— Oui; c'est pourquoi il nous faut mettre aussi en pratique ces paroles: Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur aussi de même.

— Tu prends donc parti pour cette dame contre moi! c'est joli, de la part d'un ami d'enfance.

— Je prends parti pour ce qui est juste et conforme à l'Évangile.

— Tiens, Maxime, tu me ferais sauter en l'air avec tes sentences d'aristocrate! Certes, ceux qui t'ont donné le nom de *Maxime* ne se sont pas trompés: eh bien! je te dis et redis que tu as les yeux bouchés, quand tu tiens le parti des riches contre nous, et cet horrible parti des vieux nobles. Lorsque l'heure de la justice aura sonné — et tu peux compter qu'elle viendra — avec qui te trouveras-tu? Seul de

ton avis peut-être, et incapable de lutter contre le torrent populaire.

— Je m'inquiète assez peu de cela, Louis, et de vos idées révolutionnaires. Pourvu que j'aie fait mon devoir et gagné mon pain honnêtement, peu m'importe d'être coudoyé par celui-ci ou par celui-là. J'aime la liberté pour le moins autant que tu peux l'aimer toi-même; seulement je la veux juste, pour tous. Les gens *remuants*, comme les désigne la Bible, ne sont pas mes gens. Je ne me sens point appelé à mener le monde. Dieu est plus sage que les hommes, heureusement; et je préfère me retirer vers Lui, le dimanche au soir, que d'aller politiquer dans les cabarets et les clubs de n'importe quelle couleur.

— Il n'en est pas moins vrai, mon cher, que tu t'isoles du peuple, que tu n'es au courant de rien, et qu'ainsi tu *t'encabornes* dans ta scierie, où tes amis les conservateurs ne viendront pas t'apporter leurs millions pour tes beaux yeux.

— Je ne compte point sur les écus de ceux que tu appelles conservateurs, pour réparer mon écluse, quand ses plateaux de chêne seront pourris; mais, mon cher Louis, je crois que tu ferais mieux, si tu veux me permettre de te le dire, de t'occuper avant tout de ton école. Entre les mains d'un instituteur de la jeunesse, la politique est une arme dangereuse, qui peut facilement se retourner contre lui dès que le vent de l'opinion change. Le peuple, même le plus éclairé, se laisse facilement égarer par la passion du moment ou par la parole de ses tribuns; mais le simple bon sens, et, ce qui est plus fort que le bon sens, la puissance morale qui est dans l'air, qu'on le veuille on non, ne tardent pas à faire justice des fausses idées qu'on a cherché à inculquer aux masses. L'histoire des nations civilisées, depuis l'établissement du christianisme surtout, est là pour attester ce que je ne crains pas d'affirmer. Tu as tort, à mon avis, mon cher Louis, de te lancer autant dans la politique. Cela ne peut faire aucun bien, ni à ton âme, ni à ta position d'instituteur.

— C'est ce qu'on verra, Maxime: et crois-tu, par hasard, que je veuille passer toute ma vie dans une école de village? Oh que non! On a ici, dit-il en mettant un doigt sur son front, on a ici quelque chose; et cela trouvera sa place au jour venu. Si tu veux scier des planches jusques dans l'éternité, tu es libre de le faire; pour moi, je commence à trouver les heures longues à mon pupitre, et l'air d'une école malsain.

— Ceci est vrai, Louis, surtout dans une salle d'école mal distribuée et trop basse, comme est la tienne. Demande des réparations à la commune et jouis au moins de la belle saison, pendant laquelle tu n'as qu'une heure ou deux de leçons par jour. — Prendras-tu encore

un verre de vin?

— Oui, volontiers. À ta santé, Maxime; et ce que nous avons dit reste entre nous deux.

# CHAPITRE VII

## PROPOSER



Le lendemain matin, M<sup>me</sup> Granton et les nouveaux habitants du Manoir, se rendirent ensemble au temple, de bonne heure, afin d'être bien placés. Depuis quelques années, M. Granton n'assistait plus guère au culte public. Il communiait à Pâques et à Noël, venait écouter le sermon du Jeûne, le discours d'admission des catéchumènes, après quoi on ne le voyait plus monter à la maison de Dieu. Non qu'il fût un incrédule : loin de là. Mais M. Granton était vieux ; les choses ne se passaient plus à l'église comme au temps de sa jeunesse, où chacun avait sa place marquée sur un banc ; puis, ce M. Mavognard qui conduisait le chant et lisait les saintes Écritures, lui causait toujours une impression excessivement désagréable.

En arrivant au village, les trois dames et Émile rencontrèrent le pasteur au point de jonction de deux chemins. Ce fut une occasion excellente pour M<sup>me</sup> Granton de lui présenter M<sup>me</sup> Dorsat et ses enfants. Elle ajouta, lorsque la connaissance fut faite, que M<sup>me</sup> Dorsat désirait trouver dans la localité un homme capable de donner des leçons à son fils, et qu'elle avait pensé qu'il aurait peut-être la bonté de la renseigner à cet égard. M. Marsault réfléchit un moment avant de répondre, puis il demanda de quelles leçons il serait question.

— Monsieur, répondit M<sup>me</sup> Dorsat, j'ai apporté le programme de l'institution suivie par mon fils au Havre. Mon mari tient beaucoup à ce que les mêmes cours puissent être continués ici, et je ne reculerais devant aucun sacrifice, sauf celui de la santé du garçon, pour atteindre le but. Le programme se compose des études classiques ordinaires, latin, grec, mathématiques, etc. Émile, si Dieu nous le conserve, doit être marin comme son père.

— Il n'y a, madame, qu'un seul homme au Vieux-Clos qui possède l'instruction suffisante pour de semblables leçons. C'est M. Maxime

Duval. Mais il faudrait être sûr qu'il sait encore assez bien le latin et le grec, et qu'il peut enseigner ces langues d'après la méthode française. Quant à moi, malgré mon désir de vous obliger, je ne pourrais me charger de ces fonctions. Celles de mon ministère ne me laissent pas de loisir. Le mieux serait, je crois, d'avoir un précepteur à poste fixe chez vous, madame. Toutefois, si M. Duval a du temps et qu'il le veuille, vous pouvez essayer avec lui. C'est un homme parfaitement sûr, pieux, du caractère le plus honorable.

Ayant dit cela, le pasteur salua et prit, à pas pressés, la direction d'une maison du village. Le chemin public commençait à se remplir de gens qui venaient au culte. Vers les abords du temple il y avait déjà des groupes d'hommes de tout âge, qui parlaient à haute voix, comme s'ils eussent été à la porte d'un cabaret. Le régent Mavognard se détacha d'un de ces groupes, et fit son entrée d'un pas grave, bien mesuré, à la suite des dames, qui se placèrent en face de la chaire, mais à une assez grande distance de celle-ci. Bientôt la petite église fut remplie. Maxime Duval arrivant un des derniers et ayant de la peine à trouver une place, vint s'asseoir à côté de M<sup>me</sup> Granton, qui s'empessa d'inviter ses voisines à se serrer un peu plus dans le banc. Mavognard vit cela tout en lisant le chapitre du jour; plus d'une fois ses yeux noirs orangés prirent la direction de Maxime, qui ne parut point s'en préoccuper. Lorsque la lecture fut terminée, M<sup>me</sup> Granton dit à Maxime, à voix basse, qu'elle désirait lui parler un moment après le culte. Le sermon du pasteur fut bon, un peu rude et sévère, mais contenant bien la doctrine du salut gratuit par la foi en Jésus-Christ. M. le pasteur Marsault pensait, peut-être avec raison, que des expressions énergiques, prononcées à haute voix, étaient mieux comprises par ses auditeurs campagnards, que les termes beaucoup plus adoucis dont il aurait pu se servir dans une assemblée citadine.

Maxime fit donc quelques pas avec M<sup>me</sup> Granton, qui lui expliqua tout de suite le désir de M<sup>me</sup> Dorsat, et l'engagea à descendre avec eux au Manoir pour en parler plus à leur aise. Il accepta.

— Nous sommes d'anciennes connaissances, M. Duval, lui dit M<sup>me</sup> Dorsat. Émile et moi nous vous avons déjà des obligations; j'ose donc vous demander encore s'il vous serait possible de lui donner des leçons sans nuire à vos occupations habituelles.

Puis elle fit rapidement l'histoire de la mort de son fils aîné et de la maladie dont le cadet venait à peine d'être remis. Elle ajouta que son intention était de passer quinze mois au manoir, si elle trouvait ici ce qu'il fallait à Émile.

— Madame, répondit Maxime, je serai heureux de me rendre utile à votre fils. Avant de vous donner une réponse définitive, je voudrais y

réfléchir; puis, il faut que je puisse examiner en détail le programme des cours de l'institution. Dans le cas où mes propres études me permettraient de donner les leçons que vous demandez, il faudrait encore que je prisse des arrangements nouveaux dans mon usine. Voulez-vous me permettre de vous apporter ma réponse demain au soir, et de garder jusqu'à ce moment-là le programme que vous me remettez aujourd'hui?

— Oui, sans doute, et je vous serai en tout cas fort obligée.

Ils arrivèrent au Manoir. M. Granton se promenait dans la cour, en frac noir d'une forme antique. S'appuyant sur une canne en bambou lisse, garnie à l'intérieur d'une épée en acier bleuï, il vint à la rencontre des dames.

— Mesdames, j'ai bien l'honneur... Bonjour mon cher M. Maxime... Heureux de vous voir à la sortie du culte public, d'où sans doute vous venez. Quand on est jeune et vigoureux, ah! oui, c'est une bien agréable chose, une vraiment belle et bonne chose que d'aller au culte public. Autrefois le baron Basile et moi y allions ensemble. Y avait-il beaucoup de monde, ce matin?

— Oui, monsieur, l'église était remplie.

— Parfaitement; est-ce le régent de Géry qui a fait la lecture préliminaire, lu le Décalogue et dirigé le chant?

— Non, c'est celui du Vieux-Clos.

— Voyez-vous, M. Maxime, votre ami Mavognard n'est pas mon homme et je ne suis sûrement pas le sien. Il parle à tort et à travers de gens et de choses qu'il ne connaît point et se croit un grand génie. Lorsque vous en trouverez l'occasion, vous devriez bien lui faire comprendre qu'il se fourvoie dans ses jugements téméraires. Il tient des propos que je n'approuve point, et ses principes politiques sont subversifs du bon ordre social. Ah oui! il aurait fallu notre cher baron Basile pour le remettre à sa place.

— Je crains, monsieur, répondit Maxime, qu'il ne faille une dure école et des expériences douloureuses aux jeunes hommes qui croient pouvoir guérir les maux de la société actuelle par de nouvelles institutions humaines seulement. La source du mal est profonde en nous; et tout ce qui n'est que réglemens législatifs est incapable d'y atteindre. Dieu les éclairera par les déceptions et la souffrance, mieux qu'on ne peut le faire par le raisonnement. M. Mavognard est pour moi un ami d'enfance, un camarade d'études pendant quelques années; mais nos principes d'éducation populaire, d'éducation religieuse surtout, sont très différents.

— Je le sais, je le sais, mon cher M. Maxime, et je vous en félicite. Combien je regrette que le baron Basile soit mort avant votre établis-

sement au Vieux-Clos! Chaque jour, tôt après son second déjeuner de midi, il eût fait une promenade à la Scierie, par le sentier qui longe le ruisseau. Quel plaisir il aurait eu à s'entretenir avec vous!

M<sup>me</sup> Dorsat écoutait avec beaucoup d'intérêt la conversation. Elle était frappée de l'aisance digne et simple avec laquelle s'exprimait le jeune homme, et des sentiments élevés dont il paraissait doué. Sans être recherché dans sa mise, Maxime Duval était vêtu avec une sorte d'élégance austère, qui s'alliait fort bien avec sa taille et ses traits; un habillement complet d'étoffe anglaise, en laine ferme et sèche, à raies d'un gris-brun mélangé de couleur plus foncée. Assez grand, large d'épaules, il avait le front élevé sans être trop bombé, les yeux bleus, le teint fortement hâlé, la barbe brune, bien fournie et d'une texture très souple. Quoique ses mains accusassent un travail d'ouvrier, on reconnaissait tout de suite en Maxime Duval un *monsieur*, c'est-à-dire un homme comme il faut. Du reste, ces larges mains étaient blanches, ne ressemblant point aux mains des paysans, qui les ont si facilement noires et gercées au contact de la terre et de l'humidité. — Ayant reçu l'imprimé relatif à la marche des travaux d'Émile, il salua et prit congé. Avant d'aller dîner à sa pension, il entra un moment chez le maître d'école. M. Mavognard lisait son journal.

— Ah! te voilà, beau cavalier, lui dit ce dernier. Je suis charmé de te voir en si bons termes avec mes promeneuses d'hier. Je comprends que tu les aies si bien défendues: on s'assied près d'elles à l'église, on les accompagne au château, c'est très bien. À ta place, je me serais assis à côté de la demoiselle, pour chanter sur le même livre avec elle; cela eût été encore plus agréable que d'être le voisin de la vieille mère Granton. Sais-tu qu'elle est d'une rare beauté, cette jeune miss: j'en ai été frappé hier en lui disant les deux mots que tu sais, et ce matin en la regardant pendant le sermon. D'où les connais-tu, ces gens, et qu'as-tu à faire avec eux? je pense qu'il y a là-dessous quelque histoire de jésuites.

— Tu es dans une complète erreur, Louis. Je ne connais ces dames que pour avoir aidé le jeune garçon malade à descendre du bateau, jeudi dernier. Aujourd'hui, M<sup>me</sup> Dorsat m'a demandé des leçons pour son fils, et je dois lui rendre réponse demain.

— Ah! vraiment, fit le régent visiblement déconcerté: cette dame a besoin de leçons pour le jeune homme?

Mavognard devint silencieux. Sa conscience, ou simplement son intérêt personnel lui disait que, sans sa mauvaise humeur et l'espèce de colère qu'il avait montrées le jour précédent, M<sup>me</sup> Dorsat l'aurait peut-être choisi pour donner ces leçons, qui sans doute seraient bien payées. La réflexion venait un peu tard.

— Vraiment, dit-il de nouveau, on t'a demandé des leçons?

— Oui; il s'agirait même d'une sorte de demi-préceptorat: il faut que j'examine ce programme, avant de donner une réponse.

— Payera-t-on largement?

— Il n'a pas encore été question de paiement.

— Si tu acceptes, fais-toi payer: ces gens-là gagnent l'argent sans rien faire.

— Mais qu'en sais-tu, Louis? tu finiras par me fâcher tout de bon, avec tes insinuations gratuites. Veux-tu me dire qui est M<sup>me</sup> Dorsat et le chiffre de sa fortune? Moi, je sais seulement que son mari est capitaine au long cours, qu'ils ont perdu leur fils aîné l'hiver dernier et que, pendant le voyage actuel du père, M. de Castreau loue un appartement du Manoir à M<sup>me</sup> Dorsat, afin que les enfants de cette dame vivent loin du Havre pendant quinze mois. Tout cela n'indique pas, je suppose, qu'aucun membre de la famille mange l'or à la cuiller.

— Simple, simple que tu es! Maxime, je te dis qu'il doit y avoir là-dessous quelque trame jésuitique. — Cependant, si tu refuses les leçons et qu'on me les demande...

— Tu donnerais très bien les leçons de français et de mathématiques; mieux que moi probablement; mais on veut aussi le latin, d'après la prononciation admise en France; le grec, le dessin linéaire et quelques branches que tu n'enseignes pas dans ton école.

— Au fait, reprit le régent, je ne consentirais pas à aller au château; je n'aurais donné les leçons qu'à la condition de recevoir le gamin ici, entre mes écoles. Ce vieux Granton est ma bête noire, non que je le tienne pour un méchant homme; mais sa politique, son baron Basile et ses idées du siècle passé me vont aux dents. D'ailleurs, je sais très bien qu'il ne se gêne pas sur mon compte, quoique je ne le voie jamais. Si par hasard son patron du Havre venait par là, je ne voudrais non plus rien avoir à faire avec lui. Ainsi, mon cher, bon succès dans le grand monde! moi, je reste fidèle à mes principes populaires. Les Lucernois nous préparent quelque chose de bon avec leurs Jésuites: tiens, lis un peu cet article.

— Merci; je préfère aller manger ma soupe. Adieu, Louis. Mes compliments à ta femme.

— Elle achève de préparer le dîner, après lequel j'aurai la *prière*<sup>2</sup> à expédier: cette absurde prière!

---

2 - Lecture liturgique, obligatoire pour le régent.

# CHAPITRE VIII

## ESSAYER



U lieu d'employer la seconde moitié du dimanche, soit à jouer aux quilles avec les hommes du village, soit à causer et à boire au cabaret, Maxime Duval remonta chez lui dès qu'il eut dîné. En marchant d'un pas tranquille, il mettait douze minutes pour se rendre à la scierie; il en fallait dix pour descendre de chez lui au Manoir, en suivant le cours du ruisseau. Le dimanche, pour lui, était vraiment le jour du repos. On n'entendait à l'usine ni bruit de rouages, ni grincement des scies; et dès l'ouverture de son établissement, il s'était imposé la règle absolue de ne recevoir ni livrer aucune marchandise ce jour-là. Comme on savait cela dans la contrée, personne ne se permettait d'amener des bois le dimanche. On ne venait pas non plus lui parler d'affaires. — En général, c'est le contraire qui a lieu dans ces sortes d'établissements. Les marchands de bois, les scieurs et les chefs d'usines populaires ne craignent pas de profiter du jour du repos pour se mettre en campagne et traiter de nouveaux marchés. Je n'ai pas encore vu que cela leur ait réussi; mais les mauvaises habitudes sont tellement enracinées, qu'à moins d'un changement très sérieux de principes, on ne peut espérer aucune amélioration de ce côté-là. Et, chose étrange! vendeurs ou acheteurs, les mêmes hommes qui font du dimanche un jour d'affaires, seront peut-être les premiers à crier contre les désordres moraux et les plaies de la société.

Lorsque Maxime Duval avait assisté au culte public dans la matinée, il se reposait le reste du jour. En été, il faisait une bonne méridienne, car on se souvient qu'il travaillait presque toujours jusqu'à minuit; — ensuite, on l'aurait trouvé dans sa chambre avec un livre; ou bien il se promenait dans les environs avec un ami venu pour le visiter; ou bien encore, s'il était seul, il montait dans les bois, cueillait des fleurs, des plantes rares, observait la nature dans ses êtres les plus animés et les

plus joyeux. Mieux que beaucoup de naturalistes en renom, il connaissait les mœurs et les habitudes des oiseaux de la contrée, bien qu'il n'eût jamais porté le fusil du chasseur. Questionné à ce sujet, il vous aurait dit par quel temps et à quelles époques précises arrivent les oiseaux de passage; quand ils repartent en automne pour le Sud; le jour où les couples d'étourneaux viendraient jacasser sur les grands frênes de la Source, à leur retour du midi. À dix pas de son écluse, était un nid de merles-d'eau, bien caché dans la berge, au fond d'un trou horizontal; et le martin-pêcheur alcyon lui montrait chaque jour son dos bleu d'aiguë-marine, sur les bords du chenal rapide qui amenait l'eau dans les augets de sa grande roue. Le bihoreau à manteau noir, la poule-d'eau ardoisée, la foulque au front blanc et la marouette brune à petits points clairs, faisaient aussi de courtes haltes dans les environs.

Lorsqu'il y avait des malades au village, Maxime y descendait une seconde fois, vers les quatre heures du soir. Sa petite bible en poche, quelques bonnes paroles d'encouragement et de consolation à la bouche, il allait passer de pieux moments auprès d'eux, et toujours on l'accueillait avec plaisir, avec joie. Il n'était même pas rare qu'on l'appelât chez un mourant, comme remplaçant du pasteur. À vingt-neuf ans, Maxime Duval avait acquis une maturité remarquable de jugement, grâce à une conscience droite, éclairée, à des rapports nombreux avec les hommes, et surtout grâce à une vie passée, en présence de Dieu, à réfléchir sur beaucoup de choses auxquelles les gens ordinaires ne pensent jamais. — Il lui eût été facile de se marier. Sa position indépendante lui permettait d'épouser une des filles du village les mieux placées pour la famille et la fortune. On savait qu'il gagnait de l'argent; et du train dont il conduisait sa petite barque, on pouvait croire qu'il ne lui faudrait pas beaucoup d'années encore, avant d'être en mesure de se bâtir une maison. Mais l'instruction qu'il possédait, son développement d'esprit et de pensée, et ses fortes convictions religieuses, exigeaient que la personne appelée à devenir la compagne de toute sa vie, fût ornée aussi bien que lui de ces mêmes dons. Maxime ne s'était donc adressé à aucune jeune fille de la contrée; et, à cause de cela, il passait pour avoir le cœur le plus impénétrable aux sentiments tendres qui s'éveillent si promptement chez la plupart des hommes de son âge et de sa condition. Cajoleries, minauseries, tête inclinée, sourires charmants, tout avait été essayé en pure perte: Maxime restait ferme, causeur agréable dans l'occasion, mais conservant toujours sa dignité en paroles comme dans tous ses actes.

Dans la journée du lundi, il examina le programme de l'institution

Garasse, en surveillant le jeu des grandes lames, pendant que l'ouvrier travaillait à la *fraise*<sup>3</sup>. Il prépara un plan de leçons, arrangea ses heures, et, vers le coucher du soleil, descendit au Manoir par le sentier du ruisseau.

M<sup>me</sup> Dorsat l'attendait avant le thé, qu'elle prenait à six heures, se conformant ainsi aux habitudes du pays. Elle reçut Maxime dans le vestibule, où la table était déjà mise. En ce moment, Hélène et son frère jouaient dans le grand promenoir: on pouvait y courir tout à son aise.

— Eh bien, monsieur, dit M<sup>me</sup> Dorsat, quelle bonne nouvelle m'apportez-vous?

— Madame, je suis disposé à essayer dès demain, si cela vous convient: je crois que je puis le faire. Au bout d'un mois, nous écrivions à M. Garasse pour avoir son avis sur les travaux de votre fils. Les cahiers seraient envoyés au Havre et examinés à l'institution.

— Monsieur, je ne puis assez vous remercier; vous m'ôtez un grand poids de l'esprit.

— Voici ce que j'ai l'honneur de vous proposer, reprit Maxime, j'arriverai ici tous les matins, à huit heures précises. À onze heures, je remonterai chez moi, après avoir fait travailler votre fils, sans le fatiguer, si cela est possible. Je lui laisserai des devoirs pour le lendemain, et vous vous chargerez de veiller à ce qu'ils soient prêts.

— Oui, monsieur. J'accepte avec reconnaissance: je voudrais pouvoir vous récompenser généreusement de vos soins, mais nous ne sommes pas riches; toutefois, au bout du mois, vous voudrez bien fixer vous-même le prix de vos leçons.

— Oui, madame. J'ai besoin de mon temps, sans doute, et il faut aussi me faire remplacer à l'usine. Cependant, n'ayez aucune inquiétude à cet égard. J'ai donné autrefois beaucoup de leçons, lorsque j'étais étudiant; je retrouverai facilement les prix. Je dis ceci pour que nous soyons bien d'accord, et qu'aucune difficulté ne soit possible entre nous.

M<sup>me</sup> Dorsat tendit la main à Maxime et la lui serra cordialement.

— Vous avez été bon et aimable pour Émile dès que vous l'avez vu, ajouta-t-elle; je croirais vraiment que c'est la Providence qui vous a placé sur notre chemin.

— Je le désire beaucoup, madame, car ce que nous faisons avec le concours de Dieu est toujours une bénédiction pour nous.

— Oui, je sens que cela est vrai. Maintenant j'ai pensé que les leçons pourraient avoir lieu dans cette longue galerie qui correspond

---

3 - Roue dentée, scie circulaire.

à la tour du fermier. Il fait chaud déjà, et il y a là de l'air tant qu'on veut. Pour faciliter votre arrivée, vous pourrez entrer par l'escalier de dégagement, qui sera toujours ouvert. Allons voir cela.

M<sup>me</sup> Dorsat conduisit Maxime à la galerie voûtée, en passant par la grande salle: ils y trouvèrent Hélène et Émile, qui jouaient au volant et comptaient l'un après l'autre: 37, 38, 39 ... et 40.

— Écoute, Émile, mon enfant: va donc remercier M. Duval, puisqu'il veut bien consentir à te donner des leçons, dès demain matin.

Le jeune garçon montra des yeux où brillait la joie de son âge; il vint en courant à Maxime, lui prit la main, et l'attirant à la hauteur de sa petite tête, il l'embrassa sur les deux joues. Hélène, ayant beaucoup joué et couru dans la galerie, était ornée des plus belles couleurs sous ses tresses blondes, et ses yeux noirs si purs exprimaient le bonheur. Elle rendit gracieusement une salutation à Maxime, sans lâcher la raquette qu'elle tenait à la main.

— Monsieur Duval, dit M<sup>me</sup> Dorsat, nous allons prendre le thé, voulez-vous en accepter une tasse?

— Avec grand plaisir, madame. Seulement, je vous demanderai la permission de retourner chez moi dans un quart d'heure. J'ai de l'ouvrage qui presse, et je dois être à mon poste jusqu'à minuit.

— Eh bien, allez vite, mes enfants. Hélène, fais le thé; vite, vite et bon. — J'admire, monsieur Maxime (permettez-moi de vous donner simplement votre nom, que j'aime beaucoup), j'admire que vous puissiez vous astreindre à un travail aussi fatigant, aussi matériel, dans votre position d'homme instruit et de bonne société.

— Il ne faut pas me plaindre, madame. Je vous assure que je suis plus heureux et plus indépendant que la plupart de mes anciens camarades d'études. J'ai la satisfaction que donne le travail; mon établissement, grâce à Dieu, va bien; il pourra être perfectionné encore et augmenté d'une branche ou deux dans la suite. La position est charmante. Dans mes moments de loisir je feuillette mes livres, anciens et nouveaux, et ainsi les journées passent vite, loin du monde il est vrai, mais dans la paix du cœur et la tranquillité de l'esprit. Connaissez-vous la source qui alimente mon usine?

— Non, mais on dit que les environs de votre scierie sont charmants.

— Je vous engage beaucoup à faire une promenade à la source; et si mademoiselle Hélène aime à dessiner d'après nature, elle trouvera là des sujets qui feraient envie à plus d'un paysagiste de talent. — Vous suivez d'abord cette allée d'arbres fruitiers qui sont sous vos fenêtres, après quoi vous trouvez le sentier qui se rapproche insensiblement du ruisseau et vous conduit chez moi. Le fermier de M. de

Castreau ne vous refusera pas la permission de traverser l'avenue; quant au sentier, il est propriété publique, en sorte que personne ne peut vous empêcher d'y entrer.

— Nous ne courrons donc pas le risque, dit Hélène, d'être vertement grondés, comme l'autre jour, par ce monsieur qui lit la bible et chante les psaumes à l'église?

Ici, M<sup>me</sup> Dorsat raconta le fait que nous connaissons déjà.

— Non, mademoiselle, répondit Maxime, personne ne vous dira rien, tant que vous suivrez le sentier; mais si, le quittant, vous entriez à droite et à gauche dans les prés... alors).. — Cependant, lorsque vous aurez dépassé la seule haie qu'on trouve en cet endroit et où j'ai placé une porte mobile en claire-voie, souvenez-vous que vous êtes sur mes terres et que vous pouvez cueillir toutes les fleurs que vous verrez. Il y en a parfois de fort jolies au bord de l'eau, et aussi sur la pente plus élevée.

Hélène remercia d'une permission donnée de si bonne grâce, et Maxime, ayant achevé sa tasse de thé, se leva en disant à Émile: «Demain matin, à huit heures: je vais régler ma montre sur cette pendule.»

Peu d'instant après il remontait, solitaire et silencieux, le sentier du ruisseau de la Fraisière. M<sup>me</sup> Dorsal écrivait au Havre, à M. Garasse, chef d'institution; Hélène ourlait des mouchoirs à son frère, et celui-ci dormait déjà dans son lit, afin d'être bien reposé le lendemain matin. Le régent Mavognard buvait bouteille au cabaret pour se remettre de son fossoyage de l'après-midi et déblatérerait, selon sa coutume, contre les riches conservateurs. M<sup>me</sup> Granton tricotait des bas de laine à son mari, qui, sommeillant à demi dans son fauteuil, songeait au temps où le baron Basile habitait le château et où tout était si différent de ce qui se passe aujourd'hui sur la terre.

# CHAPITRE IX

## RACONTER



Le baron *Basile de Durrack-les Gouhans* (famille éteinte), dont M. Jonas Granton aimait tant à parler, vint en Suisse vers 1791. Vieux garçon, ami de la paix et de la tranquillité, il quitta la France, sa patrie, pour se fixer dans un pays où la révolution, pensait-il, ne viendrait ni secouer ses torches, ni introniser les nouvelles idées sociales. Il acheta le Manoir du Vieux-Clos d'une famille patricienne de Berne, qui le lui vendit assez cher, malgré la vétusté des bâtiments. Mais ce vieux château possédait toutes sortes de petites redevances féodales, dont le produit total ne laissait pas de former un bon revenu annuel. — Candide-Jonas Granton, alors fort jeune (vingt ans au plus), tenait les écritures de son oncle, spectacle Elie-Armand Grosse, receveur au Manoir depuis près d'un demi-siècle. Celui-ci avait administré les revenus du domaine sous les de Grischim, les Handelsbeck, les de Werda, les de Wurstemberger. Un savant astronome, M. Pierre Fatio, avait précédé ces nobles familles comme propriétaire et seigneur du Vieux-Clos. À la mort de l'oncle Elie-Armand Grosse, le baron Basile confirma le neveu Candide-Jonas Granton dans les fonctions que ce dernier remplissait provisoirement. Plus tard, il y ajouta celles de secrétaire intime. Le baron écrivait peu de lettres, mais il traduisait Virgile pour son plaisir, et aimait à faire des vers. C'est ainsi qu'il employa une année à la composition d'un poème en douze chants, sur les douze mois qui venaient de s'écouler. M. Granton était chargé de mettre au net ces divers travaux et d'en faire de belles copies. Les deux solitaires passaient ainsi une douce vie, parfaitement monotone, lorsque la lutte avec Berne éclata. Les Français entrèrent en Suisse: on sait le reste. — Un matin, au point du jour, la cour du Manoir se remplit de gens armés de bâtons et venus, on ne sait d'où, pendant la nuit. Ils demandèrent les *papiers*, tous les titres relatifs aux droits seigneuriaux, puis

ils les brûlèrent à deux pas du poteau où l'on exposait les condamnés au carcan. M. Granton, ayant essayé de retirer du feu quelques parchemins à demi consumés, entendit une balle siffler à ses oreilles et dut bien vite abandonner son dessein. Dès lors, le mot révolution fut pour lui synonyme de brigandage; et quoique homme de paix avant tout, jamais il n'accepta de bon cœur le nouvel ordre de choses, lors même qu'il était convaincu de sa supériorité intellectuelle et morale sur l'ancien. Selon lui, il ne fallait forcer les mains à personne, et surtout pas aux seigneurs. Il fallait laisser les choses en l'état où elles étaient. Le progrès s'établirait assez tout seul, un peu plus à la longue. — Les améliorations seraient-elles venues ainsi qu'il le pensait? Vaudrait-il obtenu la liberté et vécu de sa vie propre? Nul ne peut le savoir; toutefois on comprend bien la nature des impressions de l'honorable M. Granton. Quant au baron Basile, il prit bravement son parti de la nouvelle position. Ses revenus avaient considérablement diminué par suite de l'abolition des droits féodaux, et son domaine était maintenant trop cher; car, outre le prix principal d'acquisition, le baron avait dû payer une grosse somme de lods à Berne. Il continua ses traductions latines et écrivit encore quelques milliers de vers français, jusqu'en 1830, où il mourut, à 89 ans, peu de temps après la révolution de juillet. Par testament il laissait le domaine du Manoir à M. de Castreau, dont il était l'oncle à la mode de Bretagne; puis il donnait à son vieil ami Jonas Granton et à la femme de celui-ci le droit d'habiter un appartement du château jusqu'à leur mort; il leur faisait aussi une rente de trente louis à prendre sur le plus clair de ses revenus. M. de Castreau avait loyalement exécuté cette condition, en échange de laquelle M. Jonas Granton continuait à exercer une surveillance générale, et à régler chaque année les deux ou trois comptes du domaine.

Le baron Basile avait donc été le dernier seigneur du Vieux-Clos, comme on pouvait penser que M. Granton en serait le dernier intendant en titre. Et le propriétaire actuel ayant dépassé la cinquantaine, étant sans enfants, on se demandait en quelles mains passerait le domaine, lorsque le riche armateur fermerait les yeux pour la dernière fois. Peu après la mort du baron, il vint en prendre possession, presque sans s'y arrêter; une autre fois il y fit un court séjour avec sa femme, et ce fut tout.

On le voit donc, si Louis Mavognard était une sentinelle avancée du parti qui aspirait à reconstruire l'édifice social sur de nouvelles bases, M. Granton faisait nombre parmi les rares vétérans de l'arrière-garde du siècle passé. Et voilà pourquoi ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre se voir de bon œil. Exagérés chacun à leur manière, il était impossible

qu'ils tombassent jamais d'accord. L'un était calme, pompeux, et très digne dans son langage; l'autre, violent et emporté, laissant paraître à propos de rien de l'irritation contre ceux qu'il appelait les «privilegiés de la fortune.»

Louis Mavognard ne ressemblait guère à son collègue, le régent de la commune de Géry. Celui-ci, jeune aussi et père de famille, aimait les enfants et tout ce qui se rattache à l'éducation populaire bien comprise. Dans son école, il était obéi au moindre signe; l'affection que lui portaient ses élèves lui faisait le plus grand honneur. Ce n'était point un habitué des cabarets, encore moins un discoureur politique, un lecteur des utopies socialistes à la mode; mais un homme sérieux, de bon sens, doux de caractère, instituteur par vocation et non pour gagner tant bien que mal un chétif salaire. Heureuse la commune qui possède un maître d'école comme celui dont nous parlons! Il se nommait Alphonse Garin, de Plamâne.

En parlant de lui, M. le pasteur Marsault disait: — J'aime ce Garin; chaque fois que je vais dans son école, j'en rapporte une bonne et salutaire impression. Cet homme a le don de l'enseignement moral et religieux, aussi bien que celui de la science primaire. J'ai vraiment du plaisir à causer avec lui. Quant au régent Mavognard du Vieux-Clos, je suis à peine entré dans sa *classe*, que j'y respire une atmosphère gênée et malsaine. Le pauvre homme me prend, je crois, pour son ennemi mortel, tandis que je lui veux, au contraire, tout le bien possible. Mais l'orgueil est une terrible chose, quand il est accompagné d'ambition et nourri d'idées sceptiques. Placé à la tête d'une école de village, un maître pareil peut devenir une vraie calamité. Je désire beaucoup, pour la commune du Vieux-Clos, que M. Mavognard renonce à une carrière qui n'est point la sienne.

# CHAPITRE X

## S'INQUIÉTER



Lors du cours des réflexions auxquelles se livrait M. Granton dans son fauteuil, un peu le souper et beaucoup l'âge, amenèrent un doux sommeil sur ses paupières. Il en était à ses souvenirs de jeunesse et aux copies des œuvres poétiques du baron Basile (elles restèrent heureusement à l'état de manuscrits), lorsque deux petits coups furent frappés à la porte. M<sup>me</sup> Granton se leva sur la pointe des pieds et alla ouvrir. C'était M<sup>me</sup> Dorsat, qui venait annoncer à sa nouvelle amie et voisine que tout était arrangé avec M. Duval pour le lendemain. M<sup>me</sup> Granton fut bien réjouie et répondit à voix basse que son mari avertirait le fermier, afin qu'on ouvrit la porte de la tour de bonne heure. Au même instant M. Granton se leva.

— Mille pardons, madame, dit-il en s'inclinant; mais je viens d'entendre les derniers mots de ma femme: de ce pas et bien qu'il soit sans doute un peu tard (près de neuf heures, je crois), je me rends chez maître Joseph.

M. Granton prit sa grande plume à barbe blanche, comme s'il eût voulu s'en servir, la plaça derrière son oreille droite et sortit pour aller chez le fermier. M<sup>me</sup> Dorsat profita de la circonstance pour adresser une ou deux questions plus intimes à sa voisine.

— Chère madame, lui dit-elle, avant d'introduire chaque jour M. Duval chez moi, je voudrais vous prier de me donner encore quelques renseignements sur sa position et sur son caractère: je ne puis demander cela qu'à vous. — Sait-on si ce jeune homme pense à se marier? A-t-il peut-être une inclination dans la contrée, ou ailleurs? À son âge, la chose est naturelle et j'en serais bien aise. Cela me laisserait plus de liberté d'esprit et d'action chez moi, pendant les leçons.

— Chère madame, répondit M<sup>me</sup> Granton, j'ignore si M. Maxime pense à se marier. Mais je sais que sa conduite avec les jeunes

personnes du village a toujours été d'une réserve parfaite. Dans la contrée, il a peu ou point de relations parmi les familles que ses parents connaissaient autrefois. La nature de ses occupations et son genre de vie actuel, pourtant si honorable, l'ont un peu déclassé dans l'opinion des gens du monde. De temps en temps un ancien camarade vient le voir. À Genève, ses rapports sont avec des hommes d'affaires, négociants en bois, architectes ou entrepreneurs, qu'il ne voit que dans leurs bureaux ou sur les chantiers. Au bout de peu de jours, vous reconnaîtrez, je n'en doute pas, que vous pouvez lui accorder votre confiance. D'ailleurs, il ne donne pas de leçons à M<sup>lle</sup> Hélène, et vous êtes là.

— Oui, je sens que je suis déjà bien favorisée: mais vous comprenez combien ma position de mère est délicate, surtout en l'absence de mon mari, et comme je dois veiller sur le sort de nos enfants. Hélène est vive, franche, impressionnable: je ne voudrais pas que M. Duval se montrât trop aimable avec elle

— Soyez assurée qu'il restera à sa place: en toutes choses, il a fait voir jusqu'ici un caractère trop droit et trop noble pour vous causer le plus petit chagrin. Sous ses dehors aimables, c'est un homme grave et sérieux. Au fait, je ne crois pas qu'il songe à se marier avant d'avoir une position encore plus assurée et une maison à lui, dans laquelle il puisse recevoir sa femme. Il est encore loin d'atteindre à ce but.

— Merci, chère madame; ce que nous avons dit reste entre vous et moi.

En entrant chez le fermier, M. Granton salua la famille comme à l'ordinaire:

— Bonsoir à tous, dit-il; bonsoir, maître Joseph. Comment va la santé?

— Très bien, monsieur, lui répondit-on; et comment se porte monsieur depuis hier?

— J'ai quelque peine à me débarrasser de mon rhume de printemps: celui de l'automne fut moins tenace; il dura moins longtemps, si, d'un autre côté, je toussai davantage au commencement.

— Voyons, Martin, donne *voir* une chaise à M. Granton, reprit maître Joseph en s'adressant à l'un de ses fils; et toi, Caroline, fais vite bouillir le coquemar. Monsieur prendra bien un verre d'eau chaude avec moi. Je trouve que rien ne mûrit un vieux rhume comme une *bavaroise*: il y ajustement là de la crème fraîche, et j'ai entamé une bouteille d'eau de cerise qui est vraiment parfaite.

— Merci de votre bonne attention, maître Joseph; merci. Je suis venu ce soir, bien qu'il soit déjà tard, pour vous dire que M. Maxime Duval (le propriétaire des scieries, comme vous savez, et fils de notre

ancien pasteur) viendra donner des leçons au jeune monsieur de M<sup>me</sup> Dorsat, dès demain. Il faudra donc, chaque matin, sauf le dimanche, ouvrir la porte de l'escalier de la grande galerie, un peu avant huit heures.

— C'est bien facile, répondit le fermier. Cette dame restera-t-elle longtemps ici?

— Un an, peut-être davantage.

— C'est une bien aimable dame, dit la fermière. On voit que ce sont des gens comme il faut, car elle n'a marchandé, ni sur le prix des oeufs ni sur celui du lait. Et puis, elle m'a demandé de lui faire un pain de seigle chaque semaine, pour faire plaisir à ses enfants. Le jeune monsieur a déjà l'air tout *repicolé*, depuis quatre jours qu'il est ici. La demoiselle est une bien belle personne, n'est-ce pas, Monsieur? Caroline trouve qu'elle a de tant beaux yeux noirs, qui vont si bien avec son genre de figure et ses cheveux blonds. Bigre! c'est une belle demoiselle! on n'en voit pas souvent comme elle sur le marché. Et puis, comme ces dames françaises sont plus dégourdies que nous autres! ça parle avec une facilité!.. un mot n'attend jamais l'autre ...

— Monsieur, interrompit maître Joseph, a-t-il de bonnes nouvelles de M. et M<sup>me</sup> Descastreaux?

— J'ai reçu deux lignes de M. de Castreau (M. Granton prononça exactement le nom estropié par le fermier); deux lignes apportées par M<sup>me</sup> Dorsat. Il paraît que M. et M<sup>me</sup> de Castreau sont en bonne santé.

— Parlent pas de nous faire une visite cet été?

— Non.

— C'est bien dommage, car, voyez-vous, mon cher monsieur, nous n'osons plus mettre nos vaches dans l'écurie de droite. Je crains qu'un beau matin on ne les trouve écrasées, aussi plates que des punaises et le berger avec. Pour le berger, passe encore! C'est un mauvais drôle que je ne garderai pas l'hiver prochain; mais il faut absolument que monsieur se décide à refaire cette partie du bâtiment, sans quoi il arrivera un grand malheur.

— Vous lui en parlerez quand il viendra, maître Joseph; pour moi, je suis trop âgé pour entreprendre quoi que ce soit en fait de réparations un peu considérables. — Faites mettre des appuis, maître Joseph, des étançons avec des perches, en attendant mieux. Lors même que les bâtiments sont vieux, ils sont parfois encore plus solides que les maisons neuves. Par exemple, la charpente du toit du château, dans les greniers qui sont au-dessus de mon appartement, est toute vermoulue; de grandes pièces sont brisées; les assemblages déchevillés; eh bien! tout cela néanmoins se tient ensemble, et nous dormons très bien dessous, M<sup>me</sup> Granton et moi.

— À la bonne heure, monsieur, que case tienne, je n'en disconviens pas; mais je dis que, chargée de foin et de blé, la grange de droite peut se rompre au premier moment et prendre mes vaches comme des rats sous un quatre de chiffre. Or, je ne m'en soucie pas le moins du monde, ni les pauvres bêtes non plus. Quant à vous, monsieur, vous ne risquez rien pour le moment; le toit du château durera bien vingt ans encore, et davantage, c'est-à-dire, autant que monsieur.

— Allons, allons, maître Joseph, c'est bon; ne parlons plus de ces choses sur ce ton. Attendons l'arrivée (si elle a lieu quelque jour) de M. de Castreau. Il est le maître, et c'est lui qui décidera.

— Soit, répondit le fermier. Quand notre monsieur viendra au Manoir, nous profiterons aussi de l'occasion pour lui montrer les pressoirs. Je les ai examinés dernièrement, et je vois qu'il faudra, de toute nécessité, en refaire deux presque à neuf l'année prochaine. Les queues d'aigle des colonnes du premier sont pourries dans les *trébassiers*, et l'écrou du second est fendu d'un bout à l'autre. Vous savez, monsieur Granton, qu'il fait des *craquées* épouvantables, qui s'entendent jusqu'au village voisin. Comme il ne marche que par secousses, il sautera un beau moment. Il ne reste donc que le petit pressoir du fond, sur les trois que nous avons; et la vis de celui-ci est bien malade. Il s'y est formé des trous par de gros vers changés en papillons. Si ce pressoir manquait tout-à-coup par la vis, nous nous trouverions dans un grand embarras. Je vous en parle donc pour ce qui me concerne, et pour les deux autres vigneron qui m'ont chargé de vous en prévenir. Avec les pressoirs, vous savez qu'il faut s'y prendre un an d'avance, si l'on veut que les bois aient le temps de perdre leur âcreté. Monsieur sait que nous avons assez de chênes inutiles dans le domaine, et que deux noyers de l'avenue sont secs sur plante depuis longtemps.

— Nous verrons tout cela l'hiver prochain, maître Joseph. Rien ne presse. Il faut se bien garder d'aller tracasser de bons pressoirs. M. le baron Basile en fit réparer un en 1802, l'année où nous fûmes assaillis par une horde de hideux sauvages qui brûlèrent nos magnifiques titres, copies et parchemins; et dès lors je ne vois pas pourquoi les pressoirs auraient pu se détériorer. Ceux qui sont bien faits, comme les nôtres, durent des siècles. L'écrou du petit porte le millésime de 1603, vous le savez aussi bien que moi. Quant à celui qui fait des craquements fâcheux, on peut lui adapter deux boulons avec des plaques de fer. Tels qu'ils sont actuellement, maître Joseph, les pressoirs dureront plus que nous. Croyez-moi, laissons-les tranquilles, tout en continuant de nous en servir. Vous les tremperez un mois d'avance et tout ira bien.

— C'est justement l'eau que nous leur mettons ainsi chaque année qui les fait plus vite pourrir; tandis que si l'on employait quelques-uns de nos plus gros chênes à les réparer, nous aurions des pressoirs solides, et les places occupées par ces arbres inutiles, plus qu'inutiles, donneraient de belles récoltes en foin ou en blé.

— Pour les chênes en question, maître Joseph, ils ne tomberont pas, tant que j'aurai un mot à dire ici. M. le baron Basile les aimait beaucoup; il en a parlé dans un bel ouvrage, qui malheureusement n'a jamais vu le jour. S'il faut absolument réparer les pressoirs (la chose ne m'est pas encore suffisamment démontrée), on achètera des bois de quelque paysan des environs; mais on ne touchera pas aux arbres dont les ombrages et les troncs séculaires furent décrits par le baron Basile. Maître Joseph, je suis pour qu'on fasse durer nos pressoirs, pour qu'on prolonge l'existence de nos bons et antiques pressoirs. Le premier, ainsi que je vous l'ai dit dans le temps, fut établi vers 1670, par un charpentier nommé Gottlieb Palanchon, il y a juste cent soixante-quinze ans. Le château appartenait alors à une dame de Wurstemberger, qui fit bâtir une grange et acheta une forêt dans les environs. Le second pressoir fut remis à neuf beaucoup plus tôt, par M. l'astronome Fatio, un homme très savant, et ce fut un pressoir excellent, jusqu'au moment où l'écrou se fendilla quelque peu. Enfin, vous vous souvenez que nous refimes le bassin du troisième en 1815, l'année où le corps d'armée du général Bubna traversa notre pays.

— Oui, oui; je n'ai pas oublié non plus que ces chenapans d'Autrichiens firent par là de jolies choses...

— Maître Joseph, ne dites pas de mal des troupes de Sa Majesté Impériale autrichienne, je ne le souffrirai pas. Il est impossible que dans les temps de guerre, il ne se commette pas quelques déprédations. Vos amis les Français, certes, n'y ont pas regardé de très près pour la bonne façon, lorsqu'ils ont rempli leurs poches à Berne.

— Si les Français ont pillé le trésor des anciens Bernois, c'est leur affaire. Mais, M. Granton, rappelez-vous ce certain brigadier autrichien qui faisait sortir mes quatre bœufs à la rue, pour mettre à leurs places ses chevaux. Comme je lui appris à vivre, en lui donnant une poussée qui l'envoya s'asseoir à la renverse sur le fumier! ça lui appartenait bien, n'est-ce pas? de détacher mes bœufs! — Mais alors je perdis la partie avec un coquin de houzard qui m'avait volé un jambon. Quand j'en parlai au colonel, celui-ci me dit en français: — Paysan, saurais-tu reconnaître celui de mes hommes que tu accuses? — Oui, colonel. — Désigne-le-moi; je lui ferai donner deux cents coups de savate.

L'escadron étant réuni sur la place, à cheval, il me fallut y suivre le

colonel et passer devant cette troupe de fripons: quand j'arrivai devant celui qui avait fait le coup, je le reconnus très bien et m'arrêtai. Je vis qu'il tenait le jambon sous son manteau par le lien d'osier auquel on l'avait suspendu dans ma cheminée. Mais je ne dis rien; après un instant de réflexion, je passai outre. Arrivé au bout de la ligne, je dis au colonel que mon voleur n'était pas là. — C'est bon, me répondit-il: je sais que mes hommes sont tous de braves gens. Une autre fois, paysan, n'accusez personne à tort, entendez-vous<sup>4</sup>! — Vous me direz peut-être, M. Granton, que j'aurais dû dénoncer le coupable.

— Oui, certainement.

— Non, monsieur, je m'en serais bien gardé. D'abord, parce qu'on aurait pu, le lendemain, me trouver mutilé et mort dans un fossé, ce qui ne m'aurait pas convenu le moins du monde. Ensuite, plutôt perdre mes sept autres jambons que de voir l'Autrichien expirer sous les coups du soulier ferré. Vous savez quels cris horribles poussait celui qu'on emporta presque mort du jardin de Bricolat: son dos n'était plus qu'un lambeau de chair. Cet homme avait beau n'être qu'un Croate, on ne traite pas ainsi les chrétiens dans un pays civilisé. Et qu'avait-il fait? Une chose de rien, peut-être; changé une vieille bride contre une neuve, ou mangé la chandelle d'un de ses compagnons. — Ah! voici pourtant l'eau bouillante: servez-vous, monsieur. La bouteille est grande et il y en a encore dans quelques autres: ainsi, mettez-en qui vaille au moins la peine. — Caroline, arrange *voir* ce verre à M. Granton, comme tu sais.

— Vous voulez donc absolument, maître Joseph, me faire goûter de cette bouteille?

— Mais, je crois bien! et j'en prendrai aussi une goutte avec vous. Vous verrez comme elle est douce et parfumée: elle est faite avec les petites *margales*<sup>5</sup> noires du grand cerisier vers le chêne émondé. Ça fait de l'eau de cerise excellente: c'est seulement dommage que ces margales soient si longues à cueillir.

On mit d'abord six gros morceaux de sucre dans un verre et un peu d'eau chaude pour le fondre; après cela une cuillerée de crème, encore de l'eau bouillante, et enfin une portion raisonnable d'eau de cerise. Un tel breuvage, doux, onctueux, fortifiant et d'une chaleur modérée, convenait beaucoup à M. Jonas Granton avant de se mettre au lit. C'était une ancienne recette du baron Basile. Quant à maître Joseph Chamiot, il s'abstenait de l'addition du laitage; en revanche, il mettait double dose de spiritueux. Cela servait de bonnet de nuit,

4 - Historique.

5 - Cerises sauvages non greffées.

disait-il, et empêchait les mauvais rêves.

Bientôt les lumières furent éteintes partout au Manoir; gens et bêtes s'endormirent tranquilles, sans s'inquiéter de la vermoulure des toits ou de l'affaissement graduel des poutres placées sous les planchers. Les chouettes allaient et venaient d'un arbre à l'autre, jetant leur cri d'appel plaintif, que n'annonce aucun bruit d'ailes; et les fouines hargneuses se querellaient sous les vieux combles, ou dans les gorges formées par les pentes et contrepenes des couvertures de tous ces divers bâtiments.

# CHAPITRE XI

## TRAVAILLER



Maxime veilla jusqu'à minuit, pendant que son ouvrier dormait. Dans cette saison, les sources vives sont abondantes au pied du Jura, car la neige diminue rapidement sur les hauteurs et dans les vallées supérieures. Par mille canaux intérieurs, tous inconnus à l'homme, l'eau descend d'étage en étage dans les profondeurs de la montagne. Limoneuse d'abord en courant sur le terreau noir, elle filtre peu à peu à travers les sables et les gros graviers; puis, sautant de roche en roche, elle se vaporise, s'allège, si l'on peut dire, et vient paraître au jour, limpide, fraîche, pure et saine, propre à tous les usages de l'homme et de la création. Maxime profitait donc de l'abondance actuelle des eaux de la Fraisière, pour expédier ses nombreuses billes. Pendant la nuit, deux grandes scies verticales travaillaient, mais non les circulaires, ni la machine à placage. Aussitôt qu'une taille était finie, un léger coup de sonnette servait d'appel. Le chemin de fer retournait en arrière avec la pièce de sapin; Maxime régularisait la pose de celle-ci, la fixait avec des crampons de fer, et la lame ne tardait pas à dévorer, à grands coups pressés, la fibre blanche dont elle paraissait insatiable. — Maxime rentrait pour cinq ou dix minutes dans sa chambre, et bientôt un nouveau coup de sonnette l'avertissait que sa présence était nécessaire pour la seconde bille en chantier. Jusqu'à minuit, l'ouvrier dormait dans le petit cabinet pratiqué à l'autre extrémité de la scierie; il venait ensuite remplacer son maître, qui pouvait alors se livrer au sommeil.

Pendant cette soirée solitaire, Maxime prépara les trois leçons du lendemain, ainsi que les devoirs de son élève pour le jour suivant. À sept heures, il fit son déjeuner comme à l'ordinaire; à huit, il entra dans la galerie du Manoir.

Les deux dames, établies avec leur ouvrage, et Émile, seul à une

table, étaient déjà là. M<sup>me</sup> Dorsat désirait assister à la première séance, et Hélène, en vraie fille curieuse, avait demandé à sa mère de lui permettre d'écouter la leçon, si M. Duval n'y voyait pas d'inconvénient. Questionné à ce sujet, celui-ci répondit que ces dames feraient ce qui leur serait agréable; que, pour lui, il était charmé de les voir là et fort honoré de leur présence.

Maxime avait l'esprit clair, la parole exacte, facile, un bon sens correct et délicat en même temps. Son ancienne habitude de donner les leçons se retrouva aussi nette que lorsqu'il l'avait quittée, et peut-être même plus ferme, plus distinguée qu'alors. Les six années qu'il venait de passer à travailler de ses bras, mais aussi à réfléchir beaucoup, n'avaient point été perdues pour son intelligence. D'ailleurs il aimait les livres et vivait avec eux dans ses solitaires loisirs. Il sut donc faire travailler Émile, l'intéresser, tenir ce jeune esprit en éveil sans le fatiguer. À la fin de chaque leçon, il lui donna dix bonnes minutes pour s'ébattre à l'air, dans le jardin ou dans la cour. À onze heures, l'heureux garçon remercia de lui-même son maître et lui dit qu'il se réjouissait de le revoir le lendemain. En l'entendant s'exprimer ainsi, M<sup>me</sup> Dorsat eut peine à retenir une larme de reconnaissance; elle sentait que l'œil d'une bonne Providence paternelle veillait sur eux tous, et elle en rendait grâce intérieurement. Hélène restait silencieuse et pensive.

Lorsque Maxime eut repris le chemin de la pension où il allait dîner avant de remonter à l'usine, M<sup>me</sup> Dorsat demanda à sa fille ce qu'elle pensait de la méthode d'enseignement de M. Duval.

— Maman, répondit Hélène, pendant les trois leçons j'ai toujours pensé que j'étais une grande ignorante: je ne sais rien exactement, ni en grammaire, ni en arithmétique. Quant au latin et au grec, il est clair que je n'ai pas eu à m'en occuper jusqu'ici. Mais je me suis avoué ceci: que si jamais j'étais dans la nécessité de gagner ma vie, je ne saurais pas même enseigner la grammaire française exactement. J'ai beaucoup trop négligé mes études; nos maîtresses du Havre nous laissaient faire, la moitié du temps, ce que nous voulions. La manière dont un homme enseigne a quelque chose d'autrement plus net, vigoureux et fort. Je voudrais donc vous prier, maman, de me permettre de prendre aussi les leçons de M. Duval, vous y étant toujours, cela va sans dire. Il n'en sera ni plus ni moins pour la dépense, et le temps que nous passerons ici sera bien employé pour moi. Émile en sera peut-être aussi encouragé. Je pousse même l'ambition jusqu'à vouloir essayer l'étude des langues anciennes. Au Havre, cela eût passé pour une fantaisie de *bas-bleu*; ici, personne n'en saura rien, et j'y gagnerai certainement beaucoup.

M<sup>me</sup> Dorsat consentit au désir de sa fille reconnaissant tout ce qu'il avait de louable en soi; mais elle crut devoir l'avertir d'une chose.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, je le veux donc bien, toutefois sous la réserve de deux conditions: d'abord, il ne faut pas que cela entrave, en quoi que ce soit, la marche des travaux de ton frère; ensuite, écoute-moi: à ton âge, tu dois conserver dans tes moindres paroles et jusque dans tes moindres regards, une réserve, une modestie, une dignité telles, qu'aucune pensée ne puisse monter à l'esprit de M. Duval à ton sujet. Si tu te permettais de le traiter familièrement ou de causer beaucoup avec lui, nous pourrions le rendre très malheureux, peut-être pour toute sa vie. Crois-tu que tu puisses me promettre ce que je te demande?

— Oui, maman, de la manière la plus complète.

— Eh bien, nous verrons à lui en parler demain, ou cette après-midi si nous pouvons monter jusqu'à la source du ruisseau et que M. Duval soit chez lui.

Fantaisie de jeune fille, dira quelqu'un. Non, répondrons-nous. C'était bien un désir sincère, très réel de s'instruire. Hélène Dorsat ne faisait rien par vanité ni coquetterie. Quoique vive et enjouée, le fond de son caractère était sérieux, d'une parfaite droiture; on peut dire pourtant que, dans le cas actuel, Hélène agissait un peu comme la plupart des jeunes filles insouciantes qui vont chantant, comme des oiseaux, lorsque l'orage gronde déjà dans le lointain. — «Viendra-t-il jusqu'à nous, cet orage? disent-elles. Qu'en sait-on? bah! il passera bien derrière la montagne sans nous atteindre: allons toujours!»

Vers les quatre heures de l'après-midi, les deux dames et Émile prirent, pour la première fois, le chemin de la scierie. Maître Joseph Chamiot leur concéda sans condition le droit de passer le long de l'avenue, dans une raie de champ tracée au bord du pré, à peu de distance des arbres. Ce sillon se continuait jusqu'au sentier dont nous avons parlé!

Promenade charmante en toute saison, mais particulièrement en mai. La pente fleurie, couverte d'un petit gazon parfumé, était plantée irrégulièrement de cerisiers élégants et, çà et là, de grands châtaigniers dont les racines sortant de terre, et les branches rompues souvent assez près du tronc colossal, accusaient le cours des siècles et des orages. Tout au bord du ruisseau, les frênes à écorce lisse, d'un blanc vert, les tilleuls sauvages, le charme et l'érable à petite feuille servaient de digue naturelle aux flots argentés. De loin en loin, quelque chêne immense, au branchage dominateur, s'était emparé d'une des meilleures places et ne laissait croître sous son ombre froide qu'une mousse élastique, entremêlée d'herbe pliante, dont les brins

déliés se rient du tranchant de la faux. — Un plateau de bois, passe-relle volante jetée sur le courant, conduisait de l'autre côté, où le sol humide, noir et spongieux, nourrit le roseau à plumet, le jonc panaché, compagnie de l'aune et du marsaule. — Mais les promeneurs n'allaient pas s'engager dans ces endroits, qui pourtant sont recherchés des botanistes pour certaines plantes rares. — Tout en courant dans le sentier, Émile fut sur le point de marcher sur une bête bien laide quant à sa forme, mais dont les vives couleurs tachetées d'orangé sur du noir excitèrent l'admiration d'Hélène. C'était comme un lézard, et ce n'était pas un lézard, car le reptile manquait d'agilité et paraissait presque insensible.

Maxime apprit aux visiteurs qu'ils avaient rencontré dans l'animal en question, une grande salamandre tout à fait inoffensive. On en voyait quelquefois ainsi au soleil, même au milieu du sentier rapproché des vieux troncs de châtaigniers.

En remontant le cours du ruisseau, les promeneurs n'aperçurent la scierie qu'après avoir dépassé la haie et la claire-voie indiquées par Maxime; et encore ne la virent-ils bien que lorsqu'ils n'en furent plus qu'à cinquante pas. Elle était placée aussi près que possible du courant, dont une partie, détournée plus haut par une écluse, venait battre dans les augets des rouages. Ce service rendu, l'eau faisait un angle à droite et rentrait dans son véritable lit. Le terrain non occupé par les dépôts de bois se trouvait en aval de l'usine, et, l'on s'en souvient, en pente inclinée au midi. Aux deux tiers de la hauteur de cette pente, la vue était ravissante: prairies, verdure, grands arbres des collines, la plaine et le lac, plus loin les Alpes, tout un magnifique tableau venait s'encadrer de lui-même en ce petit vallon retiré. Plus haut que l'usine, un bosquet naturel abritait le lieu que nous allons essayer de décrire: un sentier de deux pieds de largeur y conduit, tracé d'abord dans l'herbe et passant ensuite entre d'épais buissons composés d'arbustes sauvages, par-dessus lesquels la clématite joue, se suspend aux arbres rapprochés. Une planche mobile, sans barrière, engage à poser le pied dessus avec précaution; car un chenal profond contient l'onde rapide qui s'en va chez Maxime. Nous voici sous des frênes très élevés, autour desquels de vigoureux lierres s'entortillent jusqu'au sommet. Nous traversons le fossé de l'écluse, laissant, à droite, un beau courant d'eau si claire que nous voyons flotter au fond le chevelu rouge des saules voisins. À gauche, un bruit d'eau bondissant par petites cascades attire nos regards. C'est une portion de la source, qui descend de ce côté-là et nous enferme comme dans une île; le sentier que nous suivons toujours, contourne les troncs des arbres et finalement nous amène au bord d'un bassin tranquille, qui

fournit à lui seul et l'eau de l'écluse et le courant dont nous voyons jaillir l'écume à travers les feuillages. Lieu paisible et frais s'il en est sur la terre! Point de curieux, point de touristes, point de ces stupides personnages, gardiens chargés de vous réciter dix fois par jour la composition chimique de cette eau bienfaisante! Buvez-en: si chaud que vous ayez, elle ne vous fera pas de mal. — Telle est la Fraisière. D'où vient-elle? C'est un mystère. Mais la tradition veut qu'elle ait des communications lointaines avec ce petit lac si profond et si bleu, qui fournit déjà les richesses de l'Orbe et sur lequel s'étend au matin l'ombre gigantesque des rochers de Vaulion.

Lorsque les dames arrivèrent à la scierie, elles y trouvèrent Maxime en habit de travail, la hache à la main. Elles le virent rouler un billon et le mettre en place, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie; puis il leur montra les *fraises*, où l'ouvrier découpait des lattes à plafond; enfin, il leur présenta des feuilles de placage magnifique, en loupe de noyer, en frêne ronceux, en houx blanc tacheté de noir, etc. — Il les conduisit à la source et les ramena par le chemin supérieur dans le haut de sa propriété. Comme Hélène en descendait la pente avec sa mère, elle s'arrêta tout à coup pour admirer la vue du côté de la plaine.

— Voyez donc que c'est beau, maman, dit-elle; et comme une maison serait bien placée ici!

— C'est vrai, répondit M<sup>me</sup> Dorsat: ce n'est pas grandiose comme la mer, mais il y a dans ce tableau champêtre quelque chose de reposant, de doux et d'animé en même temps, que je n'ai vu nulle part ailleurs.

Maxime tenait un échalas à la main et contemplait aussi cette vue si paisible du soir.

— C'est donc ici, mademoiselle, reprit-il naturellement, que vous bâtiriez une maison?

— Oui, là, dit Hélène, en lui prenant l'échalas des mains et en essayant de le planter dans la terre.

— Eh bien, mesdames, je suis heureux que votre goût se rencontre si bien avec le mien. Je travaille au plan de ma future maisonnette, et selon le conseil de M<sup>lle</sup> Hélène, je la bâtirai ici-même, s'il plaît à Dieu. Il faudrait, à droite, une petite terrasse; devant, un jardin, protégé par un mur du côté du nord; et comme la source est plus élevée que cet endroit-ci, il me sera facile d'avoir une fontaine devant ma porte. Mais avant d'en être là, il faudra scier encore bien des billons, sans parler du latin et du grec que je dois enseigner à Émile.

M<sup>me</sup> Dorsat profita de la circonstance pour exposer le désir de sa fille, à quoi Maxime répondit qu'il n'y voyait pas d'empêchement,

pourvu, ajouta-t-il, que M<sup>lle</sup> Hélène veuille bien travailler seule; car il me serait impossible de prendre plus de trois heures par jour sur le temps de mes occupations ordinaires. Il dit cela d'un air si simple et si confiant, que M<sup>me</sup> Dorsat n'eut plus d'inquiétude à l'égard de ce dont il avait été question le matin entre elle et sa fille, peu après le départ de Maxime Duval.

# CHAPITRE XII

## AVANCER



À la fin de huit jours, Maxime vit qu'il lui fallait un second ouvrier à la scierie, s'il voulait continuer à donner trois heures de leçons chaque matin. Veiller tard, se lever tôt pour préparer le travail quotidien, parler ensuite au Manoir sur des sujets qui, parfois, le tenaient éveillé pendant la nuit, et revenir dans le milieu du jour à l'usine, où sa présence et ses bras étaient de plus en plus nécessaires, — un tel genre de vie aurait fini par peser d'un trop grand poids sur toutes ses forces.

Maxime trouva l'homme dont il avait besoin et le plaça sous les ordres de l'ancien ouvrier, lorsque lui-même était absent. Outre les bois arrivés en quantités énormes, depuis quelque temps, pour être sciés à façon, il en attendait un parti considérable, acheté pour son propre compte. Puis il voulait aussi expédier du placage vendu d'avance aux ébénistes de Genève. Ainsi qu'il l'avait annoncé aux deux dames, il travaillait au plan d'une maison d'habitation et en combinait les mesures diverses, après quoi un bon architecte lui ferait les dessins définitifs. Son but était d'avoir un chez-lui complet, une fois ou l'autre, bien que, pour le moment, il ne songeât qu'à la demeure même et non à la personne qui pourrait venir l'habiter. Ses économies de quatre années fructueuses et le crédit dont il jouissait, lui permettaient d'employer six à sept mille francs de Suisse en constructions qui augmenteraient d'autant la valeur vénale de son immeuble tout entier.

En apprenant ce nouvel arrangement d'ouvrier, M<sup>me</sup> Dorsat fut bien contente; car elle prévoyait que Maxime n'aurait pu continuer à lui donner trois heures de suite par jour et faire marcher en même temps toutes ses affaires. Elle se dit qu'il serait juste d'avoir égard à cela dans le prix des leçons, puisqu'elles étaient pour Maxime un sujet de dépense nouvelle. Tout allait bien du reste; Émile travaillait sans trop

de fatigue, la présence de sa sœur l'encourageait. Après un mois de leçons régulières et de travail particulier, Hélène fut en état de suivre son frère pour le latin; et comme elle avait commencé le grec en même temps que lui, elle ne se laissait point mettre en arrière. Les heures employées à l'étude du français, de l'histoire et de la géographie, donnaient un bon résultat. Sur l'arithmétique seule, Émile, comprenant tout de suite, travaillait deux fois plus vite que sa sœur. Il fallait alors que le maître expliquât bien clairement à Hélène le *pourquoi* de ces mouvements de chiffres et leurs différentes transformations. Mais dans tous ces rapports de professeur à élève, Maxime ne se permettait aucune expression familière, rien absolument qui ne fût très convenable, et parfaitement à sa place. De son côté, la jeune personne observait la recommandation de sa mère, en sorte que M<sup>me</sup> Dorsat pouvait se féliciter d'avoir consenti au désir de sa fille. Et en effet, ce M. Duval était bien un homme du caractère le plus honorable: avant tout il pensait à ses propres affaires; s'il songeait quelque jour à se marier, ce ne pouvait être avec une jeune demoiselle étrangère, presque sans fortune, qui d'ailleurs repartirait avec sa mère dans un an, et dont les goûts, comme toute l'éducation, avaient été dirigés jusqu'à présent vers un autre but. Hélène épouserait un négociant du Havre, lorsqu'elle y reviendrait. Par les relations de son père, par la protection efficace de M. de Castreau, la fille du capitaine Dorsat, belle, instruite et bien élevée, se trouverait très bien placée pour faire un bon mariage dans son pays. — Telles étaient, de temps à autre, quelques-unes des pensées de M<sup>me</sup> Dorsat. De toutes manières donc, les choses marchaient à la satisfaction des divers intéressés: car nous devons mentionner encore que, sur le vu des cahiers d'Émile et dans une lettre adressée à M. Duval, le chef de l'institution Garasse affirmait qu'on ne pouvait demander mieux et que sans doute le jeune homme passerait les examens de sa volée, à son retour au Havre. Il n'y avait qu'à continuer ainsi, ensuivant le programme.

Par les belles après-midi de juin, on allait souvent en promenade à l'usine. Maxime avait appris à Émile la manière de pêcher la truite dans la rivière, et de la prendre avec des amorces placées le soir. Hélène accompagnait souvent son frère dans ces expéditions; pendant que le garçon jetait sa ligne dans les réservoirs bouillonnant de blanche écume, elle s'installait sur la pente pour dessiner un arbre ou quelque point de vue. Comme on le pense bien, la scierie fut une de ses premières études.

On invitait Maxime à prendre le thé, le dimanche, au Manoir. M. et M<sup>me</sup> Granton se réunissaient parfois à la famille pour une causerie

générale, ou une lecture à haute voix, faite par Maxime. Lorsque la réunion avait lieu chez M<sup>me</sup> Granton, la vive et pieuse femme ne manquait pas de placer une bible devant Maxime, dès qu'elle le voyait se disposer à prendre congé. La première fois elle lui dit :

— Mon cher monsieur, comme vous êtes le fils de notre ancien pasteur, lisez-nous un chapitre du livre de Dieu, avant de nous quitter; puis, vous ferez la prière. — C'est un vieil usage de nos pères, ajouta-t-elle en s'adressant à M<sup>me</sup> Dorsat, un excellent usage, que les générations suivantes ont trop oublié pendant les révolutions auxquelles elles ont assisté; vous n'avez pas d'opposition à ce que nous fassions ensemble le culte de famille?

— Mais non sans doute, chère madame, puisque c'est l'usage en ce pays. Au Havre, le dimanche au soir, et aussi les autres jours de la semaine, nous sommes assez occupés. Nous lisons les Saintes Écritures le matin, lorsque nous ne pouvons aller au temple.

— Madame, ajouta M. Granton, permettez que je dise un mot d'explication nécessaire. Tout à l'heure, ma femme parlait des générations qui ont *assisté* aux révolutions commencées en 89 et qui se sont succédé dès lors jusqu'à celle de 1830; ce n'est pas *assisté* qu'il faut dire, mais bien *participé*. On peut assister à une mauvaise action sans être coupable, comme simple spectateur; on n'y participe point impunément. Avec la révolution et par elle, les croyances religieuses de nos pères ont disparu, en grande partie du moins, de la plupart des familles de notre pays. Cela dit, j'écouterai avec plaisir la lecture que va nous faire M. Duval.

Ainsi pressé des deux côtés, Maxime ouvrit le volume sacré, lut un chapitre des Évangiles, et fit une prière en rapport avec les idées contenues dans les passages prononcés à haute voix. Prier, ce n'est pas parler devant Dieu d'une chose ou d'une autre, ainsi que le font beaucoup de chrétiens, d'ailleurs très sincères, pieux et respectables; c'est encore moins lire un formulaire tout préparé. Non, pour Maxime Duval, la prière était un élan du cœur, en haut, où habite l'Éternel, le Saint des Saints, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. S'humilier devant le Tout-Puissant, adorer son œuvre de grâce envers les pécheurs, lui présenter les besoins de tous avec confiance et se fortifier en lui pour le combat de la vie, tel fut le fond de cette prière simple autant que vivante, dans un langage pur et grave, empreint du plus profond respect pour Celui à qui elle s'adressait. — C'était la première fois qu'Hélène entendait prier ainsi; elle comprit qu'il y avait chez Maxime Duval autre chose que des paroles: une vie intérieure, de l'âme et de l'esprit, une force et une noblesse dont elle fut vivement frappée. — Lorsqu'il fut parti, M<sup>me</sup> Dorsat dit que c'était très beau de

pouvoir ainsi exposer ses besoins à Dieu sans s'être préparé d'avance, et que c'était vraiment dommage que M. Duval n'eût pas suivi la carrière du pastorat, comme son père.

— Peut-être, madame; oui, peut-être est-ce dommage, répondit M<sup>me</sup> Granton. Cependant, tel que nous connaissons M. Maxime, on peut être certain qu'il l'eût fait s'il y avait vu un devoir. Il paraît bien, au contraire, que sa véritable profession était celle qu'il a suivie, puisqu'il y réussit et qu'en même temps il continue à cultiver son esprit et sait se rendre utile au prochain. Tout jeune garçon, il avait déjà la passion des petits martinets sur l'eau; il les faisait lui-même avec beaucoup d'adresse; et n'est-ce pas une chose curieuse que, dans cette commune du Vieux-Clos, il se soit trouvé possesseur du seul emplacement où il fût possible de construire une usine comme la sienne?

— Ah! ma chère femme, pardon si je t'interromps, dit l'intendant. Le terrain de M. Maxime n'est pas le seul où l'on eût pu former un établissement pareil; il y a celui, qui fait partie du domaine laissé par le baron Basile à M. de Castreau, propriétaire actuel. Rien n'empêcherait d'établir plusieurs scieries en aval de celles dont nous parlons.

— Oui, c'est vrai: mais par où y arriver du côté de la montagne? Ne faudrait-il pas traverser la propriété de M. Maxime? ou bien faire un long détour par le bas du village et remonter ensuite jusque là haut? D'ailleurs, un homme aussi riche que M. de Castreau voudrait-il gêner son domaine en y plaçant une usine pareille, qui amènerait une quantité de montagnards au milieu de ses vergers, avec chars et chevaux?

— Tu as raison, ma femme; je n'avais point fait toutes ces réflexions, qui me paraissent fort justes. Il reste donc prouvé que notre ami, M. Maxime Duval, était le seul bourgeois de la commune du Vieux-Clos (car il en est bourgeois par ses ancêtres dès l'an 1432) qui possédât le terrain capable de réunir les conditions nécessaires à l'établissement de scieries d'après le système anglais, système simple et excellent, dit-on, mais que je n'ai pas encore examiné. Je désire que le cher jeune homme y fasse une honnête fortune, dont il est digne à tous égards, car je sais qu'il n'est point partisan des révolutions politiques. Je voudrais bien, en vérité, qu'il put exercer une bonne influence sur son ami le radical Mavognard. D'après ce que me raconte de temps en temps maître Joseph Chamiot, je crois vraiment que notre régent ne sera content que lorsque le pays entier sera sens dessus dessous. — Avez-vous, madame, beaucoup de radicaux en France?

— M. Granton, qu'entendez-vous précisément par cette expression?

— Les radicaux, madame, sont des hommes qui, en politique,

veulent changer les institutions, non en les améliorant petit à petit, sans secousses, mais en bouleversant, en déracinant brutalement tout ce qui existe. Et après, vous le comprenez, madame, on n'a plus que l'anarchie. De tels principes sont subversifs du bon ordre social.

— Je crois, monsieur, qu'en France, nous avons assez peu de révolutionnaires, dans le temps actuel. Le roi des Français est généralement aimé et estimé; il est pour la paix et protège le commerce.

— Je suis heureux, madame, d'apprendre qu'il en est ainsi au Havre, et je fais bien des vœux pour que votre pays jouisse longtemps de la paix et de la prospérité. Mais j'ai vu tant de choses en ma vie, j'ai vu tomber tant de rois, de républiques et d'empires, que je ne crois plus à la solidité d'aucune institution politique. Les Anglais seuls me paraissent sincèrement attachés à leur constitution, à leurs lois; mais c'est une nation difficile à comprendre pour nous autres hommes du continent. Je vous fais des excuses, madame, d'avoir engagé la conversation sur un sujet politique, après la lecture que nous avons entendue il y a peu d'instant.

Hélène, qui ne parlait pas, approuva beaucoup en elle-même cette dernière pensée de M. Granton; car la prière de Maxime l'avait singulièrement impressionnée: «Quel honnête homme, quel bon et fidèle serviteur! se disait-elle, en examinant le visage maigre et le front fuyant du vieillard. Il y a là certainement un caractère honorable, de la bonhomie mêlée d'affectation, de longues phrases sentencieuses avec des pensées justes, et toute une vie occupée à refaire un passé qui se démolit le lendemain. La génération qu'il représente encore s'en va; elle n'a plus rien à faire en ce siècle: tout est nouveau et presque impossible pour elle. — Et monsieur Duval non plus n'est pas un homme comme les autres; il n'en existe point qui lui ressemble parmi les messieurs que nous voyons au Havre; non, pas un seul dont les paroles aient jamais parlé à mon âme comme celles qu'il a prononcées ce soir. Je ne saurais pas exprimer ce qu'il a dit, mais je sens que je le crois, que je le pense, et que c'est vrai.»

Les enfants précèdent parfois leurs parents dans le chemin de la foi chrétienne. C'est Dieu qui le fait ainsi sans doute; les temps et les moments sont en sa main, et l'Esprit souffle où il veut sans qu'on sache comment. C'est là un grand mystère. Douée d'un cœur droit et sincère, M<sup>me</sup> Dorsat considère peut-être la religion comme une chose qui doit être plus *enseignée* que *vécue*, qui est à côté de la vie plutôt qu'elle n'en occupe le centre, et à laquelle nous avons jusqu'à un certain point le droit de commander. Sa fille, au contraire, en viendra vite à comprendre cette belle pensée d'un auteur célèbre: «Si la reli-

gion n'est pas tout, elle n'est rien.»

# CHAPITRE XIII

## BABILLER



mesure que l'été s'avavançait dans la contrée, les choses suivaient leur cours ordinaire au village du Vieux-Clos. À la ferme, Joseph Chamiot terminait la récolte des fourrages, qui furent abondants et de bonne qualité. Coupés au moment de la floraison, par un temps superbe, ils remplissaient d'un parfum délicieux la vieille cour du manoir, lorsque les chars y arrivaient au déclin du jour et y passaient la nuit. Maître Joseph faisait d'excellentes affaires, bien qu'il y parût assez peu à l'extérieur. C'était un homme entendu en agriculture, actif quoique sur l'âge, ayant la voix haute et faisant marcher droit ses enfants, savoir trois garçons et une fille, déjà tous capables de travailler. Caroline Chamiot n'était point mal de figure, toujours propre sur sa personne et bien arrangée, mais trop forte de taille pourtant. Elle allait au marché paniers au bras, bonnet noir sur la tête, et en rapportait deux fois par semaine une poignée de batz que maître Joseph mettait en rouleaux valant chacun cinq francs de France. La jeune fermière avait dix-neuf ou vingt ans, comme Hélène; et c'était elle qui, le matin, ouvrait la porte de la tour à Maxime, dès qu'elle entendait son pas à l'entrée du château.

— Bonjour, mademoiselle, lui disait-il; je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi, répondait-elle; c'est bien à votre service, M. Maxime.

Le jeune homme montait l'escalier, et la causerie en restait là. Il ne valait vraiment pas la peine de se déranger autant pour une simple salutation; mais il paraît bien que M<sup>lle</sup> Caroline Chamiot trouvait du plaisir à ouvrir cette porte. Qui sait? peut-être eût-elle aussi voulu assister aux leçons qui se donnaient en haut.

Les gens du village savaient, en général, très peu ce qui se passait au manoir, tous étant occupés et pas trop curieux, qualités dont la

dernière est bien rare dans nos campagnes. Excepté à la forge et à la laiterie, on ne s'était guère entretenu de la présence des étrangers, qui, du reste, avaient peu de rapports directs avec les habitants. Là où l'on en parlait aussi quelquefois, c'était devant le temple, en attendant l'arrivée de M. le pasteur Marsault et après avoir vu entrer les dames à l'église. Alors, on pouvait entendre des propos tels que ceux-ci :

— La mère a, par ma foi! bien bonne façon encore, pour une femme qui n'est plus jeune; ces dames françaises marchent bien et se tiennent droites: elles sont *régnautes*<sup>6</sup>; point fières, car elles saluent plutôt deux fois qu'une.

— Comment trouves-tu la demoiselle, Oscar?

— Moi je voudrais bien que sa mère me la donnât pour deux quartiers de châtaignes: je n'ai jamais vu de si belle plante. Pas vrai, Salomon?

— Il est sûr, répondait celui-ci, que son sort serait digne d'envie dans ta vieille cassine à moitié effondrée: tu lui ferais attacher ta vigne et enjaveler ton blé pourri. Les demoiselles, mon pauvre Oscar, sont destinées à épouser des messieurs qui puissent les fournir de gants, de beaux habits, et les promener en voiture. Ce qu'il te faut, en fait de femme, c'est une forte *dondon*, qui ait les bras courts et les pieds larges.

— Bien obligé, roi Salomon: ton discours est tiré des Proverbes. Alors, à qui la destines-tu, cette belle Française?

— A qui? parbleu! ça m'est bien égal: au premier qui lui plaira. Si notre savant de là-haut lui donne dans l'œil... suffit: voici la robe noire... Bonjour, M. le pasteur!

— Messieurs, je vous salue, répondait amicalement celui-ci, de sa grosse voix.

À la forge, les conversations avaient plus de suite dans les idées, quoique, d'un autre côté, elles fussent interrompues pendant qu'on battait le fer sur l'enclume. Dans nos villages, on profite souvent d'un jour de pluie pour faire la revue des outils agricoles. C'est une charrue dont le soc, usé à la pointe, a besoin d'être allongé; une chaîne de char, des liens de bœufs dont un anneau a sauté et qu'il faut souder. Mais ce sont surtout les *fossoirs*<sup>7</sup> qui, chaque année, doivent être rechargés sur la partie avancée des deux branches ou cornes: opération délicate, qui demande une certaine habileté de conception, une main sûre, un coup-d'oeil juste et prompt. On se sert de petites barres d'acier, quand on n'a pas de vieilles faux hors d'usage à porter au

6 - Polies avec tous.

7 - [NdÉ]: Houe pour labourer les vignes.

maréchal. Ce dernier est volontiers causeur; pendant que vous tirez la chaîne du soufflet, il arrange son feu, attise le charbon de Saint-Étienne et l'asperge d'eau terreuse, avec un grossier plumeau de paille, qu'il plonge dans le creuset où se trempent le fer et l'acier. C'est le bon moment pour adresser des questions au chaland, ou lui apprendre des nouvelles. Mais le métal est rougi à blanc; encore une minute, il sera violet, propre à la soudure. On ne parle plus: le marteau résonne sur l'enclume; les scories enflammées volent en paillettes rouges tout autour du forgeron; et quand la *chaude* est terminée, la pièce remise au feu, nos deux hommes reprennent la causerie brusquement interrompue.

— Il faut avouer, dit par exemple l'homme noir sans regarder son interlocuteur, mais dirigeant ses yeux blancs sur la fournaise, il faut avouer que ce Maxime a eu du bonheur d'hériter quelques mille francs de son père, et le pré de la source, qui lui vient de sa mère. C'est inconcevable combien il gagne d'argent avec ses scies, sans se brûler au feu comme nous. Son ouvrage se fait tout seul; les bois lui arrivent sans qu'il les demande et souvent plus qu'il n'en veut. Et puis, le voilà qui donne des leçons à ce jeune Français du château, tout en faisant marcher son affaire là-haut. Savez-vous, Georges, combien cette dame le paye pour un quart de journée qu'il passe chaque matin à lire, à écrire ou à babiller avec son fils?

— Non; je n'en ai pas entendu parler.

— Devinez *voir*.

— Qui sait? peut-être dix batz par jour.

— Dix batz par jour! ah bien oui! ça ferait trente-six francs de France par mois, en comptant vingt-quatre jours ou quatre semaines. Ça ne serait déjà pas rien, trente-six francs? eh bien!... C'est chaud; prenez le batterand et tapez vite, à petits coups ... Là!... voilà une bonne pointe: je vais mettre l'autre au feu: soufflez seulement.

La causerie recommence.

— Nous disions donc trente-six francs par mois?

— Oui.

— Eh bien! c'est cent francs de France que la dame lui paie à ce beau monsieur, pour trois heures par jour.

— Cent francs! en êtes-vous bien sûr, Victor? on dit tant de mensonges.

— Il n'y a rien de plus certain. Notre régent Mavognard le tient de M. Maxime lui-même. Par exemple, ce brave régent est encore un compagnon d'une autre espèce. Pouvez-vous croire, ami Georges, qu'il trouve que ce n'est pas trop payé? Voilà un homme qui prêche toujours l'égalité dans ce monde, qui a l'air d'un bon patriote, et qui

demanderait, dit-il, pour le moins autant dans un cas pareil. N'est-ce pas révoltant? Voyez-vous, Georges, ces gens de plume ne valent pas un vieux fer de bœuf quand ils sont mal tournés. On leur fendrait la tête en quatre plutôt qu'ils ne voulussent démordre d'une idée. Ils sont pires que les francs-maçons. — Enfin, pour en revenir à l'autre: — Halte! vite le marteau! .... Là! ça n'ira pas mal; mais il faut rechauffer: soufflez seulement.

Le maréchal balaie la table de l'enclume avec son tablier de cuir, attise de nouveau la fournaise, d'où s'échappe une flamme gazeuse qui, de nuit, remplit la forge d'une brillante clarté. Bientôt il reprend le fil de ses paroles.

— L'autre, donc, tire ses cent francs par mois pour ce qu'il fait au château chaque matin de huit à onze heures; et ses deux ouvriers travaillent en même temps à la *raisse*<sup>8</sup>. C'est bien commode! Aussi dit-on qu'il va bâtir une maison de logement pour lui. Sans doute, il prendra encore un Anglais pour diriger son ouvrage, comme la première fois. Il y a pourtant des forges dans les environs: mais voilà, ces beaux savants pensent qu'on ne saurait pas même ferrer une porte de grange. Ils veulent faire les choses à la nouvelle mode. Avec une plaque de gueuse, de la tôle et quatre morceaux de molasse ils bâtissent une forge postiche surmontée d'un tuyau en guise de cheminée. Ils la couvrent de vieilles planches et y font tous les ouvrages pour lesquels nous nous tourmentons ici à grands coups de marteau. Eux, on dirait vraiment qu'ils s'amusent en travaillant: ils sifflent, chantent et font jouer leurs petits marteaux comme s'il s'agissait d'un badinage. Je trouve qu'on ne devrait pas permettre à des étrangers de venir ainsi enlever l'ouvrage aux maîtres d'état du pays. On dirait vraiment que nous ne sommes plus dans le pays de la liberté! Les étrangers viennent s'y établir à notre nez et barbe, sans qu'on puisse les en empêcher. Tout va bien mal chez nous, ami Georges. Ces étrangers, qui nous arrivent de l'autre côté de la mer, ces réfugiés qui vont et viennent par là et se mêlent de nos affaires, ces Anglais qui nous prennent les pratiques, tout ça ne me plaît qu'à demi. Le régent dit qu'on mettra ordre à tout cela avant qu'il soit longtemps, mais je me méfie de lui depuis qu'il attention! .... pas si fort, Georges, pas si fort! laissez-moi faire seul à présent...

La houe étant terminée, chauffée une dernière fois et légèrement trempée sur le bout pour durcir les pointes, Georges l'examine et se déclare satisfait. Comme il fait chaud et qu'on a frappé dur, il propose au forgeron de payer une bouteille, ce qui est accepté sans

---

8 - Scierie: mot patois.

façon. Les deux hommes prennent donc le chemin du cabaret, l'un portant son outil encore chaud à la main gauche, l'autre relevant à moitié son grand tablier de cuir noirci. Selon la compagnie qu'ils trouveront à l'auberge, ils pourront, une seconde fois, s'entretenir de questions sociales et politiques, sur lesquelles le citoyen Victor Astricaud, maréchal au Vieux-Clos, est profondément versé comme on vient de le voir.

Si Maxime Duval lui avait, dans le temps, donné toute la commande des ferrures de son usine, et aujourd'hui celles de sa future maison, nul doute que Victor Astricaud ne l'eût porté aux nues. À prix égal et toutes choses d'ailleurs pareilles, Maxime l'eût certainement préféré. Mais l'Anglais connaissait mieux son métier que le forgeron du Vieux-Clos; il allait plus vite, travaillait sur place et faisait un ouvrage plus soigné, qui revenait meilleur marché au propriétaire. Dans un tel cas il n'y avait pas à hésiter, et c'était, sans doute, ce qui vexait si fort le maréchal.

Le prix des leçons de Maxime avait été, en effet, fixé à cent francs par mois par M<sup>me</sup> Dorsat; certes ce n'était pas trop, puisque Maxime payait lui-même soixante francs à l'ouvrier chargé de le remplacer. Mais ce dernier travaillant du matin au soir, il en résultait un bénéfice réel pour le maître de l'usine.

Nous allons maintenant pénétrer un peu plus avant dans le récit qui nous occupe. Le lecteur sera bien aimable s'il veut nous y accompagner, après avoir suivi les lignes et contours nécessaires de l'esquisse que nous venons de placer sous ses yeux.

# SECONDE PARTIE

# CHAPITRE XIV

## CONSEILS



n arrivant un samedi matin pour donner sa leçon, Maxime posa sur une chaise un assez gros rouleau de papier, qu'il avait apporté avec lui, puis il se mit tout de suite à l'ouvrage. Les travaux de ses élèves étaient bons, soignés, aussi dans leur partie matérielle: cela lui fit plaisir et il le laissa bien voir.

— Faites toujours ainsi, mademoiselle, dit-il à Hélène; je n'aurai alors que des éloges à vous donner. J'aime ce qui est bien fait, non-seulement pour le fond, qui est la chose principale et doit marcher avant tout le reste, mais j'aime ce qui a bonne façon dans la forme.

— Et vous aussi, mon cher Émile, vous avez soigné votre écriture aujourd'hui: c'est très bien; habituez-vous à écrire droit, interlignant d'une manière égale, sans vous servir de réglet. Puis, n'allez jamais au bout de votre papier. Une légère marge de chaque côté de la page donne à l'écriture une sorte d'élégance qui fait plaisir à l'œil. — Beaucoup de maîtres n'attachent pas assez d'importance à ces petits détails; ils ont tort, à mon avis, car une écriture mal soignée, extravagante, illisible le plus souvent, n'est que du désordre. En outre, elle constitue une sorte d'inconvenance à l'égard de la personne à qui elle est adressée. Il n'en coûte pas davantage, dès qu'on le peut, d'écrire bien que d'écrire mal: la bonne habitude une fois prise, on la garde toujours. — Je connais un homme fort instruit, aimable, du meilleur ton (c'est un de mes anciens professeurs), qui ne pourrait consentir à expédier une lettre ayant deux mots raturés. Mais il est juste de dire qu'il écrit avec une rare distinction et n'a jamais besoin de revenir sur la première expression de sa pensée. Bien qu'il ait plus de soixante-dix ans, ses lettres sont encore des modèles de style, et de véritables chefs-d'œuvre de calligraphie. Je vous en apporterai une à la première leçon.

Lorsque les cahiers furent soignés, les livres fermés, Maxime dit

qu'il allait commencer sa nouvelle construction la semaine suivante, afin de pouvoir poser le toit en septembre, avant les pluies d'automne.

— Je me suis décidé, ajouta-t-il, parce que je puis avoir de bons ouvriers maçons; mon ancien constructeur de la scierie viendra diriger les travaux de charpente, qui sont du reste peu considérables: il se chargera aussi des ferrures. L'année est bonne; j'ai les bois préparés depuis six mois; il faut que je fasse cette maison: autant cet été qu'une autre fois. Que Dieu me soit en aide seulement, et tout ira bien. —Voici, mesdames, le plan que j'ai apporté avant de mettre la main à l'œuvre: voulez-vous y jeter un coup d'œil?

— Très volontiers, répondit M<sup>me</sup> Dorsat.

Maxime déroula sa grande feuille sur la table, Hélène la tenant d'un côté et lui de l'autre. Un habile architecte de Genève s'était fait un plaisir de dessiner cette maison pour Maxime, qui lui fournissait des bois, et lui avait indiqué les dimensions qu'il voulait donner à sa petite demeure. C'était fort simple, mais bien conçu, avec goût et d'un genre solide. Sur une plateforme appuyée au sud-ouest par un mur de terrasse, on voyait une maison à peu près carrée, ayant deux fenêtres et une porte au rez-de-chaussée sur le devant, ainsi qu'au sud-ouest, soit du côté de la rivière. À l'étage, une galerie couverte, en bois découpé, reposait sur des colonnes en sapin verni. Devant la maison, en face du lac, un jardin potager était aussi dessiné, il correspondait à la terrasse, réservée pour y cultiver des fleurs et des arbustes verts.

Hélène trouva tout cela charmant:

— C'est, dit-elle, absolument comme j'aurais fait la chose pour moi, quand j'aurais été à la place de M. Duval.

— Mais cela vous coûtera beaucoup d'argent, dit M<sup>me</sup> Dorsat. Dans une ville, je me représente qu'une maison comme celle-ci doit revenir assez cher.

— Les bonnes constructions sont toujours, en effet, assez chères; toutefois, je suis placé de manière à m'en tirer à bon marché. D'abord, la place à bâtir ne me coûte rien; ensuite, j'ai les pierres et le sable à dix minutes de chez moi, avec le droit, comme bourgeois de la commune, d'en prendre gratis pour mon usage. La chaux se fait près d'ici. Mes bois sont payés et secs. Il me reste donc la main d'œuvre, les achats de gypse, de tuiles, la serrurerie et les frais imprévus. Mes calculs sont aussi exacts que possible; je connais les prix, en sorte que j'espère ne pas dépasser pour ma construction entière, avec les matériaux que je possède, plus de huit mille francs de France. — À Genève ou à Lausanne, par exemple, la place de la maison et du jardin seulement coûterait deux fois cette somme, et la bâtisse dans la même proportion. Je pourrais sans doute me loger à

beaucoup meilleur marché; mais je préfère ne rien négliger et avoir ainsi un immeuble qui donnera une valeur réelle à mon établissement. Si, plus tard, je voulais vendre le tout, je trouverais plus facilement un bon acheteur.

— Oh! monsieur, reprit Hélène avec une certaine vivacité de ton, ne vendez jamais ce joli endroit. Où pourriez-vous être mieux que chez vous, dans cette habitation que je vois déjà s'élever là-haut?

— Je ne songe point à vendre ma propriété, mademoiselle; je dis seulement que, lorsqu'on bâtit, il faut penser à toutes les éventualités possibles. Et puis, que sommes-nous ici-bas? Ce qu'a dit un de vos grands poètes:

*... Comme l'oiseau posé pour un instant  
Sur des rameaux trop frêles,  
Qui sent plier la branche et qui chante pourtant,  
Sachant qu'il a des ailes.*

Oui, c'est vrai, je me sens très heureux dans ce petit vallon, et je ne demande pas mieux que d'y passer le reste de mes jours. Puissé-je seulement n'oublier jamais que notre véritable patrie est plus haut, dans le port éternel, à l'abri de tous les orages. — Mais il faut soigner ces plans et partir.

Hélène aida à rouler la grande feuille: au moment où les mains de Maxime allaient toucher les siennes en se rapprochant peu à peu du bord, elle lâcha le papier, avec intention sans doute, mais très naturellement. Malgré cette réserve sage et modeste, et peut-être même à cause de cette réserve, la jeune fille devint assez rouge lorsque Maxime la remercia de sa complaisance. Pour celui-ci, jamais il ne l'avait trouvée si belle qu'en ce moment, et, s'il l'avait osé, il l'aurait bien regardée une seconde fois. À l'un et à l'autre un trait puissant venait d'être lancé: — par qui, cher lecteur? dites-le vous-même: par celui qui commande en maître, alors que les yeux jettent tout leur éclat, que la chevelure est ondoyante, que le cœur bondit vers le cœur qui l'appelle et que tout, ici-bas, semble créé pour le bonheur. Mais ce maître absolu n'est souvent qu'un trompeur, un enfant capricieux dont les exigences malades ou les fantaisies terribles transforment en esclaves ceux qui lui obéissent sans examen sérieux. — Les poètes païens des Grecs lui mettaient un bandeau sur les yeux ou le disaient né aveugle: certes, ils ne se trompaient pas. Nous, qui avons l'Évangile pour nous guider en toutes choses, veillons sur nos impressions les plus douces: «C'est du cœur, est-il écrit, que procèdent les sources de la vie;» oui, et aussi celles de la mort, ne l'oublions jamais.

M<sup>me</sup> Dorsat ne vit rien, ne comprit rien. Elle était facilement distraite par la pensée de son mari absent pour si longtemps encore, et par les mille choses dont une maîtresse de maison est sans cesse occupée, surtout après trois heures employées à écouter des dictées ou des récitations entremêlées de latin et de grec. Les jeunes gens eux-mêmes ne se rendirent aucun compte de ce qui venait de se passer en eux; ils sentaient seulement qu'ils étaient heureux de vivre et que, à côté l'un de l'autre, ils éprouvaient une grande douceur à respirer le même air. Maxime ne revint pas au manoir le lendemain; il eut des visites d'amis, avec lesquels il passa une partie de l'après-midi de ce dimanche; et comme on ne l'avait pas invité d'une façon spéciale à prendre le thé chez M<sup>me</sup> Dorsat, qu'il attendait les terrassiers et les maçons pour le jour suivant, il se coucha bientôt, afin d'avoir quelques bonnes heures à employer chez lui, avant de redescendre encore une fois le sentier de la Fraisière, comme il le faisait chaque matin depuis deux mois et demi.

# CHAPITRE XV

## PRINCIPES



Les visiteurs venus chez Maxime dans l'après-midi de ce jour étaient les deux régents du Vieux-Clos et de Géry.

Après avoir terminé ses fonctions publiques à l'église, Alphonse Garin s'achemina au Vieux-Clos pour causer un peu avec Louis Mavognard de leurs écoles. Ce dernier lui proposa d'aller voir son plantage, et de là, ils se rendirent à la scierie. Maxime les reçut dans sa chambre, comme à l'ordinaire, avec une bouteille de bière excellente, dont il avait toujours une petite provision en été, soit pour lui, soit pour les allants et venants de Genève ou d'ailleurs. Il leur offrit aussi des cigares, bien qu'il ne fumât pas lui-même.

Au moment de l'arrivée des régents, Maxime était vivement préoccupé du nouveau sentiment qui, semblable au germe d'une semence vigoureuse et saine, jette ses racines à droite et à gauche, et pivote profondément dans le sol qui l'a reçu. Le sol, pour Maxime, c'était le cœur. Bien qu'il éprouvât, ainsi que nous l'avons dit, une immense douceur à reconnaître en lui la plante nouvelle, inconnue jusqu'ici, il s'avouait qu'il fallait en combattre le développement, sous peine de terribles combats, et plus tard de vives souffrances peut-être. Hélène, devant partir avec sa famille, ne se souviendrait bientôt plus que de ce qu'il aurait pu lui enseigner comme professeur. Lui offrir de partager un jour sa vie était impossible. Qu'est-ce qu'une jeune femme élevée dans le monde d'une grande ville pourrait trouver d'agréable au pied des bois, dans un lieu à demi-sauvage et loin de toute société? Cette seule perspective l'effrayerait pour toujours. — Oui, se dit-il, chassons cette pensée de bonheur avant qu'elle me maîtrise; il le faut.

On comprend combien la visite des deux régents faisait contraste avec les sentiments et les réflexions qui précèdent. Aussi Maxime les

reçut-il d'abord un peu froidement. Il est de ces choses qui, bien que très indifférentes en elles-mêmes et de nulle importance, vous contraignent cependant beaucoup, suivant l'heure où elles arrivent.

— Nous vous dérangeons peut-être, dit Alphonse Garin, en voyant que leur hôte ne répondait que par monosyllabes et les laissait parler depuis un bon moment. Si vous avez des affaires, ou si vous voulez sortir, je serais, pour ma part, bien fâché de vous occasionner le plus petit embarras.

— Non, vous ne me dérangez point; quant aux affaires, c'est bien assez d'y penser six jours par semaine et de forcer le corps à agir aussi. Aujourd'hui, je me repose; mais dans ma solitude du dimanche, il m'arrive parfois de me laisser absorber par mes pensées; cela me donne l'air d'un rêveur, que je ne suis pourtant pas à l'ordinaire.

— Je t'ai déjà dit cent fois, Maxime, répondit Louis Mavognard, que tu as tort de t'isoler du peuple et des questions politiques, comme tu le fais depuis cinq ans. Peu à peu tu deviendras taciturne, tu ne comprendras plus rien à la véritable vie populaire, et tu ne seras bon qu'à scier des planches; car tu n'auras pas toujours la chance de gagner cent francs par mois en donnant des leçons à une jeune fille — ou demoiselle, c'est la même chose. Je te dis qu'il te faut venir avec moi, de temps en temps à X...; nous entrons au café; on fait une partie de billard tout en écoutant ce qui se dit dans la salle; on cause un peu avec les gens qui sont, mieux que nous, au courant de la marche des idées. On jette un coup d'œil sur les journaux, chez Méry, ou au Cercle des Étoiles. Là on fait de nouvelles connaissances qui peuvent, selon les occasions, vous être utiles. Voilà, mon cher, ce qui te manque et te manquera toujours, si tu veux arriver à quelque chose de mieux que ce que tu fais ici. Ah! si mes études avaient pu être poussées aussi loin que les tiennes, je ne serais, certes, ni scieur ou marchand de bois à la source de la Fraisière comme toi, ni obscur instituteur au Vieux-Clos.

— Cela ne veut pas dire, objecta Garin, que, pour ce qui le concerne, notre ami Duval en fût plus heureux. Je crois, au contraire, qu'il a choisi une bonne carrière, dans laquelle il fait honorablement son chemin et sait se rendre utile au prochain.

— Toi, Garin, reprit Mavognard, passe-moi l'expression, — tu n'es qu'une bête; tu n'as pas trace de noble ambition. Régent depuis dix ans, tu le seras encore pendant cinquante années, avec une demi-douzaine de commandeurs à tes trouses, et par-dessus le marché un révérend pasteur dont tu suivras les préceptes sacrés. Ne comprends-tu pas encore que nous sommes aussi des hommes, nous, gens du peuple, et que nous devons tendre à nous émanciper? Il y a trop

longtemps qu'on nous mène aux lisières.

— C'est une chose bien singulière, dit Garin, sans paraître le moins du monde fâché ou surpris de la sortie de Mavognard, et s'adressant à Maxime, — c'est une chose bien singulière que l'empire des impressions sur notre esprit, sur notre vie tout entière. Voilà notre ami Louis, qui, au dire de tous, est un maître habile; il possède, mieux que beaucoup d'autres instituteurs, le don si rare de l'enseignement; il a une bonne place (mettons qu'elle dût être mieux payée — c'est notre cas à tous, —, mais enfin la place de régent du Vieux-Clos est meilleure que la mienne, même à l'égard du traitement). Eh bien! notre ami Louis n'a que du mal à dire, soit de la carrière dans laquelle il est entré, soit de sa position actuelle; et moi, je me trouve heureux de faire mon petit sillon chaque jour dans le même champ. Nous avons tous les deux une bonne et aimable femme, chacun deux enfants; d'où vient donc cette différence si grande d'appréciation?

— Elle vient, répondit Maxime, de ce que Louis n'a pas encore compris, n'a pas encore reconnu l'existence, soit en lui, soit dans le monde entier, du fait le plus certain et le plus profondément douloureux de l'histoire de l'humanité.

— Eh bien! docteur en théologie, reprit Mavognard, ce grand fait, puisque je l'ignore, voyons, quel est-il?

— C'est l'existence du mal, en soi, d'abord, et partout sur la terre. C'est l'introduction du péché dans le cœur de l'homme et, par suite, l'état de misère morale et de condamnation où nous sommes tous devant Dieu.

— T'ai-je pas dit, Garin, que Maxime est tout pétri de *maximes* théologiques?

— Il n'est pas question de théologie dans ce que je dis, Louis; la théologie est une science dont j'ignore le premier mot, puisque je ne l'ai jamais étudiée. Ce que j'avance est un fait: l'existence du mal; le péché, en toi et hors de toi; et ton impuissance pour le vaincre uniquement par toi-même. En regard de cet état mauvais dans lequel nous naissons tous et où nous nous plongeons ensuite jusques par-dessus la tête, il y a un autre fait réparateur, plus grand, plus consolant, mille fois plus beau que l'autre n'est épouvantable: c'est le fait de la venue de Jésus-Christ sur la terre: *Le Fils de Dieu a paru pour détruire les œuvres du diable*, permets-moi cette seule citation de la Bible. — Ce qui te rend mécontent de ta position, Louis, c'est que, tout simplement, tu ne te soucies pas du bonheur que Dieu t'offre; tu ne veux pas en faire l'expérience; tu n'y crois pas; et tu préfères suivre un chemin qui te paraît meilleur, parce qu'il te plaît. Mais je te le dis aussi, ta passion pour la politique te fait faire fausse route comme régent,

d'abord, et ensuite comme chrétien, ce qui est beaucoup plus grave.

— Docteur Maxime, ce que tu avances là est du bagout, ma foi oui! du pur *bagout* théologique. Pourquoi diantre ne t'es-tu pas fait prédicateur en chaire? Au lieu de scier six mille billons par an, tu aurais pu convertir un nombre égal de pécheurs. Il en vaudrait pourtant mieux la peine, quoique, pour le dire en passant, tu fasses de meilleures affaires ici. — Quant à moi, cher ami et savant docteur, je suis régent parce que je n'ai pas su être autre chose; cela fait que je suis aussi une bête, comme Garin, que voilà, et qui est si bien d'accord avec toi. Mais vous pouvez compter l'un et l'autre que si quelque bonne occasion se présente de planter là cette sainte pédagogie, je m'en déferai prestement; car c'est un état qui, par le temps actuel, ne vaut pas celui de crocheteur, entre nous soit dit. Voilà mon dernier mot.

— Nous ferons mieux, en effet, de parler d'autre chose: cependant, je voudrais encore te raconter un fait, véritable et très sérieux...

Au lieu de continuer à parler comme on aurait pu s'y attendre, Maxime versa de la bière écumante à ses visiteurs, qui, prenant leurs cigares de la main gauche, choquèrent leurs verres avec lui et entre eux deux, puis les vidèrent jusqu'au fond.

— Qu'est-ce que tu voulais nous dire encore? demanda Mavognard d'une voix amicale.

— Ceci, Louis: il m'arrive de temps en temps de visiter des malades et des mourants. Ah! quand la santé quitte l'homme, quand le corps se détruit peu à peu ou rapidement, comme les pensées sur la vie et sur l'éternité deviennent différentes! On se souvient alors — et on le croit — qu'il existe un Dieu juste, et que tout ce qui nous éloigne de lui est vanité, rangement d'esprit. La conscience aiguillonnée se relève: elle terrasse parfois l'homme le plus orgueilleux de sa propre justice, et il n'y a de repos pour lui que lorsqu'il s'est humilié devant la croix. Mais j'ai vu mourir des chrétiens, entre autres mon bienheureux père; j'ai pu voir alors la puissance, la réalité d'une vraie foi. La mort a beau être la mort, affreuse et noire comme la vallée où elle nous conduit tous, la foi en demeure victorieuse. Jésus-Christ se montre fidèle à ses promesses. Il a vaincu le monde. Le diable est dès lors impuissant pour ravir au chrétien la couronne immortelle qui l'attend de l'autre côté. — Louis, mon père m'a donné rendez-vous là haut, dit Maxime en montrant le ciel, — et, s'il plaît à Dieu, je l'y rejoindrai un jour. Ne m'accuse donc plus de manquer d'ambition, car celle que j'ai est bien supérieure à la tienne.

— On peut, répondit Mavognard avec une certaine gravité, se faire des illusions sur tout: on peut croire des choses qui n'existent point et se tromper. Les peuples, considérés au point de vue religieux, passent

d'abord par l'enfance, comme les individus. Il y a des croyances appropriées à cet état, à cet âge débile : l'enfant au berceau est entortillé de langes; ensuite...

— Ensuite, mon cher Louis, — mais c'est toi qui fais le docteur en ce moment, — ensuite, permets-moi de te dire ce qui arrive infailliblement.

— Quoi?

— Il arrive qu'il faut mourir: et malheur à celui qui s'est trompé, s'il existe un Dieu juste, et une vie éternelle dont l'homme se soit volontairement exclu. Ne discutons pas davantage. Venez plutôt voir la place où je compte bâtir ma maison.

Ils y allèrent. Maxime répondit aux diverses questions que lui adressèrent les deux régents, mais il ne leur montra pas les plans. À certaines personnes, même bien intentionnées, il vaut mieux ne pas accorder trop de confiance en affaires.

— Oui, oui, disait Mavognard, la place est bien choisie. Quand la maison sera prête à recevoir une maîtresse, il faudra l'y amener. Est-elle déjà trouvée?

— Non; j'ai tout le temps d'y songer.

— Si M<sup>lle</sup> Dorsat n'était pas une si grande dame, liée par sa famille aux aristocrates du Havre, elle te conviendrait: sauf que j'ignore si elle a de la fortune. Mais c'est bien la plus belle personne que j'aie jamais vue. On la destine sans doute à quelque écumeur de mer?

— Je n'en sais pas plus que toi, Louis; et là-dessus, puisque vous voulez partir, je vous remercie de votre visite. À une autre fois!

— Viens donc avec moi à X... jeudi prochain. Il y aura une réunion patriotique au Cercle des Étoiles.

— Merci, c'est trop loin: je vais être occupé, et tu sais d'ailleurs mon peu de goût pour les réunions politiques.

— Et toi, Garin, en seras-tu?

— Non.

— Incorrigibles, tous les deux, mais du reste bons enfants, malgré vos bizarreries, leur dit Mavognard. — Adieu, Maxime. Ta bière est parfaite.

# CHAPITRE XVI

## RETARDATEIRE



Une maison à faire construire, cher lecteur, vous représentez-vous bien ce que c'est? S'il s'agit seulement de conférer avec un architecte, une fois tous les quinze jours, de lui ouvrir des crédits chez un banquier qui ne demande pas mieux que de payer à votre place; d'aller, en promeneur, voir si le bâtiment sort de terre et prend bonne façon; — cela, ou rien du tout, c'est à peu près la même chose. Mais être chargé de diriger les ouvriers, de vérifier les mesures, de s'assurer qu'il n'y ait, ni perte de temps, ni emploi de mauvais matériaux; puis de savoir où prendre l'argent nécessaire, à la fin de chaque semaine, — ceci est une autre affaire qui donne parfois des soucis en grand nombre et, en tout cas, une fatigue excessive de corps et d'esprit. Un homme intelligent, actif, capable, comme l'était Maxime Duval, économisera peut-être mille francs ou davantage en dirigeant lui-même les travaux de sa bâtisse; mais il aura certainement besoin d'une dose peu commune d'entrain et de vrai courage.

Un chafournier fit à Maxime une cuite de calcaire au pied des bois; et la commune autorisa cet homme à déraciner une genévrière dont les buissons furent suffisants pour alimenter le four. Les gens du Vieux-Clos qui possédaient des attelages, lui amenèrent des moellons par dix chars à la fois. Quant aux bois de construction, ils étaient sur place, empilés et secs dès longtemps. — En trois mois, la petite demeure fut élevée, prête à être couverte, ce qui eut lieu le vingt octobre, par un beau jour d'automne. On plaça sur le faite un sapin orné de banderolles dans son feuillage; les ouvriers brûlèrent de la poudre, burent quelques bonnes bouteilles de vin, après quoi ils s'en allèrent passer l'hiver dans leur pays. L'achèvement de la maison, à l'intérieur, aurait lieu au printemps.

C'était un fameux débarras pour le pauvre Maxime, qui certes avait

besoin de repos après de si grands tracas. Il avait continué à donner régulièrement ses leçons chaque matin: levé à quatre heures, il travaillait chez lui jusqu'à sept, déjeunait, faisait toilette et prenait ensuite le chemin du Manoir. Là, tranquillement assis, parlant lui-même ou écoutant ses élèves, il se reposait presque de ses travaux matériels. Le doux visage d'Hélène, l'expression sympathique avec laquelle on l'accueillait toujours, lui faisaient oublier ses ennuis sans cesse renaissant à la scierie. — La plante nouvelle n'avait point péri: plus forte et plus vivace que jamais, elle s'établissait au contraire dans le cœur des deux jeunes gens, comme dans son propre terrain. Et cependant Maxime ne se permettait pas la moindre allusion à ce qu'il sentait; Hélène en faisait autant avec sa mère, attendant que M<sup>me</sup> Dorsat lui en parlât la première ou la mît sur la voie d'une ouverture, qu'elle ne désirait point provoquer. Mais M<sup>me</sup> Dorsat restait toujours dans la plus complète ignorance de ce qui existait sous ses yeux depuis trois mois, à l'état latent, passif, mais très réel et maintenant sans remède. Il y a des mères qui, malgré une prévoyance souvent excessive, deviennent aveugles dans un cas pareil. Du reste en tout ceci, personne n'avait rien à se reprocher, et M<sup>me</sup> Dorsat encore moins que sa fille, quelque innocente que fût cette dernière. M<sup>me</sup> Dorsat ne s'était décidée à recevoir le jeune professeur chez elle qu'en suite des excellents témoignages donnés par M. le pasteur Marsault et les époux Granton. Toutes les précautions possibles avaient été prises, sauf que, peut-être, il n'aurait pas fallu permettre à Hélène d'assister aux leçons. Mais une abstention forcée eût probablement, plus que la présence même, pu donner des idées de danger à la jeune personne: or le danger reconnu est déjà une terrible découverte, surtout si l'on doit se rencontrer souvent en d'autres occasions. Non, il faut penser que le sentiment en question devait naître, quoi qu'on fit et de quelque manière qu'on s'y prit pour l'empêcher. Ne s'était-il pas logé, tout seul, où il se trouvait si bien, sans en rien dire à personne? Secret pour l'un, secret pour l'autre, secret pour la mère: qui donc, de ces trois intéressés, serait chargé de le découvrir?

Pour le moment, ce qu'on voit très bien dans la contrée, c'est la maison de Maxime Duval; elle est blanche; on a pu y mettre des contrevents gris-clair. Comme elle fait bien dans le paysage, en avant du haut bosquet des frênes de la source! On arrange le terrain autour; Maxime fait planter des arbres dans les places où, devenues grandes, les branches ne gêneront pas la vue des fenêtres. Au dire de chacun, ce sera une charmante habitation.

Une après-midi, M. Granton se décida, quoique vieux et cassé, à monter là-haut pour voir de près le bâtiment neuf. Il trouva que

c'était bien construit, sans doute, mais qu'on aurait pu éviter la dépense d'une galerie extérieure. La maison de Maxime eût alors mieux conservé le style uniforme et sévère des anciennes constructions à la campagne.

— Un grand avant-toit pour rejeter les eaux pluviales est excellent, dit-il; on se tient à l'abri dessous quand il fait vilain dehors, et le soleil ne pénètre dans les appartements qu'à son lever et à son coucher, alors qu'il n'est point désagréable ni trop chaud. Les galeries apparentes, celles surtout en bois découpé et non en paroi pleine tout unie, sont une invention du siècle; elles engagent beaucoup trop à la vie en plein air, ce qui fait qu'on regarde à droite et à gauche, et qu'on perd du temps. Les maisons, dit-il encore, sont faites pour qu'on les habite à l'intérieur et non pour s'y établir comme des oiseaux sur un arbre. Mon cher M. Maxime, à votre place, je n'eusse point fait cette triple galerie à jour, qui se voit de tout loin. — Celle du Manoir, que vous connaissez bien, puisque vous y passez trois heures chaque matin, a au moins l'avantage d'être cachée: personne ne peut, à première vue, se douter qu'elle existe. On pense que ce sont des chambres, des greniers, tout ce qu'on veut, excepté un promenoir. En construisant la vôtre, mon jeune ami, vous avez suivi les errements du siècle. Défiez-vous du siècle présent, il est mauvais: l'air extérieur est malsain, moralement parlant. — Que planterez-vous sur votre terrasse? J'espère que vous n'irez pas la remplir de ces rosiers nouveaux, à séve remontante, que les jardiniers à la mode vantent comme quelque chose de merveilleux. Point, non plus, de ces jasmins étrangers, de ces *cobéas*, de ces *glycines*, de ces plantes grimpantes, lierres ou autres, qui mettent leurs griffes partout, comme les révolutionnaires, et finissent par vous étouffer. Les maisons doivent ressembler à ce qu'elles sont réellement: des pierres liées avec du mortier. Si M. de Castreau ne s'y était opposé lors de la visite qu'il nous fit peu après la mort de notre cher baron Basile, j'aurais même fait arracher les lierres qui recouvrent quelques vieux murs du Manoir: ils ne font qu'amener les abeilles maçonnes autour des bâtiments, car vous savez que ces insectes bourdonnants aiment beaucoup la fleur amère du lierre rustique. — Vous planterez donc sur votre terrasse deux tilleuls et deux marronniers d'Inde, si vous m'en croyez. Quand vous serez marié et que vous aurez des enfants, cela leur sera commode pour jouer aux quatre coins. Puis, dans votre jardin, que vous auriez pu, ce me semble, faire plus exactement carré, vous mettrez le beurré de Chaumontel, la poire de St. Germain et la Reinette anglaise. Je ne vous conseille pas de placer des abricotiers ou des pêchers au pied des murs: sous cette latitude, leurs fruits ne parviendraient pas à

maturité.

— Je vous remercie de vos conseils, monsieur, répondit Maxime; mais venez vous reposer un moment dans ma chambre, à la scierie; je voudrais vous offrir un verre de bière, ou de vin si vous le préférez.

— Je ne prends jamais de bière, mon cher Maxime; j'accepterai volontiers un verre de vin blanc, si vous en avez. La bière est pour moi le signe représentatif de la tabagie révolutionnaire: voyez l'Allemagne: c'est le pays qui renferme le plus de folles idées, où naissent les utopies et où, malheureusement, le rationalisme incrédule arbore son drapeau. Il ne manquera pas de venir le planter en France et parmi nous, vous verrez! En France, on buvait aussi beaucoup de bière dans les anciens clubs des jacobins. Enfin c'est une boisson laide et amère.

— Je vous offrirai donc du vin. Mais que pensez-vous de l'Angleterre, où l'on boit tant de bière? Buxton, le grand défenseur de l'émancipation des nègres, était un simple brasseur.

— En Angleterre, c'est différent: la vigne n'y saurait prospérer, tandis que le houblon réussit à merveille dans les comtés du centre. Du reste c'est le thé et non l'ale (ou ce que nous nommons la bière) qui constitue la boisson nationale du peuple anglais. Quant à sir Fowell Buxton et à son ami Wilberforce, c'étaient de très honnêtes membres du Parlement; mais je ne suis pas encore bien convaincu de la bonté de la cause qu'ils ont soutenue. Allons donc là-bas: je dis là-bas, car ceci est décidément plus élevé que la scierie.

Maxime offrit à M. Granton du vin vieux avec du sucre. Deux bons morceaux de sucre dans un verre de vin blanc faisaient plaisir au vieillard. Pendant qu'il buvait tout doucement, il tressaillit soudain. Un bruit étrange, pareil à un rugissement prolongé, se fit entendre à quelques pas de la chambre.

— Qu'est cela? demanda l'ex-intendant assez effrayé.

— C'est le bruit d'une scie ou fraise circulaire qui découpe une latte.

— Ah! cher ami, comment pouvez-vous supporter un pareil.... je ne sais comment m'exprimer... un pareil.... il me semble qu'on saigne un porc ou qu'on assomme une vache. Non, c'est affreux! Il y a de la perversité dans ce cri prolongé: le voilà qui recommence. Je ne saurais vivre une demi-journée dans un tel voisinage. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'avoir une autre *fraise*, comme vous dites? Autrefois, il me semble qu'on refendait les lattes sur le chantier ordinaire.

— Oui; mais avec cette petite roue dentée, nous faisons dix fois plus d'ouvrage et d'une manière plus soignée.

— Ça m'est égal, mon bon ami; je ne saurais être partisan de ces sortes de fraises. Je préfère celles que Caroline Chamiot cueille dans

son jardin. C'est une agréable jeune personne, pour une fille de village; elle aura de la fortune, car maître Joseph Chamiot, son père, a de l'argent placé. Ne serait-ce point une chose à voir d'un peu près par vous, mon bon ami, maintenant que vous possédez une maison d'habitation? Vous aimez la vie champêtre. J'ai souvent pensé que Caroline Chamiot serait une agréable femme; elle est active, gracieuse, prévenante, je crois. Ici, outre son ménage, elle pourrait soigner une vache, un porc (il vous faudra nécessairement un porc); et je vois, de temps en temps, qu'elle vous manie une bêche au jardin comme un vrai Savoyard. Autant qu'un homme de mon âge peut s'y connaître, il me semble qu'elle a bonne façon. Elle est rose et fraîche. Ses traits ne sont point mal: j'aime assez son nez en l'air et ses joues rondes. Vous riez, mon bon ami: en vérité je ne saurais mieux vous conseiller. Mais il m'est impossible de supporter plus longtemps ce bruit infernal. Je ne comprends pas que vous ayez pu vivre déjà six ans à côté d'un pareil tapage. M<sup>me</sup> Dorsat est-elle venue dernièrement à la source de la Fraisière?

— Ces dames et Émile étaient ici hier, dans l'après-midi.

— Que pense M<sup>lle</sup> Hélène de votre nouvelle construction?

— Elle la trouve assez bien réussie. La galerie que vous n'aimez pas lui plaît particulièrement.

— Encore une idée du siècle. M<sup>lle</sup> Hélène est jeune; elle n'a pas vu comme moi toutes les horreurs de la Révolution. On peut lui pardonner les goûts de son âge. Trouvez-vous qu'elle profite de vos leçons? a-t-elle des moyens?

— Beaucoup, monsieur, ce qu'elle fait n'accuse jamais de la paresse ou des capacités médiocres. Son frère s'est bien trouvé de l'avoir pour émule, car M<sup>lle</sup> Hélène peut maintenant le diriger dans plusieurs branches de ses travaux.

— J'en suis vraiment charmé. Il paraît aussi, d'après ce que m'a dit Caroline Chamiot, que M<sup>lle</sup> Hélène réussit complètement dans la confection de la pâtisserie. Elle a voulu apprendre à faire les gâteaux et même, assure-t-on, bien des choses dans le ménage de sa mère. Pour une jeune demoiselle française, je trouve cela très beau; car, en général, si les dames françaises savent causer, broder, danser et s'amuser, elles n'entendent pas grand'chose aux soins matériels d'une maison. Lorsque M<sup>lle</sup> Hélène retournera au Havre, dans huit ou dix mois, on peut penser que son séjour au manoir du Vieux-Clos ne lui aura pas été inutile. Quant au jeune homme, il s'est transformé depuis qu'il est en Suisse: il a grandi de trois pouces deux lignes, et il est hors de doute que sa mère a été fort heureuse de vous avoir près d'elle pour continuer son instruction. À propos: que devient votre ami le

régent Mavognard?

— Je l'ai peu vu depuis quelque temps. Comme je suis fatigué le dimanche, et lui aussi sans doute, nous restons chacun chez nous.

— M'est avis qu'il ferait mieux de passer les soirées avec sa femme et ses enfants, que d'aller souvent à la ville. De ma fenêtre, je le vois descendre, une ou deux fois par semaine, le grand chemin. C'est un homme imbu de principes subversifs de l'ordre social. D'après ce que me raconte de temps en temps maître Joseph Chamiot, je ne serais pas étonné que le dit régent ne fût affilié à quelque club où il est beaucoup plus question de politique que d'enseignement primaire. Vous devriez bien tâcher de lui inculquer de meilleurs sentiments.

— Je lui dis un mot lorsque l'occasion se présente; mais il m'accuse d'être un retardataire.

— Retardataire! vous Maxime Duval! Ah! mon ami, quand on a chez soi des fraises circulaires et que, de gaité de cœur, on consent à avoir une triple galerie à sa maison, certes on peut bien dire qu'on est entré dans le courant des idées du siècle. Je crains parfois, au contraire, que ce courant rapide ne vous entraîne tout à fait. C'est bien dommage, mon bon ami, que vous n'ayez pas connu le baron Basile: il vous aurait retenu sur cette pente, car c'était un homme sage, d'un très beau caractère, et d'un grand talent pour la versification française.

# CHAPITRE XVII

## SOIRÉES



ientôt novembre amène son cortège ordinaire de pluie, ensuite un épais brouillard qui, dès le matin, descend des Alpes sur le lac et s'établit peu à peu dans la plaine vaudoise, jusqu'au pied du Jura. Le soir, dès que la lune brille sur les flancs boisés de nos montagnes, les pesantes vapeurs se retirent sur les eaux qu'elles traversent pour regagner les hautes demeures de la nuit précédente. Alors, les forêts dépouillées de leur couronne, ont couvert le sol d'un chaud tapis de feuilles rougeâtres, que la neige ne tarde pas à tasser autour des jeunes plantes, avant que les ouragans du nord viennent essayer inutilement de les éparpiller dans les airs. — Le lièvre gris des pentes élevées quitte ses régions d'été pour explorer, d'un pas furtif, les taillis inférieurs. Celui des plaines, brun et plus raccourci de taille, s'est engraisé dans les blés verts où il creusa son gîte. Les vaches ont quitté les derniers pâturages, sur lesquels de fortes gelées blanches paraissent au lever du soleil, avant l'arrivée du brouillard. L'homme sort peu de sa demeure, à moins qu'il ne fasse partie de cette classe de privilégiés qui possèdent des forêts et vivent dans leur voisinage. Alors, la hache au bras et le bissac à l'épaule, on le voit, dès le matin, gravir lentement les sentiers pierreux qui conduisent à l'orée. L'habitant plus rapproché du lac étend la javelle de froment sur le plancher de sa grange et frappe dessus à coups réguliers du fléau. Le soir venu, quand les sacs de grain sont montés au grenier et versés dans la grande arche séculaire, le paysan s'essaie à divers travaux manuels autour du fourneau jusqu'au moment où le sommeil clôt ses paupières, sans regret du jour passé, comme sans crainte du lendemain. Heureux l'homme des champs qui, jouissant de la vie présente, possède aussi le commencement de la vie éternelle! Heureuse la famille dont le chef ouvre la bible chaque soir et rend grâce à Dieu

pour tous les bienfaits reçus dans la journée! Cette maison devient un temple habité par la vraie paix.

Souvent, en cette saison de l'arrière-automne, on jouissait d'un doux soleil à la scierie, alors que le manoir du Vieux-Clos disparaissait dans le brouillard. C'était du côté de la source que M<sup>me</sup> Dorsat et ses enfants dirigeaient leur promenade, quand ils pouvaient sortir dans l'après-midi. S'ils se décidaient à monter plus haut, par les côtes de melon ou sur les cônes, ils laissaient leurs manteaux chez Maxime et les y reprenaient en descendant. On se disait un petit bonjour amical, jusqu'au lendemain matin. La grande galerie du manoir, trop froide en cette saison, avait été abandonnée; les leçons avaient lieu dans le vestibule servant de salle à manger, où l'on se souvient qu'il était facile d'avoir chaud en hiver. Caroline Chamiot n'ouvrait donc plus la porte de l'escalier de la tour, ce qui ne l'empêchait pas de rencontrer souvent Maxime, au moment où ce dernier arrivait au château. Alors, revenant de la cave, ou apportant un fagot de bois se la maison, elle ne manquait jamais de saluer le professeur la première par un gracieux: «Bonjour, M. Maxime.» — Celui-ci ôtait son chapeau et rendait la salutation de bon cœur, mais sans se croire obligé d'y ajouter le nom de baptême de la forte fille de Joseph Chamiot. L'espèce d'ouverture que lui avait faite M. Granton l'engageait à garder une réserve prudente.

Enfin l'hiver, le véritable hiver arriva: la bise sifflante et glacée vint secouer les vieilles fenêtres à coulisses du manoir; il fallut leur mettre des bourrelets, des coins de bois, toutes sortes d'engins protecteurs. Encore mieux que l'honorable M. Granton, Maxime avait acheté la provision de bois de ses amis. Émile, devenu assez fort, le sciait en bûches courtes et, bien enseigné par son maître, ne craignait point de les refendre pour l'usage du poêle ou de la cheminée. C'était pour le jeune homme un exercice excellent. Au milieu de cette vie si paisible et complètement retirée, on atteignit le 31 décembre.

Le soir de ce jour-là, Maxime fut invité chez M<sup>me</sup> Dorsat, avec M. et M<sup>me</sup> Granton. Il n'y avait pas d'autre société possible au village pour la famille havraise. M. le pasteur Marsault ne se souciait plus de quitter sa femme, qui était malade; et d'ailleurs il avait fini par s'habituer à la vie demi-solitaire qu'il menait à la cure. Un peu rude et cassant, quoique excellent au fond, dévoué de cœur au bien moral et religieux de ses paroissiens, c'était pourtant un homme qu'il fallait prévenir, si l'on tenait à se lier davantage avec lui. Ainsi, sauf chez les malades qui l'appelaient auprès d'eux, il ne faisait guère de visites pastorales. «Je suis à la cure à la disposition de tous, disait-il; qu'on s'adresse à moi et j'irai: je les attends.» Manière bonne au siècle dernier peut-être,

mais qui, pour le dire en passant, ne vaut rien dans le temps actuel. De cette façon, les gens souffrent et meurent sans que le pasteur en sache rien, et souvent ce sont les humbles qui se trouvent ainsi abandonnés; tandis que de plus osés ou de beaux parleurs ne se font aucun scrupule d'employer le temps et les jambes de leur ministre, pour très peu de chose peut-être. — M. Marsault fit une visite au manoir chez M<sup>me</sup> Dorsat, qui ne tarda pas à se rendre à la cure pour saluer M<sup>me</sup> Marsault, puis ce fut tout.

Maxime passa donc la dernière soirée de l'année au Manoir. M<sup>me</sup> Dorsat parla des voyages de son mari, qui devait se trouver maintenant à Calcutta et y rester un mois. Hélène et Maxime exécutèrent quelques chants à deux voix, avec accompagnement de piano. M. Jonas Granton raconta divers traits de bonté du baron Basile, et termina par une citation emphatique de cent-cinquante alexandrins tirés du poëme sur le mois de décembre:

*«La neige, en doux flocons, s'abat sur la prairie,  
Et les oiseaux des champs s'abritent au Manoir;  
On les voit voltiger devant ma galerie:  
Dans mes lierres touffus ils s'endorment le soir.*

*Au matin, le soleil réchauffera leurs ailes;  
Sur la fenêtre close ils trouveront du grain:  
Ainsi le Grand Semeur, etc.»*

M<sup>me</sup> Granton causa fort agréablement avec M<sup>me</sup> Dorsat, sans écouter son vieux mari, qui la regardait de temps en temps de travers, et enfin dix heures sonnèrent. Hélène avait dans l'expression et le regard quelque chose, non pas d'anxieux précisément, mais de plus sérieux qu'à l'ordinaire. Un œil exercé n'aurait pas manqué d'y découvrir une inquiétude secrète. Hélas! que serait pour eux tous l'année nouvelle? Avenir, avenir! que nous donneras-tu? — Par un mouvement spontané, elle prit la Bible et la plaça devant Maxime. On demanda à ce dernier de lire où il voudrait: il n'hésita point.

«Mon âme, bénis l'Éternel, et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse le nom de sa sainteté, etc.»

Quand le psaume cent-troisième fut terminé, Maxime pria pour tous les hommes, appelant sur tous le règne de la paix en Jésus-Christ. Il pria pour le bonheur et la joie de toute créature humaine. Il n'oublia point ceux qui sont retenus dans les prisons pour la sainte cause de la vérité. Avec une respectueuse affection, il demanda les plus précieuses grâces de Dieu en faveur du chef de famille absent. Enfin il n'oublia

personne, dans sa requête d'adoration et d'humble confiance.

Chacun lui serra cordialement la main, Hélène aussi comme les autres et la dernière de tous. Peu d'instants après, il remontait chez lui par un froid de glace, mais le cœur plus brûlant que jamais.

Presque en même temps, Louis Mavognard quittait le cercle des Étoiles, à X, où il venait de passer la soirée à entendre quelques orateurs populaires. Lui-même avait fait un discours assez généralement applaudi. De grands événements se préparaient pour le pays, qui ne s'en doutait guère, au moins pas dans les campagnes et dans le gros du peuple, comme au reste cela arrive presque toujours. Exalté par ses propres convictions, par tout ce qu'il avait entendu, Mavognard reprit seul, à pied, le chemin du Vieux-Clos. Préoccupé du nouvel avenir qu'il attendait avec impatience, il gesticulait et même, de temps en temps, laissait échapper à haute voix une sentence républicaine. Malgré ses propos virulents en politique, Mavognard était un homme sincère et droit, remplissant d'une manière exacte ses devoirs de maître enseignant. Il aspirait à une position sociale meilleure, et il croyait, avec beaucoup d'autres, que le pays était mal gouverné. En cela, quelle que fût son erreur, il usait de son droit d'homme libre, que nul ne serait fondé à lui dénier. Mais faisait-il bien de suivre une telle route, dans laquelle de plus habiles que lui ont en tout temps échoué? La suite du récit nous donnera la réponse. Pour le moment, nous tenons à dire au lecteur que, après avoir couché ses enfants, M<sup>me</sup> Mavognard travaille seule à la faible clarté d'une lampe rustique. C'est une femme douce, craintive, qui n'oserait adresser le moindre reproche à son mari. Pendant que celui-ci use ses bas de laine sur le chemin raboteux et gelé, elle en tricote une paire de neufs, qu'elle sera tout heureuse de lui donner demain matin, car elle sait que Louis est sujet à des enrouements subits, à des maux de gorge tenaces, lorsqu'il a eu froid aux pieds. En travaillant ainsi jusqu'à minuit, la vertueuse femme aura terminé sa tâche, et le régent sera bien près alors de regagner son foyer.

À Géry, Alphonse Garin est resté chez lui. Il a invité un jeune ménage à passer avec eux la soirée. Ils ont agréablement causé, en buvant un verre de vin, en mangeant des châtaignes rôties et des gaufres dorées. Garin possède une fort belle voix: il chante un cantique avec sa femme, qui aime aussi la musique. Bientôt les deux ménages se séparent et chacun se livre au repos.

À la Fraisière, Maxime veille encore; il est seul, seul. Où va-t-il? Et lui aussi pense à l'avenir. Mais plus il pense, moins il trouve de solution; cependant, la plante cachée au fond du cœur n'y pourra tenir longtemps encore sans percer au dehors et sans se montrer alors

tout ouvertement.

Un peu plus haut que l'usine endormie, la source généreuse fournit toujours son flot argenté. Maintenant que l'hiver règne dans la contrée, une légère vapeur tiède s'élève du bassin paisible et va se condenser, en fleurs aériennes, sur le sommet des frênes, au dessus desquels plane, silencieuse, l'immobilité de la nuit.

# CHAPITRE XVIII

## NOIR



Ce que nous allons retracer rapidement en quelques chapitres, se rapporte à une époque trop rapprochée du jour présent pour qu'on puisse lui assigner une grande valeur historique. On a beaucoup écrit, beaucoup discuté sur tout cela; mais le moment n'est pas venu d'enregistrer froidement dans nos annales cette page encore si chargée de vives impressions et de souvenirs personnels. L'historien se trouvera au jour fixé; il remplira sa tâche. — Nous prions donc le lecteur de ne pas oublier qu'il s'agit ici d'un récit particulier, connu de l'auteur seul, et dans lequel il n'est question d'aucun personnage politique réel, vivant ou mort. Cette réserve faite, nous continuons.

Peu de temps après le renouvellement de l'année, la fameuse pétition demandant le renvoi des Jésuites<sup>9</sup> fut mise en circulation au Vieux-Clos. Louis Mavognard l'apporta un soir chez le fermier Joseph Chamiot, pour la présenter à sa signature et à celle de ses fils.

Il trouva la famille dans la grande cuisine du Manoir autour d'un vaste brasier, car le froid devenait rigoureux. Cette pièce était au rez-de-chaussée du château proprement dit, à côté des bûchers et des caves. On y cassait les noix, on y faisait les lessives, et, en général, les ouvrages de maison qui nécessitaient une réunion nombreuse d'ouvriers, ou demandaient un espace plus considérable que celui de la tour.

Les anciens seigneurs du Vieux-Clos y avaient sans doute fait rôtir d'énormes pièces de viandes, des quartiers de bœufs, des moutons entiers, des veaux de six mois, tant la cheminée était longue et profonde. Un antique pétrin, encore debout sur des ais vermoulus, fournissait en une seule fois, pour toute une semaine, le pain néces-

9 - [NdÉ] Vers 1845 diverses voix en Suisse demandent le renvoi des Jésuites. Ils furent interdits en Suisse en 1848.

saire à cinquante personnes, même en leur supposant d'homériques appétits. Le reste des meubles, peu nombreux, était à l'avenant: une table en sapin devenu noir de vieillesse, autour de laquelle de fidèles serviteurs avaient pu longuement deviser: dans une tour carrée, avoisinant ce local, était un lavoir en serpentine verdâtre, taillé sur place dans le champ qui le porta, bloc erratique, pendant des milliers d'années: nous l'avons vu dès lors transformé en foyer incombustible, de six pieds de large et de long, en ce même endroit, dont la destination a subitement changé. Qui sait ce qu'il deviendra dans la suite? et que de choses déjà il aurait à nous raconter!

Trois colonnes en chêne, grossièrement équarries, supportaient une énorme poutre de même bois enfumé, qui traversait au milieu du plafond et recevait elle-même la charge des appartements supérieurs. Pour carrelage sur le sol, de grandes pierres plates presque brutes, et, çà et là, quelque brique romaine d'un rouge pâle.

Tel était ce lieu sombre et vaste, lorsque Louis Mavognard y entra. Sur l'un des côtés du foyer, on voyait tout un attirail de distillateur: une chaudière en cuivre, posée sur un trépied de fer, avec un récipient dont les longs tuyaux passaient dans un tonneau rempli d'eau fraîche et venaient sortir un peu plus loin. Ces conduits laissaient tomber goutte à goutte, à leur extrémité, dans un pot de terre, une liqueur pareille à l'eau de fontaine, mais dont l'odeur vineuse accusait la présence du marc de raisin en ébullition. On faisait donc l'*eau-de-vie du vigneron*, chez maître Joseph, tout en préparant des liens de fagots ou tressant des corbillons d'osier. De temps à autre on goûtait la liqueur, pour s'assurer qu'elle était bonne.

Dans un assez grand nombre de maisons du vignoble, il s'en fait une quantité considérable; mais, en général, elle profite peu, pour ne pas dire qu'elle est excessivement nuisible au corps et à l'âme. On va de l'un chez l'autre pendant l'opération, qui dure parfois huit ou dix jours de suite, et c'est alors une véritable débauche, du matin au soir. On assure même que, dans plus d'une demeure de vigneron, lorsque la distillation est terminée, l'eau-de-vie aussi est bue jusqu'à la dernière goutte. Tous n'ont pas, en effet, des barils ou des bouteilles pour la conserver! Et chez ceux qui en gardent une provision, s'ils sont enclins à l'ivrognerie ou à la paresse, on comprend les terribles tentations résultant de la possession d'une liqueur pareille. Aussi ne doit-on pas trouver étonnant si des propriétaires mettent pour condition à leurs vignerons, que le marc de vendange non employé pour la *piquette* sera mélangé avec le fumier et répandu sur la terre.

— Bonsoir, M. Chamiot, bonsoir à tous, dit Mavognard en entrant.

— Bonsoir, M. le régent, répondit-on à la ronde. Vous arrivez au bon

moment d'une cuite, ajouta maître Joseph.

En disant cela, le fermier prit un petit verre, le remplit aux deux tiers et l'offrit à l'instituteur.

— Merci, répondit ce dernier; j'ai un peu mal au cou ces jours-ci; je n'oserais pas boire de l'eau-de-vie.

— On y mettra du sucre et de l'eau chaude, M. le régent. — Martin, va voir à la maison chercher le sucrier, un grand verre et une cuillère d'argent.

Martin s'empressa de déférer à l'ordre de son père. Caroline arriva bientôt elle-même et prépara la boisson.

— Voyez-vous, M. le régent, dit maître Joseph, cette eau-de-vie avec un peu d'eau bouillante et du sucre ne vous fera que du bien. Ça nettoie parfaitement le gosier, aussi bien qu'un verre de lampe.

Mavognard accepta; mais, malgré la quantité de sucre ajoutée au liquide, il lui semblait que du plomb fondu lui passait dans le cou, à mesure qu'il avalait une gorgée. Quand ce fut fait, il avait comme perdu la voix.

— Ça reviendra dans un moment, ça reviendra, n'ayez crainte, disait en riant maître Joseph.

Lorsque Mavognard eut retrouvé la parole, il dit quelques mots de la pétition et la présenta.

— Nous ne voulons pas de Jésuites en Suisse, pays de liberté et de lumières; ainsi, je pense que vous allez signer avec nous tous. M. le syndic, tous les municipaux, etc. sont en tête de la liste. Vous ne voudriez pas voir les Jésuites s'établir chez nous?

— Non, ma foi pas!»

— Eh bien, signez: voici une plume et de l'encre: vos garçons signeront après vous, et les domestiques ensuite.

— Les deux valets sont savoyards et n'ont pas à se mêler de nos affaires.

— C'est juste, dit le régent.

— Faut-il que je signe aussi? demanda Caroline en riant.

— Ah! non, mademoiselle: cela n'est pas admis au Grand-Conseil, malgré votre aimable et patriotique intention. Maintenant, M. Chamiot, voulez-vous essayer de faire signer M. Granton? allez lui présenter la feuille: je vous attendrai.

Le fermier se rendit chez l'intendant et lui expliqua en peu de mots ce dont il s'agissait.

— Il paraît bien, dit-il, qu'on ne veut pas de ces Jésuites, puisque tout le monde signe contre eux.

— Voyons cela, maître Joseph, dit le vieillard en prenant sa longue plume d'oie et mettant ses lunettes: oui, voici, en effet, les noms de

personnes respectables; mais celui-ci, dit-il, en montrant du doigt la signature de l'instituteur, je ne l'aime pas. Je signerais volontiers, car je ne suis point partisan de l'ordre des Jésuites: toutefois, je veux y réfléchir un jour ou deux. Pouvez-vous me laisser la feuille?

— Je n'ai pas demandé à M. le régent s'il en a besoin tout de suite.

— Est-ce lui qui vous l'a remise, maître Joseph?

— Oui, il m'attend dans la grande cuisine.

— En ce cas, veuillez lui rendre sa pétition au plus vite. Je ne signerai point un papier colporté par lui de maison en maison; je ne veux rien avoir à faire avec un homme dont les principes politiques sont subversifs du bon ordre social. Voilà votre feuille, maître Joseph, et je vous trouve bien imprudents, vous et vos fils, d'y avoir apposé vos signatures sans réflexions préalables. Si M. le baron Basile eût été encore vivant, il ne vous l'eût, certes, point conseillé. Allez, allez, maître Joseph!

— Oui, monsieur, je vais tout de suite; mais il nous faudrait pourtant redire un mot de la grange et de l'écurie: décidément cela ne peut plus aller ainsi. Pour le prochain mois de mai, il faudrait que les réparations fussent faites.

— Allez, allez, vous dis-je, maître Joseph. Nous avons tout le temps. Mais je ne comprends pas que vous ayez signé ce papier: il y a peut-être une révolution là-dessous.

— Que diantre voulez-vous qu'il y ait à risquer? Le syndic et les autres ont signé avant nous: ils ne sont pourtant pas des nigauds! C'est une affaire qui regarde d'autres cantons; mais je vous dis, monsieur, que cette grange...

— Ne m'en parlez pas davantage ce soir; c'est inutile: je suis fatigué et vais me coucher.

Ainsi congédié, Joseph Chamiot descendit l'escalier et vint rejoindre son monde.

— Eh bien! fit Mavognard, qu'a dit le prophète Jonas?

— Il a dit, monsieur le régent, qu'une autre fois je vous prierai de lui porter vos pétitions vous-même. J'ai été une franche bête d'aller le lui proposer: je voulais profiter de l'occasion pour lui dire un mot d'une réparation que je demande depuis longtemps, et je suis tombé comme un chien dans un jeu de quilles. Voilà votre paperasse, tenez! j'aimerais autant ne pas l'avoir signée.

— Et il vous a refusé la réparation demandée, une réparation juste, équitable, nécessaire, j'en suis sûr?

— Juste! certainement qu'elle est juste.

— Eh bien, vous voyez, M. Chamiot, ce que sont au fond les aristocrates. Ils veulent tout pour eux, rien pour nous. Mais avant peu les

affaires prendront une autre tournure, vous pouvez en être certain.

— Je me moque pas mal des Jésuites, des aristocrates et de toute cette boutique de pétition! Ce que je veux, c'est que la grange et l'écurie se refassent à neuf: pour tout le reste je m'en soucie autant que de cela, dit-il, en crachant dans les cendres du foyer. Qu'on ne me représente jamais quoi que ce soit à signer; et vous autres, qui êtes jeunes, ne signez pas non plus aussi bêtement que nous l'avons fait ce soir. Pour un rien j'effacerais nos noms. — Voyons, M. le régent, ne parlons plus de ça, car ça m'échauffe la bile. Trinquons une fois et que tout soit dit.

Mavognard eut beau se défendre, dire qu'il souffrait, rien n'y fit:

— Vous ne sortirez pas d'ici autrement, quand je vous dis! du diable si vous en sortez! Nous avons signé quatre; à votre tour, vous nous ferez raison. L'eau-de-vie cuira votre rhume et vous serez plus vite guéri. À votre santé, M. le régent; que Dieu vous conserve! Vive le gouvernement!

Bon gré mal gré, Mavognard dut avaler un petit verre d'eau-de-vie pure et brûlante. À moitié suffoqué, il retourna à l'air glacé de la rue. Grâce à la double dose d'alcool que maître Joseph lui avait presque forcément ingurgitée, il passa une bien mauvaise nuit. Quant à Chamiot, dès qu'une affaire à laquelle il tenait n'allait pas au gré de ses désirs, il entraînait vite en mauvaise humeur et donnait essor à sa grognerie. Ce soir-là, sans doute, l'eau-de-vie contribuait à le détraquer.

Le surlendemain était un dimanche. Au sortir du culte public, Mavognard engagea Maxime à venir un moment chez lui, ayant, dit-il, une communication importante à lui faire. En s'y rendant, ils rencontrèrent Hélène et Émile, qui faisaient une commission dans le village. On se salua, mais sans s'arrêter.

— Quelle charmante personne! dit le régent, qui regarda Maxime au blanc des yeux. En outre, on assure qu'elle a un délicieux caractère. Je ne pense pas qu'il y ait sur la terre de plus belle créature humaine. La fameuse Hélène des anciens Grecs n'était certainement pas aussi belle que M<sup>lle</sup> Dorsat; et il faut que tu aies le cœur aussi dur que les nœuds de tes planches, Maxime, pour pouvoir donner chaque jour une leçon à de tels charmes sans te jeter à leurs pieds. Pour moi, tel que je me connais, il y a longtemps que ce serait fait.

Maxime, tout pensif, ne répondait pas.

— Voyons, reprit l'autre, que me répondras-tu?

— Tu sais bien, Louis, que je manque d'ambition. — C'est bon à dire, Maxime: puis, passant son bras sous le sien: — tu peux être tranquille, ajouta-t-il; ton secret est en sûreté avec moi.

— Quel secret? Louis.

— Ton secret, te dis-je: si tu es resté muet, tes yeux m'ont parlé et j'ai compris. Entrons.

Mavognard ferma la porte de la salle d'école à clef et s'y enferma avec Maxime.

— Maintenant que nous sommes seuls, reprit-il, je veux aussi m'expliquer avec toi, mais carrément et sans réticences. Ce que je vais te dire, comme ce que j'ai découvert sous ton gilet, restera entre nous, sans qu'un mot s'en échappe de nos lèvres. Maxime, le pays est à la veille d'une grande crise. Une révolution formidable est imminente; dans peu de jours elle sera consommée.

— Je le sais, Louis, ou tout au moins je le pense.

— Qui te l'a dit?

— Personne: le simple bon sens.

— Eh bien! tu vas être des nôtres; tu dois être des nôtres, n'est-ce pas?

— Non, Louis, je m'en garderai bien. Je n'ai pas signé la pétition, quoique j'aie horreur des Jésuites et de la pernicieuse influence que leur société a exercée sur la terre. Je n'ai pas signé, et n'accompagnerai pas le mouvement dont cette pétition est le prélude. Que ceux qui se sentent libres de mettre la main à cette pâte le fassent et en prennent toute la responsabilité, soit devant Dieu, soit devant les hommes. Pour moi, mon devoir est ailleurs.

— Et que feras-tu donc, malheureux? tu te raccrocheras à ce vieux parti des conservateurs qui te méprisent, et tu périras avec lui. C'est à dire que tu seras sans influence parmi le peuple, que chacun t'abandonnera, que tu ne rempliras aucun emploi public. Qui sait même si tu ne perdras pas ta clientèle des montagnes?

— Peut-être, Louis: mais je te répondrai: À la garde de Dieu! — J'aime la liberté pour le moins autant qu'elle t'est chère; pour elle, si le gouvernement de mon pays m'appelle, tu me verras courir aux premiers rangs de ses défenseurs, quel que soit d'ailleurs ce gouvernement, conservateur ou radical, n'importe, s'il s'agit vraiment de la liberté. Mais pour me mêler d'une révolution violente, pour aider au tapage qui va se faire, pour jeter du bois sous la chaudière des passions populaires, je n'en suis pas. Si la révolution éclate, tu ne me verras point quitter pour cela mon pays, ni faire une opposition systématique au nouvel ordre de choses. Je payerai les impôts et me soumettrai aux lois, comme un citoyen libre doit le faire. Si l'on attaque ma conscience et ma foi religieuse, j'aviserai. — Vois-tu, mon cher Louis, je te l'ai déjà dit bien souvent: je crois comprendre la liberté d'une manière plus vraie, plus élevée que vous ne le faites, toi

et tes amis politiques. La liberté, selon moi, se compose de celle de mon prochain tout aussi bien que de la mienne. Je fais de l'arbitraire, du despotisme, si je prends pour moi tout ce qui m'en plaît, ne laissant ainsi aux autres qu'un misérable os à ronger. Une telle liberté m'est odieuse. — Mais n'en parlons pas davantage, car jamais nous ne nous entendrons sur le terrain où nous sommes placés en ce moment. Quant aux emplois administratifs, je n'en ai jusqu'ici recherché aucun et n'en demanderai point dans la suite, n'étant pas doué pour le service public et me devant tout entier à mes affaires. Pour toi, mon cher ami, je tremble à la pensée de ce qui peut t'arriver dans la route où tu vas être lancé. Que ne puis-je t'engager à rester simplement à ton école, à ta chère famille, à tout ton intérieur!

— Non, Maxime; il faut marcher avec son époque. Sous le régime actuel, qui va tomber, je resterais jusqu'à mon dernier jour dans cette salle empoisonnée, où, depuis longtemps, je souffre cruellement du cou. J'en veux sortir et j'en sortirai.

— Puisses-tu n'en avoir jamais de regret! mais fais attention à ce mal de cou; je trouve bien, en effet, que ta voix a beaucoup changé cet hiver: ce n'est pas une chose à négliger. As-tu consulté un médecin?

— Non, j'ai toujours renvoyé, dans l'espoir que cela passerait tout seul; mais je vois bien que ma femme s'en inquiète, le soir surtout, quand j'ai terminé mes deux grandes écoles.

— J'ai du miel excellent de mes abeilles à ton service; veux-tu en essayer?

— Merci; nous verrons un peu plus tard. Pour le moment je ne puis me soigner. Nous en restons donc là, Maxime, toi à tes planches et aux beaux yeux de M<sup>lle</sup> Hélène, — moi, à ce que je viens de te confier. La politique nous a toujours séparés, mais elle ne m'a jamais empêché de t'aimer.

— Que Dieu nous soit en aide, Louis, à toi et à moi! Si tu te sentais habituellement en sa présence, tu n'irais, je crois, pas plus avant.

— Allons, allons: pas de théologie, s'il te plaît. Serrons-nous la main et, quoi qu'il arrive, soyons-nous fidèles l'un à l'autre.

Huit jours après, par un temps de neige épaisse, un grand sapin dépouillé de ses branches et de son écorce était amené sur la place publique du village. Il fut planté aux acclamations d'une vingtaine d'hommes qui, après l'avoir arrosé de vin, poussèrent des cris de joie: — «Vive la liberté! À bas les Jésuites! Vive la Suisse! Honneur aux 32 000 pétitionnaires!» — et bien d'autres paroles que nous ne voulons pas répéter. Ils dansèrent autour du symbole muet; puis, sur le conseil de Louis Mavognard et suivis d'une troupe d'enfants, ils se rendirent

en procession joyeuse au manoir du Vieux-Clos, où ils recommencèrent à danser et à crier dans la cour. M. Granton entr'ouvrit légèrement les volets intérieurs de sa fenêtre: de là, regardant le spectacle grotesque, il s'adressa mentalement les paroles suivantes:

— «Ce sont les fils et les petits-fils de ceux qui vinrent ici brûler les papiers en 1802; pour la plupart, les mêmes qui firent déjà tant de folies en 1830. Après tout ce qui a passé sous mes yeux en fait de désordres sociaux depuis soixante ans, je ne dois pas être étonné de voir encore une révolution nouvelle, accompagnée de scènes aussi dégoûtantes. Cher baron Basile, que vous êtes heureux d'être mort!»

# CHAPITRE XIX

## RECOIN



ur la droite, en allant de Vizeral à Souhegras, on trouve un chemin creux, bordé des deux côtés par de hauts talus en pente rapide sur lesquels croissent des plantes sauvages, telles que l'ellébore blanc, les fougères, en compagnie d'épais buissons d'épine noire, de coudriers, de ronces traînant sur le sol ou se fauillant entre les branches d'arbustes plus grands. Dans certains endroits privilégiés de ces talus, on trouve le merisier indigène, dont les fruits ne manquent jamais d'attirer la jeunesse masculine avant d'être mûrs. On y voit aussi le sureau et le cormier des bois. Tout cela fait un fouillis impénétrable à l'homme qui n'y va pas la serpe à la main. Les renards et les blaireaux y ont des terriers, tantôt dans les sablonnières percées de nombreux orifices, tantôt dans les excavations formées pas des bancs de *gravier-candi*, comme on appelle ici cet empâtement de petits cailloux agglutinés par un mastic terreux. C'est là que les poules dérobées viennent s'enfouir en mai, lorsque les petits des renards ont besoin de bonne nourriture. Et c'est aussi de là que le grand maraudeur des vignes, le blaireau, sort à la nuit tombante pour aller faire sa cure de raisin dans les environs.

Au fond de ces deux talus passe donc le chemin, qui, dans cette partie, est nommé La Cruse, ou La Creuse. Le sol y est d'une constante humidité; et comme il n'y a presque pas de pierres dans le voisinage, la Commune sur le territoire de laquelle il est situé, a imaginé de paver ce chemin de pièces de bois mises en travers. La boue noire qui dort dessous, remonte dans les interstices et se répand sur le plancher, chaque fois qu'un char pesant passe en cet endroit, qui n'a, du reste, pas plus de cent cinquante mètres de longueur. Dans les temps de pluie, on comprend qu'il n'y fasse beau, ni de jour ni de nuit. Cette espèce de sombre défilé conduit au Cours de la Fraisière,

arrivée ici de vallon en vallon, après avoir longtemps serpenté à droite et à gauche. C'est toujours la même onde pure, mais son flot tranquille y coule sans bruit, tantôt serré par de grands roseaux à plumets noirs, tantôt dans un lit tout ouvert au soleil, avec des marais à herbe courte pour voisinage immédiat. De distance en distance, quelque ravin boisé s'en approche, et alors la Fraisière se trouve encore une fois sous le feuillage des chênes et des cerisiers. — Pour la traverser au bout du chemin dont nous parlons, la Commune a fait jeter deux troncs de chêne aplatis avec la hache et larges d'un pied; une perche attachée aux branches des arbres voisins sert de barrière: Voilà pour les piétons. Si vous êtes en char, laissez entrer votre cheval dans l'eau et passez vite, de peur que le courant ne soulève votre équipage et, le mettant à flot, ne le fasse chavirer. De l'autre côté, la route monte. Bientôt vous arrivez à Souchegras, qui n'est pas un fort bel endroit.

Les maisons y sont construites pour la plupart sans le moindre goût: tantôt étranglant la rue, tantôt s'en allant on ne sait où, pour y former des recoins sales, terminés en impasse. Ici, les femmes ont l'habitude de jeter les lavures par la fenêtre, sur quelque ramassis putréfié dans lequel les poules viennent gratter, pour se nourrir des larves que la corruption y fait éclore journellement. Pour peu qu'un quartier se compose d'une dizaine de ménages, l'un de ceux-ci *vend vin*. Il y a par là quelque enseigne ou bleue ou rouge, sur laquelle apparaît l'emblème choisi par le maître du logis pour illustrer son établissement. À Souchegras, village dont la population n'excède pas cinq cents âmes, on trouvait un grand cabaret et trois pintes. Parmi ces dernières, la plus hantée à l'époque dont nous parlons, était la *Poulegrise*. Le vin n'y graissait jamais, la cave étant fraîche, taillée dans la molasse, au-dessous de la chambre à boire. On entrait dans celle-ci de deux côtés: devant, par la rue, et derrière, par un jardin qui rejoignait un passage communiquant avec un autre quartier. Une *pinte* bien placée doit toujours avoir deux entrées, dont l'une peut servir de dégagement dans certaines occasions. Dès que le moindre petit *extra* avait lieu dans la commune, la maison se remplissait; une danse le dimanche, une élection, une foire dans le voisinage, un incendie dans la contrée, cela suffisait pour amener quarante buveurs à la *Poulegrise*, chez Pierre Coquart. On comprend que ce dernier devait être une puissance dans le voisinage, bien qu'il ne fût sans doute d'ailleurs qu'un tout simple mortel.

À Souchegras, comme au Vieux-Clos, comme au reste dans beaucoup d'autres villages, on avait, ce jour-là, planté un arbre de liberté, coupé dans les forêts de l'État lorsque celles-ci n'étaient pas trop éloignées. On se souvient que, dans plus d'une commune, on ne se

borna pas à en abattre un seul. Aujourd'hui donc, la pinte de Coquart est pleine de buveurs, revenus de la place publique. Le vin coule à flots, car le 1844 est bon, et il fait froid dehors. On verse à droite, à gauche: tout se règlera facilement ou se paie avant d'être bu. L'assemblée est bruyante.

— Messieurs, dit à haute voix l'un des assistants dont le costume annonce qu'il ne manie ni la faux ni la pioche, un moment de silence.

— Plus de *Messieurs!* répond un autre sur le même ton: *citoyens!* à la bonne heure.

— Citoyens, répond le premier, j'ai deux mots à vous dire: Ce jour est un grand jour, une journée féconde en résultats importants pour le bonheur du peuple souverain. L'arbre de la liberté est de nouveau planté dans le sol de la patrie. Un joug de fer, joug insupportable, pesait sur nous. Le jésuitisme doctrinaire, allié aux ténèbres de Rome, voulait nous bâillonner. Nous avons terrassé cette hydre, pire que celle aux cent têtes de la mythologie. Citoyens, le peuple a parlé; sa voix puissante a prouvé une fois de plus qu'elle est la voix de l'Être suprême. Au peuple appartiennent les pouvoirs, et nous allons nous en servir pour couronner la grande œuvre entreprise au nom de la liberté. Je bois à la chute de toutes les aristocraties, quelles qu'elles soient!

— Vive le citoyen Poingotu! c'est un digne patriote et qui parle, ma foi, fort bien.

— Oui, c'est ça, répond un individu débraillé: à bas toute aristocratie, même celle des écoles. Ni premier ni dernier sur les bancs, et plus de prix à *la visite*. Plus de ces commissions d'école. Pourvu qu'on sache lire et écrire, c'est tout ce qu'il faut.

— Ferte, dit un autre à son vis-à-vis: — as-tu vu la femme à Jacobin quand on a passé devant chez elle? quelle mine elle faisait! hein! Ces gens-là sont des individus qui ont horreur de la liberté. Vraiment l'on n'osait plus venir ici de jour sans passer par le jardin de Coquericot! si cela avait continué, nous aurions été au couvent, tout droit, ou gouvernés par nos femmes. Coquart! une bouteille du même!

— Citoyens!

— Attention! la parole est au citoyen Mouille-bouche.

— Citoyens de la commune de Souhegras, puisque nous sommes ici réunis quelques-uns, il faut nous entendre sur ce qu'il y a à faire dans le village. Ce n'est pas le tout que de mettre à bas; il faut reconstruire. Eh bien! quand on en sera là, voici mon avis: Du nouveau, du nouveau, rien que du nouveau! À bas tout ce qui est ancien! Tout à neuf! Les planches pourries au fumier! Quand on nomme les municipaux, on pense qu'ils sont tous bons; quand on les ôte, c'est qu'ils ne

valent plus rien. Pour tous les gens en place, c'est la même chose. Ainsi donc, quand on en sera là, à Souhegras, je suis pour qu'on fasse maison nette et que, l'hiver prochain, chaque communier inscrit suivant l'âge voulu reçoive deux moules de plus que l'année dernière. Vive la liberté!

— Bien dit, observa Ferte, qui, vidant son verre d'un seul trait, s'en versa vite un second. À ta santé, Mouille-bouche! je te vends dès aujourd'hui mes deux moules pour cinquante francs, à tes risques et périls, mais payables comptant.

La porte s'ouvrit en ce moment à la rue; deux hommes entrèrent.

— Serviteur! dit le premier. M. Coquart, donnez-nous une bouteille.

Ce personnage était vêtu d'un gilet à manches et d'un bon pantalon de futaine neuve, qui sentait la colle de poisson; une petite ouverture de gousset, pratiquée sur la hanche droite, laissait voir l'extrémité d'un mètre jaune, en bois, replié sur lui-même en trois ou quatre bouts. Il tenait à la main une règle plate, d'environ cinq pieds de long. L'air un peu triste, méditatif et rentré; l'accent allemand. C'était un ouvrier charpentier, sans doute, ou mieux encore un mécanicien s'occupant de rouages.

L'autre avait toute la mine d'un gredin de première classe. Affublé de guenilles diverses, chaussé de devants de bottines sans quartiers, le visage maigre et jaune, avec une grosse chique au fond d'une joue, où elle donnait à cette partie l'apparence d'un abcès froid. Avant de s'asseoir, il cracha par terre son jus de tabac et salua le citoyen Poingotu, qui n'eut pas l'air de lui accorder une grande attention. Le charpentier enjamba la table, s'assit en face de son compagnon, lui versa du vin et but sans dire un mot à personne. Plus habitué aux égards qu'on doit à un voisin, l'autre inclina son verre du côté de M. Poingotu en lui disant:

— À votre santé, citoyen. Aurons-nous fait une bonne journée?

— Belle et bonne, qui en doute? mais si vous aviez mis une blouse propre, et si vous vous étiez un peu lavé la bouche et les mains en passant à la fontaine, vous auriez fait aussi une bonne action, Gargoin.

— Pour la blouse, je l'aurais bien mise si je l'avais eue, vous pouvez m'en croire; elle me tiendrait plus au chaud que ce vieux gilet. Quant à se laver ou pas, chacun est libre. On ne peut travailler à la boutique sans se salir les mains. — Alors, vous pensez — à votre santé! — que tout ira mieux dès à présent?

— Certainement. On aura le sel à meilleur marché.

— Et puis, dit un autre voisin qui vint prendre part à la conversation, on ne permettra plus à ta femme de te sortir du cabaret la tête la première, comme elle l'a fait l'autre jour. Pierre Coquart sera

condamné à te donner du vin pour rien, jusqu'à ce que tu voies lever le soleil à midi. Hein! compère Gargoin, la liberté de boire sans payer, c'est quelque chose de fameux!

— Vive la liberté! s'écria Gargoin. À votre santé!

Chacune de ces *santés* était chargée d'un verre de vin avalé d'un seul trait. Certains individus ont une si grande habitude de la chose, ils la font avec une telle dextérité, qu'un seul mouvement de la main suffit pour jeter le liquide dans l'entonnoir: le gosier se dilate, et tout a disparu. Robinson Suisse parle d'une *bête à bec* qu'on trouvait dans son île; on trouve aussi parmi nous des *bêtes à vin*, de vrais *pourceaux* de cabaret. Et d'ordinaire, ces gens ont au logis une femme qui travaille, gémit ou pleure; beaucoup d'enfants à nourrir et très peu de pain. Si certains hommes sont issus des singes, comme les matérialistes modernes voudraient nous le faire accroire, ceux-ci, Gargoin et consorts, de qui descendent-ils?

Le charpentier, qui n'avait pas ouvert la bouche, sourit pour lui seul, paya la bouteille et s'en alla. Rentré chez lui, lorsqu'il fut sûr que personne ne pouvait l'entendre, il prononça à demi-voix ces paroles: — «Voyez-vous ça! depuis hier ils sont tout autres: c'est qu'ils étaient trop bien avant.» Il paraît donc que c'était un homme bizarre, taciturne, accoutumé à la solitude et à l'odeur étrange de la futaine neuve. —

Gargoin ne quitta pas si vite le poste: il avait encore soif et comptait sur les verres qui lui seraient versés gratuitement. Pour de tels hommes, quelle excellente chose qu'une révolution!

Parmi les gens qui se trouvaient à la Poule-grise, on aurait pu remarquer un vieillard de haute taille, dont les traits nobles et sévères exprimaient tantôt la compassion, tantôt l'ironie, tantôt une profonde tristesse. Il n'avait rien dit jusqu'ici, se bornant à écouter. Comme plusieurs autres, il était venu pour juger par lui-même de la disposition des esprits dans la commune. Étant interpellé par Coquart pour émettre son avis, il se leva: chacun fit silence.

— Vous me demandez mon avis sur ce qui se passe, dit-il. Le voici: si vous croyez qu'on sera plus heureux en mettant tout à bas, vous vous trompez grandement. Notre constitution est bonne, et le pays marchait bien. — Si vous êtes capables d'améliorer nos institutions, faites. Mais qu'avez-vous de plus en ce moment pour être si joyeux? Un sapin pelé, planté sur la place. C'est un arbre mort. La vraie liberté doit être vivante. Devenons meilleurs, tous; attachons-nous au bien public; soyons vraiment des fils de la patrie. Élevez vos enfants dans la crainte de Dieu, dans l'habitude du travail et dans l'amour du devoir. Alors, vous pourrez dire: Nous sommes plus libres, plus heureux que précédemment. Montrez-vous justes, car c'est la justice

qui élève une nation.

— Pas de sermonneur ici! cria quelqu'un. Filez votre nœud doucement; nous n'avons pas besoin de vos prêches.

Le vieillard toisa l'interrupteur d'un regard qui fit baisser les yeux à ce dernier; puis, jetant une pièce de monnaie sur la table pour le prix du vin qu'il n'avait pas bu, il se dirigea vers la porte en disant: — On connaît l'arbre à son fruit: bonsoir!

Les conversations sur le grand événement du jour continuèrent à la pinte, chacun exprimant sa manière de voir avec plus ou moins de franchise. Pour beaucoup, la question n'allait guère au delà des affaires de la commune; mais d'autres comptaient sur des progrès généraux très positifs à leur point de vue, et prenaient la chose au sérieux; plusieurs espéraient qu'ils ne pourraient être forcés à payer leurs dettes, que les nouveaux receveurs de l'État ne viendraient plus que tous les deux ans et seraient de bons enfants, disposés à la patience envers les débiteurs en retard, tandis que les anciens passaient à leurs yeux pour des gens impitoyables. Enfin, la secousse étant donnée, chacun s'attendait à de profonds changements. L'air en était plein: la surprise grande, partout.

# CHAPITRE XX

## FEU



Le premier acte de la Révolution était accompli: un gouvernement tombé; un gouvernement provisoire nommé par les masses accourues à Lausanne le 14 février 1845; une ère nouvelle accueillie avec des transports de joie par une grande partie de la nation, avec des craintes bien sérieuses pour le bonheur du peuple, par une autre grande partie de la nation. Des contents, des mécontents, comme toujours. — Mais au-dessus de toutes les émotions populaires, il est des citoyens qui reconnaissent la main de Dieu dans ces secousses qu'on ne peut ni prévenir, ni arrêter. Comme la nature physique, les sociétés humaines sont appelées parfois à éprouver des tremblements de terre dont les effets sont proportionnés à des causes intérieures qui ne paraissent point à la surface, mais dont les crépitations du sol annonçaient sourdement l'existence et la prochaine arrivée. En de si graves événements, malheur à qui ne voit pas plus haut que soi et les siens ou les intérêts passagers de la terre! De tels hommes ne croient, ni à l'histoire de l'humanité, ni à la justice éternelle de Dieu, qui seul peut tirer le bien du mal et rendra à chacun selon ses œuvres. Le monde actuel, le perfectionnement de la partie grossière de l'homme et de la société, ils ne voient que cela, ils ne comprennent que cela. Quant à annoncer l'Évangile aux pauvres et aux païens, quant à tendre une main vraiment fraternelle à tous les hommes, qui donc y pensait, soit en saluant l'arbre de liberté sur les places publiques, soit dans les tristesses et les regrets solitaires du cabinet?

Mais nous avons promis un récit de village, non une histoire philosophique et religieuse: que le lecteur nous pardonne les lignes précédentes; peut-être a-t-il aussi quelques impressions vives d'un temps qui ne nous appartient plus.

Pendant les premiers jours d'effervescence populaire, Maxime ne

vint guère au village que pour son dîner, qu'il prenait à midi en hiver, après avoir donné ses trois leçons depuis neuf heures. Pressé de retourner à ses affaires, il ne s'arrêtait point à parler politique dans la rue. D'ailleurs il comprit bientôt que le mieux était de laisser dire et de laisser faire. — Joseph Chamiot se repentait amèrement d'avoir signé la fameuse pétition; car il pensait que M. Granton ne manquerait pas d'en instruire M. de Castreau, et ce dernier ne verrait pas cela de bon œil. Son bail de fermier finissait l'année suivante; on voudrait peut-être y apporter des changements, que sait-on? — «T'empoisonne seulement pour une pétition! disait-il dans ses moments de colère. Bête que j'étais de la signer! Ah! si jamais on m'y reprend, pour quoi que ce soit, je veux bien que le diable m'emporte.»

Le vieil intendant, mieux disposé, disait peu de chose, si ce n'est:

— Maître Joseph, le pays est maintenant trop agité pour qu'on puisse songer à refaire la grange cette année. On mettra de nouvelles *cottes* dans l'écurie, en attendant que M. de Castreau décide lui-même s'il faut ou non entreprendre la reconstruction. Pour ce qui me concerne, je suis tout disposé à ce qu'on la fasse; mais, en vérité, je crois qu'il ne serait pas prudent de mettre la main à l'œuvre ce printemps. J'attends une réponse définitive du Havre; aussitôt que je l'aurai reçue, je vous en ferai part. Quel triste monde nous habitons, mon pauvre maître Joseph! vous souvient-il du temps où le baron Basile vous envoyait régulièrement, par mon canal, douze bouteilles de vin bouché pour boire à sa santé le jour de l'an, et douze à l'Ascension?

— Ah! si je m'en souviens! On n'oublie pas ces sortes de choses. — L'année de la mort de M. le baron, le froment se vendait trente-cinq batz le quarteron, soit la pièce ronde; et l'avoine quatorze. Je fis une bonne affaire en gardant mon blé deux mois de plus que les gens du village. Je le vendis à M. Ravonnet, 37 batz payables en livrant. Jamais on n'a pu retrouver ce prix. Mais qu'y faire? Il n'en est pas moins vrai, pour dire un mot de cette grange, que si mes vaches sont écrasées un beau matin, je les ferai payer à notre monsieur. Il y a trop longtemps que je vous prie de ne plus renvoyer.

— Patience, maître Joseph, patience! La patience est la mère des vertus.

Maxime eut soin d'engager M<sup>me</sup> Dorsat à ne pas s'effrayer des criaileries qu'on viendrait peut-être faire au Manoir:

— Quoi qu'on dise, ne répondez rien, c'est le mieux. Ces chants grossiers, empruntés aux mauvais jours de la révolution française, dit-il, n'ont rien de menaçant pour vous dans la bouche de ceux qui les hurlent à la rue, quand ils sont pris de vin seulement. Il faut que la

crise se fasse; mais le peuple n'est point méchant au fond. C'est une exubérance, une sorte de branche gourmande qui, d'elle-même et par lassitude, tombera. Pourvu qu'ils pensent avoir vexé le bon M. Granton, c'est tout ce que ces chanteurs demandent: or je crois qu'ils perdent leur temps à cela, bien inutilement.

— Et vous, monsieur Duval, vous laissez-t-on tranquille dans votre usine?

— Oui, madame, parfaitement tranquille; ces pauvres gens savent bien que je les connais. Je tâche aussi de me placer en pensée un peu plus haut que le bruit d'ici-bas; et si je puis me sentir dans la main de Dieu, je m'abandonne avec confiance à sa sagesse éternelle.

— Vous êtes heureux, cher monsieur, d'avoir de tels sentiments. Je vois que ma fille est plus avancée que moi à cet égard; bien souvent, c'est elle qui me fortifie et me donne du courage. Émile aussi est obéissant, aimable avec sa sœur. Nous vous devons tous beaucoup de reconnaissance pour l'intérêt que vous nous avez témoigné.

— Mais c'est moi plutôt, madame, qui suis votre obligé. Lorsque vous ne serez plus ici, votre bonne société et même les leçons que je donne, me manqueront certainement. Que dit M. Garasse dans sa dernière lettre?

— Il est content du travail d'Émile: s'il sait très bien ce que ses cahiers contiennent, dit M. Garasse, Émile est plus fort que les élèves de la classe correspondante à l'institution.

— Cela me fait grand plaisir. Maintenant, madame, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, je vous prie de me faire demander si le bruit de la rue augmentait et que le moindre tapage menaçât d'avoir lieu au Manoir.

— M. Granton et le fermier accusent le régent d'avoir exercé une influence fâcheuse dans la localité, dès le début de la crise politique; je ne sais s'ils sont bien renseignés, mais j'ai remarqué l'absence de M. Mavognard au temple, ces deux derniers dimanches.

— Mon ami est malade, madame, et, je le crains, atteint d'un mal bien grave, (une inflammation du larynx). C'est un homme qui gagne à être vu de près, dans l'intimité. Ceux qui le jugent uniquement sur ses paroles exaltées, ne le connaissent pas à fond comme moi. Il s'est trompé, sans doute, en entrant d'une manière aussi active dans le mouvement; mais il a cru faire en cela une chose bonne pour le pays, pour lui et sa famille, et il a voulu rester fidèle à ses convictions. Louis Mavognard dit tout ce qu'il pense: c'est une nature ardente, ouverte, très intelligente, à laquelle il a manqué les principes d'une bonne éducation, sociale et religieuse. Voilà pourquoi il est parfois brutal et grossier, comme, par exemple, avec M<sup>lle</sup> Hélène et Émile au commen-

cement de votre séjour ici. Peut-être ignorez-vous, madame, qu'il en a eu du regret et me l'a exprimé. Hélas! je crains bien que mon pauvre ami ne soit appelé à de terribles expériences.

— Pensez-vous, mon cher monsieur Maxime, qu'il soit dans le besoin et qu'un secours...

— Merci, madame, pour le moment, non. Plus tard, si la nécessité frappe à sa porte, j'accepterai pour lui, sans qu'il le sache. Je pourrai savoir cela par sa femme, qui est une excellente personne, aussi douce et calme que Louis est facilement emporté.

En effet, au lieu de se ménager, de parler peu et de rester chez lui, Louis Mavognard avait passé les quinze derniers jours de février dans les clubs et dans les pintes, ou sur les places publiques, pendant le temps non réclamé par ses écoles. Là, il s'échauffait, surtout s'il trouvait des contradicteurs. Puis, il faut boire, porter des *santés*, se montrer enfin comme quelqu'un qui aspire à une nouvelle place au soleil et qui est capable de l'occuper. À la suite de ces séances, il revenait chez lui exténué, manquant de voix, ayant la fièvre. Il prenait ainsi chaud et froid continuellement; et comme il était fort, il pensait toujours que la vigueur de sa constitution l'emporterait sur la maladie. Mais non. Les bises de mars vinrent au contraire augmenter l'inflammation du cou. Alors, force fut à Louis Mavognard de ne quitter son école que pour rester au coin du feu. Vers le milieu d'avril, on fit l'examen annuel. Des lors, n'ayant plus qu'une heure de leçon par jour, le mercredi excepté, il pourrait se reposer et guérir peut-être. Le résultat de l'examen fut médiocre, inférieur à celui de l'année précédente, soit que les études eussent été négligées par suite des événements de l'hiver, soit que la Commission, composée en majorité de rigides conservateurs, se fût montrée plus exigeante qu'à l'ordinaire. Le rapport qu'elle fit causa une vive peine à Louis Mavognard, d'autant plus qu'un éloge très accentué fut donné à son collègue Alphonse Garin. Ce petit échec d'amour-propre, augmenta encore le mal physique en irritant le système nerveux du malade, en sorte que Maxime commençait à être fort inquiet de son ami. Enfin, comme il arrive d'ordinaire en pareilles circonstances, les absents sont vite oubliés. Tant d'autres qui, bien portants, s'essayaient à percer la foule, restent constamment en arrière! Comment donc les absents n'auraient-ils pas tort! Jusqu'à présent, Louis Mavognard n'avait rien obtenu du nouvel ordre de choses; des promesses, oui; des effets, non; et cela lui fit plus de mal que tout le reste encore. Déjà le mouvement auquel il avait pris part, dépassait le but qu'il s'était proposé. Où s'arrêterait-il? Aux utopies des phalanstériens et des communistes, doctrines immondes, dont l'honnête radical avait horreur! Regrets,

regrets tardifs! oubli, maladie grave, — voilà ce que le régent du Vieux-Clos avait gagné à désirer de quitter un poste honorable, mais trop modeste pour son ambition.

Dans la première semaine qui suivit la levée des écoles d'hiver, il se rendit une après-midi à son plantage, une bêche sur l'épaule, et le cou bien entouré d'une écharpe de laine à carreaux noirs et blancs. Il voulait essayer de travailler un peu à l'air et au soleil. On était au 18 avril, à ce moment si beau et si doux de la floraison des arbres. Les amandiers, les pêchers à fleurs roses, les pruniers d'un blanc mat, les cerisiers en hautes pyramides, brillent dans les campagnes, pendant que les regards se reposent avec un charme tout particulier sur les premiers arbres feuillés. Le sycomore est vert; le mélèze boutonne à côté du noir sapin qui, lui aussi, semble vouloir rajeunir en lustrant ses feuilles. — «Comme tout cela est beau! se disait le malade en jetant les yeux à droite et à gauche: comme la nature est bien portante! et moi je suis miné par un feu intérieur!»

Au bout d'une heure de travail pénible, la bêche lui tomba des mains. Ruisselant de sueur, il sentait que l'inflammation gagnait déjà le haut de la poitrine. Il remit son habit, laissa son outil dans le fossé ouvert et s'en vint chez Maxime, à travers champs comme l'an dernier. Les efforts violents qu'il venait de faire en travaillant, lui avaient presque ôté la voix; Maxime fut effrayé en voyant avec quelle peine il prononçait quelques mots à moitié articulés. S'empressant de le faire asseoir sur le divan où il se reposait lui-même dans le milieu du jour, il lui apporta bientôt un verre de sirop chaud; car il avait une bouilloire sur le feu, dans sa maison neuve.

— Étends-toi seulement là, lui dit-il; je vais te laisser une demi-heure tranquille, après quoi je reviendrai vers toi. Veux-tu un livre?

Louis lui fit signe que non; il montra du doigt une ardoise suspendue au mur. Maxime la lui donna et sortit de la chambre. Quand il revint auprès de son ami, celui-ci sommeillait. L'ardoise était posée sur la table voisine, à côté de la Bible de Maxime, ouverte au chapitre cinq de la première épître aux Thessaloniciens: les versets neuf et dix étaient soulignés à l'encre. Maxime ne dit rien. Pour la première fois il fut frappé des ravages de la maladie sur ces traits énergiques, au profil accentué, beaux de fierté naturelle, mais où la souffrance morale commençait à se lire en caractères vivants. Louis ouvrit les yeux, devenus plus clairs et plus vifs encore depuis quelque temps.

— Est-ce passé? lui demanda Maxime.

— Je suis mieux, répondit-il lentement, d'une voix non éteinte, mais comme déchirée à mesure qu'elle arrivait sur ses lèvres. Oui, je suis mieux; je veux rentrer chez moi. — Posant un doigt sur les deux

passages marqués dans la Bible: — Peux-tu croire cela pour toi, Maxime? ajouta-t-il<sup>10</sup>.

— Oui, aussi fermement que je vis, répondit ce dernier.

— Alors, tu es bien heureux. Viens me voir quand cela te sera possible; je vais avoir besoin de toi. Adieu!

Maxime fit quelques pas avec lui; et bientôt Louis Mavognard disparut dans les prairies voisines, s'appuyant sur un échelas qu'il avait ramassé à la scierie.

En rentrant dans sa chambre, Maxime prit l'ardoise pour la remettre à la place accoutumée. Quel ne fut pas son étonnement de trouver de l'autre côté ces mots tracés en gros caractères:

«Frappé, frappé à mort, ô Dieu! Et j'ai aujourd'hui trente ans!»

---

10 - Dieu ne nous a point destinés à la colère, mais à la possession du salut par notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions tous ensemble avec lui.

# CHAPITRE XXI

## SUITES



Le médecin, si tardivement appelé par Louis Mavognard, examina le haut de la gorge, ausculta la poitrine, se fit donner toutes les explications dont il pensait avoir besoin, et prescrivit un traitement dont la partie la plus difficile à observer était un silence absolu, même avec sa femme.

Une ardoise avec une touche, ou du papier et un crayon, devaient être les moyens, les instruments matériels de langage du malade.

En quittant la maison du maître d'école, le docteur rencontra Maxime, qui venait demander des nouvelles: ce dernier le questionna sur l'état de Louis.

— Monsieur, répondit l'homme de l'art, je vous le dis en particulier, c'est un cas désespéré. La phthisie du larynx<sup>11</sup> a gagné la poitrine, et elle me paraît marcher avec une vitesse effrayante. Toutefois, j'ai donné de l'espoir, car nous ne pouvons en parfaite connaissance de cause assigner un terme exact à la maladie; et la sentence du médecin produit ordinairement un fâcheux effet sur l'esprit d'un malade. Je ne pense pas que votre ami en ait pour deux mois. Comment lui dire cela? au contraire, j'ai dû remonter son courage et lui donner bonne espérance. — Mais vous, qui n'êtes pas médecin, pouvez tout dire à un malade auquel vous vous intéressez. Si M. Mavognard a des dispositions à prendre pour sa famille, il fera bien de ne pas trop attendre. Vous comprenez ma manière de voir, n'est-ce pas? — Comme médecin, je dois insister pour qu'on observe toutes mes prescriptions, et cependant je pense que l'issue sera fatale. Mais Dieu seul connaît le dernier jour d'un homme; jusqu'à ce moment-là, je dois tout faire pour prolonger l'existence du malade, comme s'il devait se rétablir.

Un tel raisonnement, que beaucoup de personnes blâment sans

---

11 - [NdÉ] Tuberculose, soit de la gorge ou des poumons.

doute, doit être bien examiné avant de recevoir condamnation. Que le médecin n'affirme jamais ce qu'il sait être le contraire de la vérité, mais qu'on lui laisse donc user de tous les moyens que sa conscience lui permet d'employer pour soulager le malade confié à ses soins. Dans le cas où la mort lui paraîtrait imminente, qu'il dise alors toute la vérité.

Après avoir entendu le docteur, Maxime se rendit à Géry au lieu d'entrer chez Louis. Il expliqua à Garin ce qui se passait et lui demanda s'il lui serait possible de remplacer leur ami commun pour ses courtes écoles d'été, afin que le traitement du régent pût être continué à la famille. — Je m'engage, lui dit-il, à vous payer le prix de votre temps.

Garin répondit qu'il le ferait avec grand plaisir, mais qu'il fallait préalablement la permission de la Commission d'école de Géry, et ensuite l'autorisation de celle du Vieux-Clos. Maxime se chargea d'obtenir cette dernière. Le lendemain déjà, Alphonse Garin vint faire l'école à la place de Mavognard. De ce côté donc, grâce à l'initiative des deux amis bien portants, le malade fut délivré de tout souci pour le pain de sa famille. — Il se promenait au soleil, allait et venait solitaire dans la campagne, la bouche fermée et le dos déjà voûté. Que de réflexions amères, que de tristesses profondes durent l'assaillir pendant ces heures forcées de la méditation! Arrivé au fort de la vie, sur le point d'obtenir ce qu'il avait tant désiré — un emploi public supérieur au sien, — il se voyait arrêté net, et, à la lettre, serré à la gorge par quelqu'un qui ne lâcherait sa victime que lorsqu'elle serait étouffée. Par son imprudence, par ses échauffements, par une ardeur extrême à la poursuite du but, il avait lui-même entretenu le feu qui maintenant le dévorait sans qu'il fût possible de l'éteindre. — Il faut souvent peu de chose pour déterminer une maladie mortelle, lorsque la prédisposition constitutionnelle ou héréditaire existe dans l'organisme général; et si on laisse arriver le mal à un certain degré de gravité, tout devient alors inutile dans les soins apportés pour la guérison.

Maxime visitait son ami deux ou trois fois par semaine. Louis questionnait et répondait sur son ardoise. Écrivant avec une rare facilité, la conversation ne souffrait presque pas d'un tel mode, qui, avec d'autres malades moins bien doués, eût été d'une grande difficulté. Maxime ne crut pas devoir entamer de discussion religieuse avec Louis: ce dernier connaissait trop bien le texte sacré pour qu'il fût nécessaire de l'instruire. S'il pouvait arriver à croire Dieu sur parole, s'il s'humiliait devant la croix, tout serait gagné: mais la foi est un acte du cœur autant qu'elle est un don de Dieu, et nul ne peut la donner à son prochain. Prier avec confiance, pour que le cœur se retourne en haut tout pénétré de repentance, c'est ce que le chrétien a de mieux

à faire, le plus souvent. *L'enseignement* de la doctrine chrétienne, quelque excellent qu'il soit, peut, dans certains cas, n'être reçu qu'à l'extérieur comme une chose apprise, comme une théorie, et ne produire aucun véritable changement.

Un jour, Maxime étant là, Louis Mavognard écrivit rapidement sur son ardoise:

— Tout t'a réussi: tes affaires vont bien; ta santé est bonne; tout marche au gré de tes vœux. — Pourquoi donc tout m'a-t-il été refusé? position sociale — fortune — vie — dont j'avais besoin pour moi et les miens.

— C'est le secret de Dieu, Louis, non celui d'aucun homme. Toi seul, si tu le veux, tu peux le découvrir.

— Qu'as-tu fait de plus que moi pour être heureux?

— Rien; si ce n'est que j'ai cherché en Dieu ma force et mon appui pour la vie présente, aussi bien que je compte sur lui pour me donner un jour l'héritage du ciel.

— Hériter, Maxime, c'est bon à dire: on n'hérite qu'en vertu de droits positifs.

— On hérite, mon cher Louis, chaque fois qu'il y a un testament fait en notre faveur et que cet acte est valide par son contenu et par la mort du testateur.

— Le testament auquel tu fais allusion est trop long, trop embrouillé; il contient des choses impossibles.

— Je l'ignore; mais je sais que *rien n'est impossible à Dieu*. Il me suffit que ce testament contienne la vérité religieuse; la vérité qui me fait accepter la vie présente avec reconnaissance et me place, pour la vie future, au nombre des cohéritiers de Jésus-Christ. Tout homme dont l'orgueil naturel ne ferme pas les yeux à la lumière, reconnaîtra un fait divin dans la venue de Jésus sur la terre, dans ce qui nous est retracé de sa vie, de sa mort et de sa résurrection. La venue de Jésus étant parfaitement certaine, tout ce qui en découle est vrai pour moi.

— Tu es bien heureux, Maxime; il faudrait que quelqu'un pût ôter le couvercle de fer qui pèse sur mon cœur: alors, je croirais aussi, comme toi.

Maxime prit l'ardoise des mains de Louis et écrivit de l'autre côté: «Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et *chargés*, je vous soulagerai: prenez mon *joug* et vous trouverez le repos de vos âmes. Mon joug est aisé, mon fardeau léger.»

Louis lut les paroles et ne les effaça point.

— As-tu vu ce que j'ai laissé sur ton ardoise, à la scierie, il y a quinze jours?

— Oui sans doute.

— Aujourd'hui, je suis parfaitement convaincu que tout est inutile.

— Tâche donc de te remettre entre les mains du Dieu-Sauveur, mon cher ami.

— J'essayerai; mais, ma femme et mes enfants! ... Maxime.

— Si tu nous quittes, j'ai pensé que Garin, qui est marié, serait conseiller de ta femme, et moi tuteur des enfants.

Louis prit la main de Maxime et la garda longtemps dans les siennes. À la fin il écrivit:

— Tu vas au devant de mes désirs: que Dieu te récompense!

— Tu crois donc en Dieu, Louis, en un Dieu qui connaît ses créatures et s'en occupe: autrement, le souhait que tu fais pour moi serait un non-sens.

Le régent ne répondit pas, mais parut profondément absorbé dans une réflexion nouvelle.

— Puisque nous parlons de tes enfants, reprit Maxime, dis-moi ce que tu désires pour eux: autant que cela dépendra de moi, je tâcherai de le faire.

— Ce que je désire pour eux en ce moment, de toute mon âme, c'est qu'ils deviennent des hommes pieux, de véritables chrétiens. Adieu, Maxime; laisse-moi pour aujourd'hui, mais ne tarde pas à revenir. C'est l'orgueil qui m'a tué; c'est ma révolte contre Dieu; c'est ma folie: je ne dis cela qu'à toi, mais c'est la vérité.

— Cher ami, si tu peux le dire à un homme pécheur, pourquoi ne le dirais-tu pas à ton Père céleste, à celui qui ne brise point le roseau cassé et n'éteint point le lumignon malgré sa faiblesse. Fais-le, crois-moi.

Depuis cette conversation avec Maxime, Louis Mavognard passa des jours plus sereins, malgré l'activité dévorante de son mal. Nous pouvons espérer qu'il s'humiliera devant la sainteté infinie de Dieu et qu'il trouvera la paix de son âme.

Il y avait un an que M<sup>me</sup> Dorsat était arrivée au Manoir du Vieux-Clos. Que de choses, dès lors, s'étaient passées pour les personnes dont nous avons fait ici connaissance, et pour des milliers d'autres dans ce petit pays! La révolution poursuivait son cours, démolissant l'œuvre de 1831, reconstruisant sur de nouvelles bases, secouant les existences et tenant chacun en éveil par une sorte de qui-vive général. M<sup>me</sup> Dorsat recevait chaque mois une lettre de son mari, apportée par quelque navire en route pour la France. Le voyage de la *Rose Marsay* était fructueux pour la Compagnie des Aigles brunes. Le capitaine paraissait content et espérait être de retour à la fin de juillet. Peut-être viendrait-il passer les vacances au Vieux-Clos avec sa famille. M<sup>me</sup> Dorsat continuait à trouver en Maxime Duval un professeur

capable, réussissant avec Émile, duquel tout symptôme de fièvre avait disparu. Hélène gagnait de plus en plus, non en beauté seulement, mais dans ce qui est plus durable et meilleur, savoir dans les qualités d'un caractère solide, affectueux, actif et aimable. Sa piété vraie, sans formalisme, sans ce besoin d'enseigner, de prêcher, de développer devant les autres ce que nous croyons, lui rendait les cœurs beaucoup plus accessibles que si, comme le font peut-être d'autres jeunes personnes pieuses, elle eût fait un peu le docteur. Auprès des femmes malades qu'Hélène visitait, elle lisait la Bible, mais n'ajoutait une prière que si on le lui demandait. Semblable à la piété de Maxime Duval, celle de M<sup>lle</sup> Dorsat n'avait pas ce caractère explicateur et d'analyse, qui, en général, ne réussit guère d'individu à individu et ne devrait pas être cultivé par une femme chrétienne, à moins de dons tout particuliers. Prêcher d'exemple, montrer sa foi par ses œuvres, rester humble et fervent dans l'intimité avec Dieu, cela est préférable, pensons-nous, à la vie trop extérieure, à beaucoup de paroles, même aux meilleures paroles. Les sermons des prédicateurs ne sont-ils pas souvent trop longs pour produire de l'effet? Et s'il en est ainsi en chaire, qu'en est-il dans les conversations?

Ainsi qu'elle en convenait elle-même, Madame Dorsat restait en arrière des progrès religieux de sa fille, tout en bénissant Dieu de la voir suivre un si bon et beau chemin. — Mais, chose étonnante! il ne lui venait pas à l'esprit, ni que Maxime aimât Hélène, ni que celle-ci partageât ce sentiment. Jamais un mot, jamais un regard n'avait trahi à ses yeux les deux jeunes gens, dont l'amour, vertueux s'il en fut jamais, était le secret de l'un et de l'autre, chacun pour soi; sauf pourtant que Louis Mavognard avait deviné celui de Maxime et le lui gardait fidèlement. — M<sup>me</sup> Granton, vive et pieuse, causante et toujours occupée, ne voyait pas beaucoup plus loin que son ménage et les petites soirées chez ses voisins. — Le vieil intendant ne quittait les souvenirs du baron Basile, que pour s'affliger des doctrines antisociales des nouveaux apôtres de la révolution, comme il les nommait. — Joseph Chamiot faisait chorus avec lui, en y ajoutant les plus gros mots qui pouvaient sortir de sa bouche, et celle-ci tenait presque d'une oreille à l'autre. — M. de Castreau consentait à la reconstruction entière du bâtiment rural, pour le printemps suivant; on n'avait qu'à tout préparer cette année-ci, afin qu'en très peu de temps, la réédification pût être opérée. Alors, les dix mères vaches ne risqueraient plus d'être aplaties quelque beau matin.

— Haha! disait parfois le fermier, dans son conservatisme matériel et positif, ce brave régent avait risqué de me faire manquer la bâtisse, avec sa chienne de pétition; mais le voilà joliment empêtré, le pauvre

homme! À force de gueuler contre nous autres *ristous*, durant février et mars, il s'est pris lui-même au lacet. Ça n'empêche pas qu'il faut porter à sa femme une livre de beurre frais, Caroline, et un bon pot de lait. Ça leur fera du bien. — Martin, ne te ravise pas d'aller en procession par là autour avec ces guenilleux du village, comme l'autre jour, ou tu auras à faire à moi. C'est une chose qui a bonne façon, n'est-ce pas? de voir un des fils du fermier de M. Des Castreaux, chanter dans la rue, bras dessus bras dessous, avec un tas de vauriens! laisse-les bramer à leur aise et reste ici avec nous.

Martin Chamiot, en effet, s'était amusé avec une troupe de lurons, et avait chanté comme eux les ignobles refrains du jour. C'était une manière de passer le temps le dimanche au soir, quand on ne sait à quoi mieux l'employer.

Durant cette longue année, Maxime Duval avait pu accomplir de grands travaux. Cette reprise des études avec Émile et Hélène, tous ces immenses tas de bois que ses lames dentées dévoraient nuit et jour; l'établissement d'une machine américaine à affûter les scies circulaires; cette bâtisse aux trois quarts terminée et qu'il fallait maintenant achever, — c'étaient là de belles et bonnes choses. Mais qu'advierait-il de celle qui, sans aucune comparaison, lui était la plus chère?

Lors de l'arrivée des étrangers au Manoir, Louis Mavognard, plein de force et d'activité, rêvait pour son pays et pour lui-même un avenir de bonheur. Il nommait bagout théologique tout ce qui se rapportait à la religion du Christ. La politique était sa vie, son idole. Aujourd'hui, frappé dans ce qu'il a de plus précieux, cet homme étudie gravement l'Évangile du Sauveur. Chaque jour est pour lui comme une des dernières étapes de la sombre vallée; et à mesure qu'il descend, il voit qu'il lui faut, ou prendre la main de Jésus, ou périr pour toujours. Que le bon Berger soit son guide! qu'il devienne pour lui le soleil de justice! — En fin de compte, si nous nous reportons au début de ce récit, c'est bien Louis Mavognard qui parcourt le chemin le plus difficile; celui dans lequel il faut se dépouiller de l'orgueil naturel, pour revêtir l'humilité de la foi chrétienne. Avant d'en venir là, que de souffrances pour lui dans le corps, et quel abaissement de l'âme devant Dieu!

# CHAPITRE XXII

## TÉMÉRITÉ



Outre tous ses travaux ordinaires, Maxime Duval eut encore à surveiller l'achèvement de sa maison. Les ouvrages de menuiserie sont très longs à exécuter, mais se posent assez vite. On y travaillait depuis longtemps au village; et l'on ne se servait pour cela que des bois secs fournis par Maxime, qui savait les choisir. À la fin de mai ils furent terminés. En juin, les plâtriers, qui vont beaucoup plus vite en besogne, glacèrent les murs et les plafonds. Vers la fin de ce mois, il ne restait plus que les papiers peints à coller. Il était temps d'en finir, car Maxime se trouva tout à coup appelé, par une mutation survenue dans son grade d'officier, à partir pour une école militaire de six semaines, qui devait avoir lieu dans une autre partie du pays.

Au premier moment cela le contraria beaucoup; mais l'avancement étant obligatoire dans son arme, il dut se résigner et faire sa malle sans retard. Il pouvait compter sur le maître ouvrier qui, pendant son absence, dirigerait l'usine et prendrait un troisième homme pour les travaux les plus faciles. L'achat et la pose des papiers furent donc renvoyés à son retour du camp.

Dans les États dont les armées permanentes se composent, soit par le recrutement forcé de la conscription, soit par des enrôlements volontaires, les hommes *civils* ne se représentent guère les dépenses de temps et d'argent auxquelles le citoyen-soldat est appelé pour le service militaire de son pays. Mais il les fait de bon cœur, surtout dans les dix premières années. Lorsqu'il passe dans les corps de réserve, son zèle diminue; et cela est bien naturel. À moins donc qu'il ne soit question de la défense de la patrie, il nous semble qu'il serait sage, de bonne politique peut-être, de ne pas forcer à de longues parades militaires des citoyens dont le beau feu de la jeunesse est passé et qui ont souci de famille.

Maxime Duval, promu au grade de lieutenant dans une arme spéciale, reçut son brevet un samedi, avec ordre de se trouver le surlendemain au lieu du rassemblement. Il passa la seconde moitié de la journée à régler les affaires de l'usine; le soir, il fit sa malle; et le dimanche, après une visite à Louis Mavognard, il vint prendre le thé chez M<sup>me</sup> Dorsat. Ici, il annonça son départ et dit qu'il viendrait, en partant, donner un plan de leçons pour Émile à M<sup>lle</sup> Hélène, qui, heureusement, pouvait suivre les travaux de son frère dans les langues anciennes, et s'assurer chaque jour qu'ils étaient faits. Comme il n'y avait pas moyen d'arranger autrement les choses, il fallut bien les accepter ainsi.

— Vous viendrez donc demain à dix heures, dit M<sup>me</sup> Dorsat, et nous vous verrons en uniforme?

— Oui, madame, très volontiers; je préférerais bien ne pas quitter mes occupations ordinaires. Mais je dois obéir; on m'appelle, je vais. — Pour aujourd'hui, veuillez me permettre de me retirer, car je veux encore saluer M. et M<sup>me</sup> Granton.

Le lendemain, à l'heure fixée, Maxime descendit du char qui l'emmenait au bateau à vapeur, et gravit l'escalier de la tour d'un pas lesté. Son entrée dans la galerie donna aux dames une vive émotion; mais Émile sauta bien vite à la main de son maître, puis à la garde dorée de son sabre, pour en admirer les ornements bosselés. Les deux tiers de la barbe avaient disparu sous le rasoir; la moustache seule et une forte impériale étaient restées. Cela changeait la figure de Maxime, sans lui rien ôter de son expression intelligente, fine et bienveillante en même temps. La capote militaire, l'épaulette d'or et tout le reste de l'équipement lui allaient fort bien. M<sup>me</sup> Dorsat lui fit compliment sur sa tournure, et Hélène, sans trop s'expliquer pourquoi, se tenait à distance du cher professeur. Émile, au contraire, ne fut content que lorsqu'il se fut pendu au cou de Maxime et qu'il l'eut embrassé sur les deux joues.

— M<sup>lle</sup> Hélène, dit enfin le lieutenant, il faut donc que vous me remplaciez pendant six longues semaines. Voici le plan que vous suivrez; voulez-vous bien l'examiner avec moi?

Hélène s'approcha de la table et suivit les indications de Maxime. Pendant les pourparlers qui eurent lieu à ce sujet, M<sup>me</sup> Dorsat fut appelée par le facteur de la poste, elle quitta la galerie, disant qu'elle allait revenir. Émile, de son côté et sans demander permission, descendit l'escalier de la tour un instant après, pour aller voir de près le cheval et le char. Les deux maîtres enseignants restèrent donc seuls, en présence l'un de l'autre, pour la première fois de leur vie et très rapprochés. Les cœurs battaient vite, on peut le croire.

Comme les explications étaient terminées et que ni M<sup>me</sup> Dorsat ni Émile ne revenaient encore, Maxime prit son grand courage à deux mains. Il partait; l'occasion ne se représenterait jamais peut-être et qui sait si, à son retour, les hôtes du Manoir ne seraient pas absents pour toujours?

— Mademoiselle, dit-il d'une voix demi-tremblante, peut-être ne vous retrouverai-je plus ici lorsque je reviendrai; sachez du moins que j'emporte de vous un souvenir impérissable. Adieu!

Il lui tendit la main et elle la sienne, que Maxime porta respectueusement à ses lèvres deux fois, sans que la jeune fille eût le temps ou la pensée de l'en empêcher.

— Pardonnez-moi cette témérité, dit-il encore, mais croyez que j'ai dû me faire violence depuis longtemps pour ne pas vous laisser voir tout ce que j'éprouve; et...

Les pas d'Émile, qui grimpait l'escalier, mirent fin au discours de Maxime Duval. Hélène, rouge comme braise, se dépêcha de serrer la feuille de leçons dans l'armoire des études; et quand sa mère arriva, tenant dans sa main une grande lettre à bord noir tout ouverte, Hélène avait repris ses couleurs habituelles.

— Adieu, madame, dit Maxime; pensez à moi quelquefois. — Adieu, mademoiselle.— Adieu, cher garçon: obéissez à votre sœur; je lui délègue tous mes pouvoirs. Puissiez-vous être tous heureux comme je le désire.

Quand il fut près de l'escalier, il revint sur ses pas:

— Pardon, reprit-il, j'oubliais de vous recommander mon pauvre ami malade. Il s'en va rapidement chaque jour, mais, je l'espère, en paix avec Dieu. — Auriez-vous la bonté, madame, de lui faire porter un peu de gelée de groseille ou de coing: une bonne parole de consolation serait encore meilleure.

— Oui certainement, nous irons, Hélène ou moi, répondit M<sup>me</sup> Dorsat.

Bientôt on n'entendit plus que le bruit des roues du char, emportant notre héros sur la route poudreuse.

— Maman, dit Hélène, quelle grande lettre noire avez-vous donc reçue?

— Pensez, mes chers enfants, que M<sup>me</sup> de Castreau vient de mourir. C'est un *faire-part* de la famille qui nous l'apprend.

La lettre en question contenait ce qui suit:

«M

M. Valérien de Castreau, armateur; M<sup>me</sup> la baronne Eugénie-Victoire

de Quertoman; M. le baron Estève de Quertoman, allié de Nahl; M. de Nahl, directeur des forges du Remplat; M<sup>lle</sup> Emma Reisembach; M. Eustache Reisembach, homme de lettres; M. le professeur Gordin, chevalier de la légion d'honneur; MM. Charles, Marc et Etienne Gordin; M<sup>lles</sup> Nanette, Emmy et Jane Gordin, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils ont faite en la personne de leur épouse, sœur, belle-sœur, cousine germaine et issue de germains, — M<sup>me</sup> Antoinette de Castreau, née de Nahl, décédée le 25 juin 1845, au Havre de Grâce, en la cinquante-deuxième année de sa vie.»

M. et M<sup>me</sup> Granton avaient aussi reçu la même communication imprimée, mais sans un mot particulier de personne.

La nouvelle de cette mort, la visite que M. Granton vint faire presque au même moment à M<sup>me</sup> Dorsat, les longues explications qui suivirent sur la généalogie et les degrés de parenté des personnes nommées dans le billet de part, et beaucoup d'autres petits incidents survenus dans la journée, furent cause qu'Hélène ne vit point sa mère seule et ne put lui raconter ce qui s'était passé entre elle et Maxime au moment du départ de ce dernier. Le soir venu, la jeune fille ne se sentit pas le courage d'ajouter encore à la fatigue de sa mère, en lui parlant d'une chose qui ne lui permettrait peut-être pas de fermer les yeux de toute la nuit et lui causerait certainement une vive inquiétude. Se confiant en Dieu et lui demandant la sagesse, la vraie sagesse, elle termina la journée en priant aussi pour celui qui, sans presque rien dire, lui avait trop bien laissé voir combien il l'aimait.

# CHAPITRE XXIII

## CONFIDENCES



Pour la première fois depuis un an, les leçons eurent lieu au manoir sans la présence et le secours de Maxime. Hélène se donna beaucoup de peine, Émile fut bien disposé, tout alla mieux qu'on n'eût osé l'espérer; car un garçon de douze ans ne se soucie guère d'être placé sous l'autorité scolaire d'une sœur aînée. Mais les deux enfants s'aimaient; or, quand on s'aime en famille, tout est gagné. Hélène apporta, du reste, beaucoup de tact dans ce qu'elle fit avec Émile, travaillant avec lui plutôt qu'ayant l'air de le diriger. L'aimable fille avait passé une nuit agitée: c'était bien naturel, après les événements du jour précédent. Les paroles de Maxime, si douces, si précieuses à son cœur aimant, lui revenaient sans cesse à l'esprit, et, avec elles, le devoir d'en parler à sa mère sans plus tarder.

Lorsque la dernière leçon fut terminée, M<sup>me</sup> Dorsat proposa à Hélène d'aller porter à M<sup>me</sup> Mavognard la gelée dont avait parlé Maxime: elle accepta avec empressement, étant bien aise de le faire et ayant besoin de respirer le grand air. Hélène mit donc un chapeau rond, de paille, sur ses beaux cheveux devenus un peu plus foncés pendant son séjour en Suisse, des gants de même couleur que sa robe de printemps, et s'achemina seule au village. Quoique née à la ville, où elle avait vécu jusqu'à dix-neuf ans, ce n'était point une de ces demoiselles peureuses, qui n'osent traverser un village si elles pensent y rencontrer une vache ou un bœuf en liberté. Ne soupçonnant pas le mal, même chez les animaux, Hélène Dorsat comptait toujours sur une protection efficace de Celui qui est présent partout. — Elle monta chez la régente, qu'elle trouva bien affligée dans sa cuisine et servant de la soupe chaude à ses deux enfants. M<sup>me</sup> Mavognard entra dans la chambre de son mari; elle lui remit les deux tasses en verre, recouvertes de papier blanc, gommé tout

autour. En revenant auprès d'Hélène, elle lui dit que le malade désirait la remercier lui-même, si elle se sentait le courage d'entrer auprès de lui. À l'instant même, Hélène dit qu'oui. M<sup>me</sup> Mavognard l'introduisit et la pria de l'excuser si elle retournait tout de suite vers ses enfants, qui risquaient de se brûler.

Le malade était dans un fauteuil élevé, qui lui permettait d'avoir la poitrine haute: tenant son bonnet noir d'une main et l'ardoise de l'autre, il fit un mouvement de tête respectueux, puis recouvrit ce front crispé par la souffrance et dont la pâleur était encore augmentée par de noirs sourcils proéminents. Écrivant quelques lignes, il les présenta à Hélène:

— Veuillez m'excuser, mademoiselle; il m'est défendu de parler, et quand même je voudrais le faire, je crois que je ne le pourrais plus. Daignez accepter mes trop tardives excuses, pour vous, pour madame votre mère et pour votre frère aussi. J'ai été autrefois grossier à votre égard, dans le temps de mon orgueilleuse vie. — Agréez aussi mes remerciements pour votre bonté.

Hélène, fort émue, répondit qu'ils avaient tout oublié, et que d'ailleurs elle et son frère étaient coupables d'avoir foulé l'herbe du pré. — Un sourire de compassion passa sur les lèvres du malade à l'ouïe de ces dernières paroles. Hélène rendit l'ardoise, mais Louis Mavognard lui fit signe d'avoir la bonté d'effacer l'écriture avec l'éponge attachée au cadre. Lorsqu'elle l'eut fait, il écrivit de nouveau:

— Dieu m'a fait passer, et je passe encore par de terribles combats d'âme. Je sais, mademoiselle, que vous avez la foi des vrais chrétiens: je désire croire aussi de plus en plus et trouver la paix avant de mourir. Si vous le pouvez, priez pour moi dans le secret de votre cœur.

— Oui certainement, monsieur; nous prions pour que le Seigneur s'approche de vous et vous remplisse de consolation dans votre grande épreuve: qu'il vous donne la patience, la paix, la certitude du bonheur éternel.

— Vous voyez en moi un terrible exemple de la justice divine.

— Dieu est juste, mais il est amour; il se plaît à faire grâce, à tout pardonner à cause de Jésus.

— Oui, je veux le croire. — J'ai un devoir à remplir auprès de vous, mademoiselle; mon cœur sera plus au large quand je l'aurai fait. On peut pardonner à un mourant beaucoup de choses, même une indiscretion qu'il ne révélera pas dans la tombe. — J'ai surpris le secret de mon ami Maxime Duval, le jour où nous vous rencontrâmes dans la rue, il y a cinq mois, et j'ai vu que je lui causais par là une grande inquiétude. Dès lors, j'en ai reparlé plus d'une fois avec lui: qu'au moins, pendant que je le puis encore, je cherche à réparer mon tort à

son égard. — Je vous dirai donc, mademoiselle, en présence de Dieu, que Maxime Duval est l'homme le meilleur que je connaisse, le plus droit de cœur, le plus dévoué, et que sa piété est vraie s'il en existe sur la terre. Je vous dirai encore qu'il vous aime ardemment, comme jamais personne ne pourra vous aimer. Ne repoussez pas son amour, s'il vous est permis, s'il vous est possible de le partager. — Maintenant, pardonnez-moi: j'ai tout dit. Effacez bien vite ce que je viens d'écrire, si je vous ai offensée.

Au lieu d'effacer les lettres blanches sur le fond noir, Hélène donna l'ardoise intacte et tendit sa main droite au malade, dont les yeux se remplirent de larmes. Il écrivit promptement:

— Soyez bénie, Mais effacez vite: je puis mourir d'un instant à l'autre et rien de ceci ne doit être vu.

Hélène passa donc l'éponge sur ce qu'elle aurait voulu pouvoir conserver; puis elle quitta Louis Mavognard pour retourner auprès de sa mère, fortifiée en son esprit et bien décidée à lui tout apprendre, à l'instant même s'il était possible.

— Maman, lui dit-elle donc, dès qu'elle fut au Manoir, M. Mavognard est bien changé: il nous fait des excuses pour ses propos de l'an dernier et vous remercie de ce que vous lui avez envoyé. Quelques mots qu'il a écrits devant moi, — car il ne parle plus — et deux ou trois paroles entendues hier, me pressent de vous instruire de ce qui se passe. Où pourrions-nous être bien seules pour causer un moment?

— Où tu voudras, ma chère enfant: allons dans la galerie.

Arrivées là, Hélène demanda à sa mère si, depuis quelque temps, elle avait remarqué que Maxime la regardât plus souvent qu'à l'ordinaire, ou qu'il eût avec elle un air différent de celui d'autrefois.

— Mais non: M. Duval a toujours été le même: poli, respectueux, point familier avec toi, — comme tu es restée parfaitement à ta place avec lui.

— Hélas! ma chère mère, il paraît bien que cela n'y fait rien. M. Duval m'aime depuis longtemps j'en suis certaine; et moi aussi, je sens que je lui ai donné dans mon cœur plus qu'une simple place d'amitié.

— Ah! mon Dieu! que me dis-tu là, Hélène? ce n'est pas possible: — Et pourtant, ajouta madame Dorsat avec un trouble visible, j'en ai eu plusieurs fois le pressentiment; mais je ne voulais pas t'en parler, de peur de t'en donner l'idée.

— Maman, ce que je vous dis est la vérité. J'attendais toujours un mot de votre part pour ouvrir ma bouche; ce mot ne venant pas, il faut bien que je le prononce la première. Pardonnez-moi d'avoir attendu si longtemps.

Hélène se tut et se cacha le visage dans les mains. L'effort avait été grand; elle en était brisée, mais ne regrettait point d'avoir parlé aussi franchement. Ce grand devoir accompli, sa conscience était apaisée. M<sup>me</sup> Dorsat serra sa fille sur son cœur en pleurant. Hélène y resta longtemps, comme en une puissante retraite. Enfin, elles s'assirent en face l'une de l'autre, à la table même où Maxime s'était déclaré le jour précédent.

— Chère fille, raconte-moi tout: mais comment est-il possible que je n'aie rien vu, rien compris? Je suis une malheureuse! Seigneur! que dira ton père, si M. Duval et sa position ne lui plaisent pas? T'a-t-il positivement demandée? S'il ne s'agissait que de moi, je dirais, oui, car j'estime infiniment M. Duval. Comment a-t-il pu te prendre le cœur à ce point, sans que je m'en sois doutée? Oh! j'ai été une imprudente, une grande imprudente! Je ne me souviens pourtant pas de vous avoir jamais laissés seuls: — où donc? ... à moins que ce ne soit hier, lorsque le facteur est venu apporter le *faire-part* de M. de Castreau. Un seul instant en une année a donc suffi. ... Non, je n'y comprends rien.

— Maman, je n'y vois pas davantage; seulement, j'ai la certitude de ce que je vous dis. Si Dieu incline les cœurs quand il s'agit des intérêts éternels de l'âme, nous pouvons croire aussi qu'il les rapproche comme il l'entend pour les sentiments humains. Mais je vais vous raconter exactement ce qui s'est passé hier et aujourd'hui.

Hélène fit le récit de la courte scène de la galerie et rapporta toutes les paroles de Mavognard.

— Il n'y a donc pas eu de demande positive?

— Non, point: il est probable que M. Duval serait allé plus loin, sans le retour d'Émile.

— Et maintenant, ma chère enfant, que comptes-tu faire?

— Entendre vos conseils, ma mère, ceux de mon père quand il sera venu: attendre, me confier en Dieu et prier. Ma route ne peut être autre chose.

— Tu l'aimes donc beaucoup, ma chérie?

— Oui, maman, je vous l'ai dit.

— Et si lui peut-être n'avait pour toi qu'une affection passagère? S'il ne parlait plus de rien quand il reviendra? ah! Hélène, fais bien attention à tes impressions, mon enfant: les hommes sont légers, parfois; inconséquents: ils oublient.

— Lui, maman, jamais! pour d'autres, c'est possible.

— Et tu consentirais à passer ta vie là haut, dans cette maisonnette neuve, loin de la ville et presque de toute société?

— Mais oui, certainement.

— Cette malheureuse maison, Hélène, dont tu as choisi toi-même

la place, t'en souvient-il? Oh! comme nous avons été imprudentes, moi surtout!

— Tranquillisez-vous, ma mère: vous n'avez rien avons reprocher, ni moi non plus. Monsieur Duval pas davantage. — Veuillez ne pas oublier ce qu'il a été pour vos enfants depuis un an. Qu'auriez-vous fait sans lui, sans sa bonne volonté, sans tout ce qu'il a mis de temps, de science, de complaisance à nous instruire, Émile et moi? Attendons que Dieu nous montre notre chemin. Pour moi, je me sens plus forte et plus calme depuis que je vous ai ouvert mon cœur.

— Je comprends maintenant pourquoi tu t'es mise de si bon cœur à faire tant de choses dans le ménage sans qu'on te les demandât: tu as appris la cuisine de Jeannette; tu fais des gâteaux avec Caroline Chamiot; tu plies et repasses le linge; tu sais même ce qu'on doit semer au jardin, et tu fais des visites aux malades. Oui, ce sont là des indices que j'aurais dû remarquer depuis longtemps. Mais j'étais aveuglée!

— Ma chère mère, ne me faites pas de reproches sur ces points-là. J'ai cherché simplement à me rendre utile. Au Havre, il est clair que ma vie eût été bien différente. Mais ici, qu'avais-je de mieux à faire qu'à m'instruire de choses bonnes, convenables, que toute femme devrait savoir? Aller au bal, m'occuper beaucoup de parure, combiner de nouvelles toilettes, qu'ai-je besoin de cela ici, où nous ne voyons personne? Et d'ailleurs, n'est-ce pas une honte pour une jeune fille, d'employer un temps précieux à de telles frivolités?

— Oui, Hélène, ce que lu dis est vrai, je le sens. Hélas! faut-il que je sois encore mondaine à ce point! Après avoir vu mourir Édouard, sachant ton père continuellement en danger sur mer, la grave maladie d'Émile si bien guérie, je devrais apprendre à me confier en Dieu comme tu le fais, ma très chère enfant.

Encore une fois Madame Dorsat serra Hélène sur son cœur, après quoi elles allèrent où leurs devoirs de maison les appelaient. Lorsque vint l'heure de la promenade, Émile demanda si l'on n'irait pas à la source de la Fraisière, qui devait être bien belle en ce moment. Il ajouta qu'il s'ennuyait déjà de M. Maxime et que, puisqu'il était absent, il fallait au moins aller voir si ses ouvriers travaillaient à la scierie. Madame Dorsat regarda sa fille pour avoir son avis:

— Oui, maman, dit Hélène, allons à la source, si cela ne vous fatigue pas trop.

On s'y rendit donc. Émile se donna les airs de questionner le contre-maître sur différentes choses auxquelles il n'entendait rien, mais cela prouvait au moins de l'intérêt pour les affaires de son cher maître. La source était abondante; toutes les machines en activité. Mais la

maison neuve étant fermée, il fallut se borner à en faire le tour. Les jeunes arbres plantés par Maxime prospéraient; plusieurs avaient déjà des pousses feuillées, soit au jardin, soit dans le reste de la propriété.

— De quelle espèce est celui-ci? demanda M<sup>me</sup> Dorsat à Hélène, en lui désignant un des plus rapprochés.

— C'est un prunier reine-claude.

— Et cet autre, plus bas, dont les jets sont si vigoureux?

— Un pommier d'Adam.

— Et ceci?

— Un poirier de rousselet.

— Je suis étonnée que tu puisses reconnaître les espèces à la feuille seulement.

— Pas rien qu'à la feuille, maman: la couleur de l'écorce, la forme de l'arbre, la disposition des boutons sont des indices qui mettent tout de suite sur la voie.

— Oui, oui, je comprends: mais c'est encore là une chose à laquelle j'aurais dû penser depuis longtemps.

Pendant que les visiteurs examinent la vue du soir sur le lac et la rive opposée, Maxime entre au camp avec sa compagnie. Il serait heureux s'il avait entendu seulement la moitié des paroles d'Hélène. Qui sait si quelque influence bienfaisante ne lui en révélera pas le sens, au milieu de la vie étourdissante qu'il va mener pendant cinquante jours? Il y a dans le monde moral des liens invisibles, mystérieux comme nous-mêmes et tout ce qui nous entoure.

# CHAPITRE XXIV

## PRÉDICATEUR



Quinze jours se passèrent, pendant lesquels Louis Mavognard alla de plus en plus mal dans son corps et de mieux en mieux dans son âme. L'œuvre de Dieu se faisait en lui sans secours humain autre que la Bible et, de temps en temps, une courte prière de son ami Garin. M. Marsault n'étant pas demandé par le malade, ne venait pas le voir; Hélène Dorsat n'était pas revenue. Mais elle priait pour le jeune père de famille mourant. Vers la fin de la seconde semaine, celui-ci reçut une lettre bien affectueuse de Maxime; il y répondit comme suit:

«Vieux-Clos, le \*\* juillet 1845.  
Cher ami!

Merci de m'avoir écrit cette bonne lettre, que j'ai déjà lue deux fois aujourd'hui. J'ai de meilleures nouvelles à t'annoncer; il me faut te les dire sans tarder, car le jour approche où je ne tiendrai plus ni ardoise ni plume. Alors, Maxime, mon corps rendu au limon de la terre dont il fut pétri, attendra le grand jour de la résurrection; et mon esprit, où sera-t-il? Oui, j'en ai la ferme espérance: il sera entre les mains de Celui qui m'a racheté de la malédiction du péché, et auquel je suis fermement décidé à le remettre. — Maxime, Dieu notre Père m'a fait la grâce de croire en Jésus, qui est le Christ. J'ai la paix, Maxime; je te le répète, j'ai reçu la paix. Je m'en vais calme, sans regret d'une vie coupée avant son milieu naturel. Tout est bien. — Mon Dieu aura soin ici-bas de ceux qu'il m'avait donnés pour les rendre plus heureux que je n'ai su le faire. — Je te dois cette *Vérité*, que tu ne m'as jamais refusée, alors même que mes moqueries devaient te blesser profondément. Tu m'as pardonné et tu m'aimes, je le sais. Moi aussi, je sens que j'aime mon prochain et que je puis

prier pour lui. — Il m'aurait été doux de t'avoir à côté de moi pour m'aider à mourir: puisque le Seigneur en a ordonné autrement, que sa volonté soit faite. — Mon cher ami, je veux te rendre les deux passages soulignés à l'encre dans ta Bible et que je lus chez toi, le jour où je compris pour la première fois que j'étais frappé à mort. Qu'ils soient toujours pour toi une ancre assurée. Les voici: «*Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à la possession du salut par notre seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous soyons avec lui.*» Adieu; je t'embrasse de cœur. Nous nous retrouverons.

L. M.»

Au dessous d'une grande trace à l'encre, faite dans l'intention d'en bien séparer le corps de la lettre, on lisait le post-scriptum suivant:

«M<sup>lle</sup> H. est venue ici avec des présents, et je lui ai parlé de toi. Elle t'aime aussi, crois-le seulement. Puissiez-vous être heureux!»

Le lendemain, qui était un dimanche, il reçut plusieurs visites. À chacun il adressa un appel sérieux pour l'engager à se tourner vers Dieu, comme lui-même l'avait fait. — Parmi ses anciens amis politiques, peu vinrent le voir; ils étaient, ou trop éloignés du Vieux-Clos, ou trop occupés de l'œuvre qu'ils avaient alors sur les bras. Il fit savoir à l'un d'eux que, tout mourant qu'il était, il ne voudrait pas retrouver la santé au prix de la paix de son âme. «Vous cherchez la *Vérité* où elle n'est pas, mon cher collègue, lui écrivit-il; le roseau cassé sur lequel vous fondez le bonheur social vous percera la main, quand vous vous serez assez appuyé dessus. Désirez la vérité éternelle; elle est à votre portée, dans le livre auquel vous ne croyez pas et dans le pardon offert de Dieu à tous, dont vous ne voulez pas.

Je puis vous dire cela, moi qui l'ai rejetée si longtemps autrefois, par ignorance volontaire et par incrédulité.» Il chargea Garin d'inviter M. Marsault à venir lui parler le jour suivant. Ce dernier s'empressa d'arriver et s'excusa de son retard en disant:

— Je serais venu vous voir beaucoup plus tôt, mon cher monsieur; mais ne sachant pas si ma visite vous serait agréable, et n'étant pas prévenu, j'ai toujours attendu que vous me fissiez demander. Aujourd'hui, je m'empresse de venir prier Dieu avec vous, et lire les saintes Écritures.

Le malade répondit:

— Merci, monsieur le pasteur. Toutefois, permettez à un mourant de vous supplier de renoncer à cette fatale habitude d'attendre qu'on vous demande. Moi, je n'avais pas précisément besoin de vos soins pastoraux, puisque j'ai le Seigneur avec moi et deux vrais amis qui ne

m'ont point abandonné dans mon épreuve. Mais pourtant, pensez à votre immense responsabilité devant Dieu. Si vous êtes vraiment une sentinelle en Israël, avertissez vos frères *en temps et hors de temps*, comme il est écrit. Je vous dis cela, monsieur, parce que j'ai été un grand pécheur, un grand incrédule, et que je connais maintenant le prix d'une âme immortelle. Vos prédications en chaire auront bien peu d'effet, si le pasteur n'est pas l'homme de Dieu pour chaque famille de sa paroisse. La vie chrétienne est aussi ailleurs que dans le temple, et c'est de maison en maison, comme d'individu à individu, qu'il faut surtout chercher à l'entretenir, à la fortifier. Voilà cher monsieur, un langage nouveau dans ma bouche: je ne suis plus le terrible régent d'autrefois. Pardonnez-moi d'avoir pu souvent vous faire de la peine en vous traitant comme un ennemi. J'ai aussi oublié vos airs raides et dominateurs dans mon école. Avec mon successeur, soyez moins un ecclésiastique qu'un ami: vous verrez que tout ira mieux qu'avec moi, et ce sera un bon exemple pour tous. Tâchez de bien choisir. Faites comprendre à la municipalité qu'un instituteur faible au point de vue de l'instruction, mais pieux et d'un caractère ferme et droit, rendra de meilleurs services qu'un demi-savant tout rempli de suffisance. Encore une fois, monsieur, je n'ai rien contre vous; et je regrette de n'avoir pas mieux profité de vos prédications.

M. Marsault fut bien surpris de s'entendre admonester d'une semblable manière. Il chercha à expliquer les raisons qui l'engageaient à ne pas prévenir ses paroissiens, dans bien des cas; il dit qu'il lui serait impossible d'y suffire; qu'il lui fallait du temps pour composer ses sermons, pour les affaires officielles de la paroisse et de la cure; pour les pauvres, pour mille choses enfin dont il était surchargé.

Louis Mavognard ne répondit rien, soit qu'il ne le voulût pas, soit que l'effort précédent de pensée et de main l'eût épuisé. Voyant cela, le pasteur termina sa visite par la lecture d'un psaume de David: il fit une prière, très bonne sans doute, très orthodoxe, mais froide pourtant, comme tout ce qui est appris ou préparé d'avance pour un cas pareil.

Le même jour, Mavognard envoya sa femme au château. Il désirait revoir une fois M. Granton en particulier. Bien que l'honorable intendant eût entendu parler des nouveaux sentiments religieux du régent, il ne s'y fiait pas d'une manière complète, et croyait que ses idées en politique n'avaient, au fond, pas beaucoup varié. — Quand on est imbu de principes subversifs de l'ordre social, se disait M. Jonas Granton, il est rare qu'on en revienne, même à l'article de la mort. Toutefois, j'irai voir le moribond. — Ne penses-tu pas, ma femme, que je ne puis faire autrement que de me rendre à son désir?

— Mais cela va sans dire, et tout de suite si tu le peux.

M. Granton s'équipa donc, mit des souliers à boucles, carrés devant comme si on les eût taillés d'un coup de hache, et bas de quartier; un haut feutre castor gris-roux qui le faisait paraître d'un demi-pied encore plus grand; puis, sa longue canne à la main, il monta doucement au village. Que dirait-il au régent? il lui dirait:

— Monsieur, puisque l'ordre de la Providence paraît être que vous quittiez bientôt ce monde, et que moi aussi je dois mourir, je vous pardonne en ce moment tous vos torts à mon égard, quels qu'ils aient pu être, connus ou inconnus. Mais, pendant qu'il en est temps encore, monsieur le régent, profitez des jours qui vous sont accordés pour reconnaître que vos principes politiques ont été subversifs du bon ordre social, et voyez où ils conduisent maintenant notre beau pays, si heureux, si florissant naguère. Le baron Basile de Durrack me disait un jour: (suivait la citation dont nous faisons grâce au lecteur.) Conclusion: monsieur, je désire que vos derniers moments soient adoucis par les consolations de la religion et qu'ainsi vous puissiez mourir en paix.»

Au lieu de débiter ce discours, M. Granton en reçut un qui remplissait presque les deux côtés de la grande ardoise, et il dut commencer par en prendre connaissance:

— Monsieur, le premier mot que je mettrai ici, sera celui du pardon que je vous prie de m'accorder. Depuis cinq ans, je n'ai fait que vous causer de la peine par mes moqueries et plus encore peut-être par ma vie politique. Je reconnais cela devant vous et j'ai besoin, avant de mourir, de vous serrer la main.

Arrivé à la fin de cet exorde, M. Granton sortit son mouchoir, s'essuya les yeux et mit sa vieille main à peau douce dans la main décharnée de Mavognard, qui fit un effort pour la presser. — M. Granton continua sa lecture:

— Puisque nous nous voyons encore une fois, permettez-moi de vous exprimer ici en peu de mots mes convictions actuelles. — Je reconnais que j'ai attaché autrefois une importance excessive, folle et absurde, à certains principes démocratiques, desquels le bonheur parfait de la société me paraissait dépendre. Il n'y a de vrai bonheur pour l'homme, considéré comme individu ou comme société, que dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu et envers le prochain. Croire qu'on rendra les hommes heureux par l'unique moyen des institutions politiques, c'est prendre la forme pour le fond, mettre la charrue devant les bœufs, labourer le sol et y laisser croître toutes les plus mauvaises plantes. Pour que l'homme soit heureux, il faut que son cœur devienne un jardin de paix où règnent la conscience

et l'amour du prochain. Je suis donc, quant à ce qui me concerne, bien convaincu que j'ai fait fausse route dans l'application de mes principes politiques. Toutefois, monsieur, si Dieu me rendait la vie, qui ne tient plus qu'à un fil, je resterais fermement attaché à la démocratie. La souveraineté de la nation, non celle d'un homme ou d'une caste d'hommes, sera toujours à mes yeux l'état le plus conforme aux saines institutions civiles. La vraie démocratie ne peut admettre aucun privilège de lieu, de naissance ou de famille. Tous les citoyens sont égaux devant la loi. — Comme donc je meurs chrétien, je meurs aussi républicain.

Pour vous, monsieur, vous vous rattachez encore à un passé qui, chez nous du moins, n'a plus sa raison d'être. Il se compose de souvenirs honorables, mais dont la place est aujourd'hui dans l'histoire. En y abondant, en leur donnant une importance vitale qu'ils ont à tout jamais perdue, vous faites aussi fausse route. L'un et l'autre nous avons sacrifié aux faux dieux de l'humanité. Puisse nous maintenant n'offrir d'hommages qu'à ce qui est juste, saint et vrai! La vraie liberté est dans l'Évangile, pour vous et pour moi, monsieur, pour tout homme qui sait que Jésus-Christ seul nous délivre de l'esclavage du péché. Que le Seigneur vous bénisse! Adieu, monsieur.

En lisant cette espèce de testament politique qui lui était adressé, M. Granton oublia complètement son propre discours. Aussi se borna-t-il à répondre:

— Il se peut, mon cher monsieur, il se peut que j'aie parfois erré dans les détails; il se peut que, sur plus d'un point, vous ayez raison; mais nous ne voulons pas employer l'heure présente à discuter. Vous avez besoin de repos. — Je désirerais copier ce que vous m'avez fait lire, pour en donner connaissance à votre ami M. Maxime Duval, lorsqu'il sera de retour du camp. Me permettez-vous d'emporter l'ardoise jusqu'à demain?

Mavognard fit signe qu'oui.

— Eh bien, reprit l'intendant, adieu mon cher monsieur. Donnons-nous la main encore une fois. Comme vous, je suis aussi sur le bord de la tombe. Qui sait même si je ne vous y précéderai pas, quelque bien portant que je sois d'ailleurs? Dieu nous fasse la grâce, à l'un et à l'autre, de nous appuyer sur Lui seul, qui est l'auteur de notre salut!

— Amen! répondit le régent, d'une voix qui semblait sortir de terre.

Les deux anciens adversaires politiques se serrèrent la main et ne se revirent pas. À dater de cette journée, Mavognard ne se servit plus de l'ardoise. Il se fit violence pour retrouver un peu de voix sifflante et entrecoupée. Le jour suivant il ne voulut recevoir personne, pas même Garin, mais lui fit dire de revenir le lendemain après l'école. Jusqu'à

ce moment-là, il voulait être seul avec sa femme et ses enfants.

C'était une de ces admirables matinées de juillet, qui commencent à quatre heures, lorsque l'orient enflammé laisse échapper le soleil au-dessus des Alpes vaudoises. Un souffle frais passe sur les moissons dorées, dont les épis presque bruns bruissent en se balançant les uns sur les autres. Quand la brise les a quittés, ils se relèvent plus fermes, avec une sorte de dignité. La perdrix et la caille tracent de petits sentiers cachés dans ces solitudes et y conduisent en sûreté leur couvée, jusqu'au jour où la faux du moissonneur viendra faire entendre son grincement fatal. Alors, les oiseaux se chercheront loin d'ici d'autres demeures, plus sûres et plus tranquilles.

Ce jour-là, vers les dix heures du matin, Alphonse Garin monta dans la chambre de son ami. La fenêtre était toute grande ouverte, et malgré cette abondance d'air, le souffle manquait au mourant. Sa femme était là, versant des larmes amères.

— Garin, dit Louis avec beaucoup de peine à articuler, lis-moi le dernier chapitre de la Bible: c'est ici mon dernier jour, je le sens.

Puis, quand ce fut fait:

— Nous chantions autrefois la Marseillaise, ami; — chante-moi aujourd'hui le Golgotha du chrétien. D'une voix grave et sonore, Garin chanta le cantique:

*C'est Golgotha, c'est le Calvaire,  
C'est le Jardin des Oliviers,  
Qui sont mes maisons de prière  
Et mes rendez-vous journaliers.  
Dans ce jardin, que vois-je en terre?  
Le fils du grand Dieu prosterné,  
Abattu, triste, consterné:  
C'est pour moi qu'il est en prière.  
Grand Sacrificateur,  
Mourant pour le pécheur,  
Seigneur Jésus!  
Ah! souviens-toi  
D'intercéder pour moi!*

Pendant le chant du cantique, Louis Mavognard, les mains jointes, les yeux fermés, avait passé de ce monde à Dieu son Père, et son âme fatiguée était entrée dans le repos.

Il mourut à trente ans et quelques mois. On lit sur sa tombe ces paroles qu'il avait lui-même choisies:

LE JOUR DE LA MORT EST MEILLEUR QUE  
CELUI DE LA NAISSANCE

---

JÉSUS-CHRIST  
EST  
LA RÉSURRECTION  
ET LA VIE

# TROISIÈME PARTIE

# CHAPITRE XXV

## QUELQU'UN ICI



u manoir, tout cheminait comme à l'ordinaire, c'est-à-dire que M<sup>me</sup> Dorsat et sa fille avaient de fréquentes conversations particulières dont les sujets ne variaient pas beaucoup et n'amenait aucune solution, d'ailleurs impossible, dans l'état actuel des choses. Émile travaillait, mais pas aussi nettement, pas d'une manière aussi sûre qu'avec Maxime. M. Granton méditait à son aise sur le testament politique dont il avait fait deux copies, l'une pour Maxime et l'autre pour lui. — «Il se peut, se disait-il de temps en temps, que ce brave homme (il l'était devenu depuis sa maladie seulement), que ce brave homme eût raison sur quelques points: toutefois, on ne change pas de manière de voir à mon âge. Ceux qui vinrent brûler les titres du baron Basile, et qui me tirèrent dessus, étaient des brigands; la politique actuelle est subversive du bon ordre social, cela est certain et saute aux yeux de quiconque n'est pas aveugle. Jonas Granton n'a pas vu tomber le régime bernois, ensuite la République helvétique une et indivisible, ensuite l'horrible République française, ensuite le Colosse des combats, ensuite les Princes de la nation, etc., — pour adopter les idées de feu le régent Mavognard. Le baron Basile n'eût certainement pas trouvé ces idées parfaites.»

À mesure que la révolution vaudoise gagnait du terrain, Joseph Chamiot devenait de plus en plus attaché à ce qui faisait une grande partie de lui-même, savoir à ses morceaux de terrain achetés çà et là, à ses créances en portefeuille et à son *chédal* de puissant fermier. Cet attachement est légitime, très naturel, quand il reste dans de justes bornes et qu'il existe chez un homme dont toutes les forces d'une vie déjà longue ont été employées à obtenir un tel résultat. Mais si l'on place les biens matériels avant ceux de la nature morale, si le cœur se fige dans la possession, l'âme finit par ressembler à celle des bêtes

si elles en ont une. On a beau avoir de l'esprit, être riche en saillies, agréable parleur dans l'occasion, tout cela n'est que du vernis recouvrant un fond d'égoïsme et de vermoulure.

Vers le milieu de juillet, un événement inattendu vint changer la face des choses dans le Manoir du Vieux-Clos. Sans avoir prévenu personne, M. de Castreau descendit un soir de voiture dans la cour, avec son valet de chambre Isidore Melon. Son arrivée subite fit une très grande sensation dans les sept ou huit bâtiments du château et de la ferme. M. Granton fut sur le point d'en perdre sa grande plume à barbe. Certainement, le cher baron Basile, oncle à la mode de Bretagne de M. de Castreau, ne se fût point permis d'arriver ainsi chez lui *ex-abrupto*.

Le propriétaire monta chez M<sup>me</sup> Dorsat. C'était un homme de haute taille et d'une assez forte corpulence autour des épaules, mais sans trace d'obésité désagréable à l'œil. Il se tenait droit malgré ses cinquante-trois ans, avait la bouche meublée de bonnes dents naturelles, les cheveux autrefois noirs, mêlés aujourd'hui de blancs; un ensemble de formes corporelles annonçant une saine et vigoureuse constitution; le nez légèrement romain; les yeux gris, le regard fin. Un grand crêpe entourait son chapeau. — Il embrassa M<sup>me</sup> Dorsat sur les deux joues, et Hélène à la racine des cheveux demi-relevés autour du front et des tempes.

— Chère madame, dit-il, excusez-moi d'arriver ainsi brutalement; mais je ne pouvais plus tenir au Havre, dans cette maison où...

Ici, M. de Castreau sortit un foulard de sa poche et s'en couvrit le visage.

— Non, reprit-il au bout d'un moment, je ne pouvais plus y tenir de tristesse, et je suis venu avec mon domestique vous prier de me donner asile ici pendant quelques semaines. M. Dorsat viendra nous rejoindre dès que la *Rose Marsay* sera rentrée dans le port du Havre, puis nous repartirons tous ensemble à la fin d'août. Il doit y avoir par là encore deux ou trois chambres. Isidore nous servira à table. Prenez une cuisinière. Je me charge de la dépense générale: c'est bien le moins que je puisse faire étant chez moi.

Comment refuser une offre aussi désintéressée? Ce n'était pas possible, dans la position de M<sup>me</sup> Dorsat. L'un des directeurs de la Compagnie des Aigles-Brunes n'avait-il pas le droit d'être bien accueilli dans sa propre maison? Aussi, M<sup>me</sup> Dorsat s'empressa-t-elle de lui répondre qu'on allait tout disposer pour que les choses s'arrangeassent immédiatement selon qu'il le désirait. — M<sup>me</sup> Granton se mit de la partie; Caroline Chamiot vint offrir ses services pour épousseter les vieux meubles, et, dès le soir même, l'appartement de M. de

Castreau put le recevoir. Cet empressement fit grand plaisir à l'armateur, qui remercia chacun de sa complaisance et de ses bons offices.

Quant à M. Granton, il se promenait clans son corridor, la plume à l'oreille et les mains derrière le dos. Cette longue plume lui paraissait être un des attributs de ses fonctions d'intendant en retraite, bien qu'il n'écrivit pas plus d'une demi-page par semaine, soit vingt-six par an; mais enfin, il lui manquait quelque chose, lorsque cette plume n'était pas là, entre le cartilage auditif d'un côté, et le cuir chevelu tout lisse de l'autre. — «Ah! pensait-il, ceci va nous donner de l'occupation: M. de Castreau voudra peut-être commencer dans peu de temps la nouvelle grange. Ce serait une véritable perturbation. Il faut prévenir maître Joseph, afin qu'il n'aille pas faire de demande indiscreète ou intempestive. À mon âge, les dérangements, les tracas et les secousses ne conviennent plus du tout.»

Dans la matinée du lendemain, M<sup>me</sup> Dorsat et M<sup>me</sup> Granton s'occupèrent des arrangements de ménage proposés par M. de Castreau. On trouva au village une ancienne cuisinière qui consentit à s'installer chaque jour au manoir pour y préparer le dîner, qui aurait lieu à deux heures, afin de ne pas trop s'éloigner des habitudes du pays. Jeannette se chargeait du déjeuner et du thé, comme à l'ordinaire.

Pendant que les dames s'occupaient de ces divers arrangements, M. de Castreau vint se promener dans la galerie. Il y trouva Émile avec ses cahiers ouverts sur la table, attendant sa sœur. Celle-ci arriva par l'escalier de la tour, pareille à la rose qui s'ouvre aux premiers rayons du jour. Comme la veille, M. de Castreau lui donna un paternel baiser sur le front et ajouta:

— Vous êtes vraiment rayonnante, ma belle enfant. L'air de Suisse vous a donc tous fortifiés?

— Il a surtout guéri Émile de ses ressouvenirs de fièvre, répondit Hélène en rougissant. Pour moi, je me portais déjà fort bien en venant ici; mais maman s'y est certainement fortifiée. — Émile, il nous faut commencer.

M. de Castreau reprit:

— Qu'est-ce que vous faites là de si bon matin?

— Nous travaillons, monsieur, répondit Émile, de huit heures à onze, régulièrement chaque jour. Pendant l'absence de M. Maxime, c'est Hélène qui est mon maître.

— Comment donc, mon cher ami! votre maître? pour ces cahiers de latin et de grec, et pour cette arithmétique déjà compliquée de signes algébriques?

— Pour les chiffres, monsieur, c'est moi qui donne la leçon; mais pour les classiques, c'est bien Hélène qui remplace M. Maxime.

— Vous dites cela d'un air qui n'admet pas de réplique, mon jeune ami, et je vous crois: c'est une admiration que j'ai de plus pour votre sœur. Mais réellement, M<sup>lle</sup> Hélène, vous avez appris le latin et le grec?

— J'ai pensé, monsieur, qu'il était permis à une jeune fille de profiter de bonnes leçons, que sans doute je n'eusse pas prises au Havre, et dont personne, excepté nous, ne doit se douter.

— C'est très bien; je vous approuve beaucoup. Et qui est ce M. Maxime?

Ici, Hélène ouvrit l'armoire pour y prendre les livres nécessaires; Émile répondit sans hésiter:

— M. Maxime Duval est très instruit; il est au camp depuis trois semaines, comme officier. C'est lui qui possède l'usine de la Fraisière, où il vient de bâtir une jolie maison. Nous l'aimons tous beaucoup.

— Mon cher Émile, continua M. de Castreau, de plus en plus intéressé à ce qu'il entendait, vous m'apprenez toutes sortes de choses nouvelles: qu'est-ce que l'usine de la Fraisière? je n'en ai pas encore ouï parler.

— Mais c'est la scierie, près de la source du ruisseau.

— Est-ce qu'il y a vraiment là une scierie?

— Et une toute belle, monsieur, d'après le système anglais: cela marche sur de petits chemins de fer. Il faut voir comme les lames ont vite expédié un billon de sapin, et même une taille de chêne!

— C'est bien étrange, ce que vous dites là! Je croyais que la propriété du manoir allait jusqu'à la source même?

— Non pas: M. Maxime possède deux poses de ce pays, soit un peu plus d'un hectare, sur la rive droite, précisément au-dessus des terrains du manoir, et de là jusqu'à la source de la Fraisière.

— Monsieur, interrompit Hélène, dont les battements de cœur rendaient la voix un peu tremblante, vous voulez bien nous laisser travailler? il faut absolument qu'Émile se tienne à la hauteur de sa classe.

— Parfaitement, ma chère demoiselle, et je vous prie de m'excuser: ah! je voudrais bien être à l'âge où l'on apprend le grec! vous me verriez, élève soumis, à côté du brave frère que vous avez là, dit-il, en donnant une petite tape d'amitié à Émile.

Pirouettant sur ses talons, l'armateur descendit l'escalier de la tour et se trouva à la rue. Il y rencontra M. Granton, qui venait avertir maître Joseph de se tenir sur la réserve.

— Quoi! mon cher M. Granton, déjà au travail de si bon matin! à votre âge, il ne convient pas de prendre la plume avant déjeuner.

— Monsieur, c'est une vieille habitude.... mais, avec votre permission, il y a deux heures que j'ai pris mon café.

— À six heures donc?

— Oui, monsieur, dit l'intendant, en faisant un profond salut.

— A propos: est-ce un conte qu'on m'a fait? y a-t-il vraiment une scierie près de la source du ruisseau, dans le haut du domaine?

— Sans doute. Il y a la scierie Duval, dont le propriétaire, M. Maxime Duval, est le fils de l'ancien pasteur Duval, mort à la cure de Géry il y a tantôt six ans, et dont la femme, M<sup>me</sup> Duval, née Albérin, possédait le pré sur lequel son fils unique, M. Maxime, ainsi que nous l'appelons amicalement, a construit la scierie en question.

Mais je croyais que le domaine du Manoir allait jusqu'à la source?

— Non, jamais, monsieur. Feu M. le baron Basile eut une fois l'intention d'acquérir le terrain appartenant à M<sup>me</sup> Duval; mais je le dissuadai de ce dessein, vu que le prix demandé par M. le pasteur Duval, en sa qualité d'administrateur des biens de sa femme, dépassait d'au moins quatre cents francs la valeur vénale de l'immeuble.

— Vous avez eu tort, M. Granton, permettez-moi de vous le dire; il convenait, bien que je n'y entende absolument rien, que le domaine atteignît la source. Mais n'en parlons plus. Dites-moi.... — Isidore! (le valet de chambre passait.)

— Monsieur!

— Va me préparer du thé noir et des œufs à la coque; je veux sortir.... Dites-moi, cher M. Granton, j'ai du vin quelque part ici, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, le caveau de feu M. le baron est intact.

— Et vous en avez la clef?

— Dans mon bureau, d'où elle ne sort que deux fois par an, pour les visites semestrielles.

— Serez-vous libre un peu avant midi pour m'y conduire?

— Avec le plus grand plaisir.

M. de Castreau se rendit dans la salle à manger, prit son thé et ses œufs, mangea du pain noir et du beurre frais; puis, demandant à Isidore son chapeau d'été et sa canne, il se dirigea par l'avenue du côté du sentier longeant le ruisseau. Bientôt il fut devant la maison neuve, dont il admira la charmante position. Un soleil éclatant répandait ses rayons sur tout le pays, depuis la haute cime du Mont-Blanc jusqu'aux vallons les plus cachés du voisinage. Les moissons tombaient de toutes parts sous le tranchant de la faux. On voyait les ouvriers un peu partout dans la campagne, les uns debout, les autres baissés. Puis des troupes d'enfants glaneurs, dans les champs privés de leur récolte dès la veille. — M. de Castreau s'émut à ce spectacle paisible, si différent de l'activité fébrile et dévorante d'une grande cité comme le Havre, où arrivent et d'où partent chaque jour des vais-

seaux de toutes les parties du monde. — «Ces laboureurs sont au fond bien plus heureux que nous autres riches, pensa-t-il.» — Mais il ne connaissait pas les misères qui, dans les champs tout aussi bien que dans les palais de l'industriel et du haut commerçant, atteignent les hommes et leur font une guerre incessante.

Il s'approcha des ouvriers de Maxime Duval et les trouva en pleine activité; il leur fit diverses questions sur la provenance de ces bois et sur leur destination; puis il monta à la source, et enfin revint à l'usine, d'où il reprit le sentier du Manoir.

— Peut-on comprendre ces deux bons vieux! se disait-il en descendant la pente; pour quatre misérables cents francs, ils laissent échapper une occasion pareille! Il valait mieux, sans doute, copier trois fois le poème sur la température des douze mois! Décidément les gens de l'autre siècle n'ont rien compris à celui-ci; ils se considéraient eux-mêmes comme des immeubles, inaliénables et immobiles à perpétuité.»

De retour au château, il monta chez l'intendant avec l'agilité d'un jeune homme. Vigoureux et fort en tout, M. de Castreau ne le cédait à personne en fait d'activité pratique. Si ses lettres ne se composaient souvent que de quatre lignes, elles contenaient au moins une décision.

M. Granton réfléchissait à la terrible réponse, faite à huit heures du matin; les mots «vous avez eu tort,» résonnaient encore péniblement à ses oreilles.

— Eh bien, mon cher monsieur, lui dit le propriétaire, en entrant sans façon, je viens de la scierie Duval. Je vous ai dit ce matin que mon oncle Basile et vous aviez eu tort de ne pas acheter ce mouchoir de poche qui est étendu là haut au soleil; mais, par ma foi! je n'ai pas assez dit: vraiment il fallait avoir perdu le sens pour ne pas se dépêcher de conclure un pareil marché. Combien M. Duval demandait-il de ce terrain?

— Deux mille quatre cents francs de Suisse, soit cent cinquante louis d'or.

— Eh bien, il fallait lui en donner deux cents, quatre cents, s'il les eût demandés. Cette propriété manquera toujours au Manoir; elle domine mes prés, mes vergers; elle est la seule position capable de recevoir une industrie dans la localité. Sans les bâtiments, j'en donnerais dix mille francs; avec les constructions actuelles, j'en donnerais 25,000 à M. Duval. Mais ceci doit rester entre vous et moi; je me charge de la négociation. Vous voyez, cher intendant de mon oncle Basile, ce qu'il en coûte pour n'avoir pas su profiter d'une bonne occasion quand elle se présentait. Maintenant, allons voir ce qui se passe dans le caveau du baron.

Avec M. de Castreau, les mots et les idées allaient trop vite pour que l'honorable M. Granton pût répondre à tout avec sa lenteur ordinaire. Prenant ses clefs en silence et précédant l'armateur, il vint à la rue; de là, il se rendit tout doucement vers une porte intérieure de la tourelle hexagone. — M. de Castreau appela son domestique et lui dit d'apporter un panier ou une hotte. Ils descendirent un escalier droit, fort long, au bas duquel on voyait une porte en fer dans le mur, mais sans trace d'ouverture pour y introduire une clef.

— Ouvrirai-je? demanda l'intendant à voix basse, au moment où le domestique allait les rejoindre; nul que moi ici ne connaît le secret.

— Ouvrez, ouvrez, mon bon M. Granton, il n'y a plus de secrets de cave en ce temps-ci, et pas beaucoup d'autres.

Au moyen d'un clou mêlé parmi les clefs et que l'intendant poussa dans un trou recouvert de terre en poussière au bas de la porte de fer, il fit sortir une petite plaque carrée, qui, tournant sur elle-même, laissa voir la montre d'une grosse clef historiée qu'il tenait à la main. La porte ne tarda pas à grincer sur ses gonds rouillés, et les trois personnages entrèrent dans le *bouteiller* du baron Basile. Plusieurs milliers de bouteilles couvertes de toiles d'araignées, de vieille poussière, de vermoulure de bois et autres ornements, gisaient là en tas énormes. Trésor inutile, improductif, dont personne ne profitait. On y voyait peu de vins étrangers, mais des provisions considérables de ceux du pays, choisis parmi les meilleures années: 1825, 1822, 1819, 1811, 1807, 1804, 1792, etc.

— Voyons, Isidore, dit le maître: tu vas monter six bouteilles de chacun de ces vins chez M<sup>me</sup> Dorsat; après quoi, tu en porteras douze de 1811 à M<sup>me</sup> Granton; ensuite, six de 1819 au fermier. Tu en donneras une à la cuisinière, une à la jeune servante, et tu en prendras deux ou trois pour toi. Tu vas faire cela au galop, afin que M. Granton ne s'enrhume pas ici à t'attendre.

Ayant donné cet ordre, M. de Castreau remonta l'escalier et vint écrire plusieurs lettres dans sa chambre, avant de faire toilette pour le dîner.

— «Quel homme! quel homme! se disait M. Granton en mouchant sa chandelle vacillante, pendant qu'Isidore allait et venait avec ses paniers de bouteilles. Oui, en vérité! quel homme actif! Bon, pourtant; mais il nous tuerait de besogne au bout de six mois. Avec le baron Basile, nous allions notre petit train de chaque jour, l'un l'autre nous consultant sur ce qu'il y avait à faire, et l'on trouvait ainsi la fin de l'année sans se fatiguer. Mais avec celui-ci, il semble vraiment que les jambes ne sont faites que pour courir et se tenir constamment dessus!»

# CHAPITRE XXVI

## VA ET VIENT



Pendant le dîner, M. de Castreau fut aimable, causant, comme un Français de bon ton qui sait son monde. Évidemment il reprenait goût à la vie, en respirant l'air du Canton de Vaud. Déjà il se réjouissait à la pensée de courir un peu les bois avec la famille du capitaine Dorsat, lorsque ce dernier serait arrivé. Seul, il ne se sentait pas assez d'entrain pour des promenades un peu longues; et, pour le décider à celle qu'il avait faite le matin, l'attrait positif de l'affaire de la scierie y était pour beaucoup sans doute. Il raconta ce qu'il avait vu là haut; sa profonde surprise en apprenant qu'il s'y trouvait bridé par la propriété de M. Duval, et son regret de la décision ancienne de MM. le baron Basile et son conseiller Granton.

— Mais, monsieur, dit Hélène en souriant, il est fort heureux que le baron n'ait pas acheté le terrain; car M. Duval n'aurait pu, ni s'y établir, ni créer son industrie, ni bâtir sa jolie maison.

— Très bien, miss Hélène; je vous remercie de votre sympathie. Alors, vous pensez que je n'aurais pas pu faire mieux que lui, avec les moyens dont je dispose?

— Mais l'auriez-vous fait? toute la question est là, me semble-t-il, pour l'affaire de l'industrie. D'un autre côté, vous, monsieur, qui possédez tout le domaine du Manoir, ses vergers, ses champs, ses vignes, vous n'auriez pas voulu priver M. Duval de sa propriété.

— Ma jeune et belle demoiselle, j'ai l'honneur de vous répondre: 1° oui, je l'aurais fait, étant ici. — 2° La possession du Manoir m'imposait l'obligation d'acquérir ce morceau de terrain: et je l'eusse acheté dès longtemps si j'avais soupçonné qu'il ne m'appartint pas. Quand je vins ici à la mort de mon oncle, je ne pus m'occuper de cette question, que d'ailleurs j'ignorais; il n'y avait pas alors de séparation visible entre les deux fonds. M. Granton s'est bien gardé depuis de

m'en jamais dire ou écrire un mot. Aujourd'hui, sans doute, c'est un peu tard pour réparer l'erreur de mon devancier. — Isidore, souviens-toi que tu n'as pas d'oreilles: dès que tu auras dîné, tu iras à la ville porter mes lettres et demander celles qui peuvent être arrivées.

— Le facteur postal, dit M<sup>me</sup> Dorsat, vient ici chaque jour vers les dix heures du matin.

— Demain, à dix heures, c'est un peu long. Isidore n'a rien de mieux à faire que ces deux lieues à pied, avant la nuit. Cela rafraîchira la semelle de ses bottines. — Quand revient M. Duval?

— Dans quinze à dix-huit jours, d'après ce qu'il écrit à Émile.

— Alors, nous ferons connaissance. Mais j'ai pu voir déjà là haut que c'est un homme intelligent, qui entend bien son affaire. Il ne travaille sans doute pas lui-même de ses mains: est-il marié? a-t-il de la famille?

— Non, il n'est pas marié, répondit Émile. Ah! il vous faudrait voir comme il roule un billon, lui tout seul, rien qu'avec sa hache! il est d'une force extraordinaire et très adroit.

— Comme je suis content de connaître ce détail, mon cher ami! cela m'empêchera tout à fait de me battre avec lui!.. Ah! certes, je me garderai bien de lui faire le poing, puisqu'il est comme cela si fort.

— Vous aurez parfaitement raison, monsieur, repartit le jeune homme, qui, lui aussi, ne voulait pas se tenir pour battu.

Le soir, lorsque Joseph Chamiot eut rentré ses chars de blé, il vint manger sa soupe au frais, sur un banc placé non loin de sa porte. M. de Castreau, qui le vit là, s'assit à son côté, et lui demanda si la fumée de son cigare l'incommodait peut-être. Chamiot répondit que non; mais que c'était peu convenable au fermier de recevoir M. de Castreau sur le banc, avec un pot de soupe à la main.

— Au contraire. maître Chamiot, c'est ce qui me plaît ici. J'aime la simplicité à la campagne. Vous avez là une vraie soupe, comme on ne sait pas la faire en France. Ces gros tortillons de fromage que vous en tirez, doivent la rendre encore plus appétissante?

— Ho! làh! Monsieur, c'est de la soupe, comme nous la mangeons chaque jour. Des porreaux<sup>12</sup>, des raves tendres, des pommes de terre bien défaites, un peu de chicorée verte, des petites carottes, assez de beurre et du fromage, ça finit par faire de la soupe comme vous voyez. Mais il faut qu'elle cuise au moins deux heures de suite, à gros bouillon sans s'arrêter.

Ce disant, Joseph Chamiot, qui avait tourné sept ou huit fois sa cuiller pour y enrouler une demi-aune de fromage fondu, l'enfourna

12 - [NdÉ] Ou poireaux.

dans sa bouche avec une agréable satisfaction.

— Dites-moi un peu, M. Chamiot, reprit M. de Castreau, vous qui êtes un homme pratique et de bon sens, un travailleur, que pensez-vous de ces nouvelles idées révolutionnaires dont on s'occupe dans votre pays? Comment y sont-elles venues?

— Ma foi, monsieur, ça serait un peu difficile à vous expliquer. Ça date de loin. Ils ont commencé par nous «mettre dedans,» moi et beaucoup d'autres, avec une sacré-pétition, sauf le respect que je dois à monsieur; et maintenant, les voilà en train de nous en conter de belles! Il y en a par ici quelques-uns qui commencent à dire qu'il faudrait partager tous ces grands domaines, parce que, à leur avis, ils ne rapportent pas assez. Ceux qui possèdent plus qu'il ne leur faut pour vivre, donneraient aux autres ce qu'ils ont de trop: voilà une chanson que j'entends encore assez souvent; et cela me met dans une colère du diable. Oui, n'est-ce pas? après avoir gagné à la sueur de mon front et à celle de ma famille le peu que je possède, je m'en vais être obligé, un de ces quatre matins, de tout partager avec un tas de gredins qui passent leur temps au cabaret? Il me faudrait, sur mes dix mères vaches, leur en donner neuf et garder pour moi celle qui ne fait plus le veau, n'est-ce pas? Le lendemain, les neuf vaches seraient vendues, et huit jours après l'argent mangé jusqu'au dernier sou. Alors, il me faudrait donner aussi le taureau? Mais celui-ci leur enverrait une *tulée*, qui leur apprendrait à vivre, je vous en réponds. — Dans notre pays, tous ceux qui veulent travailler ont du pain; il n'y a que les fainéants, les gourmands et les ivrognes qui en manquent.

— C'est la même chose partout. Je suis sur qu'ils pensent que nous ne travaillons pas, nous autres commerçants des ports de mer, et que l'argent nous vient tout seul des Grandes-Indes. En France, nous avons aussi quelques-uns de ces nouveaux apôtres du socialisme, mais ils n'iront pas loin avec leurs folles idées.

— Haha! monsieur, *mau s'y fia*<sup>13</sup>! comme dit notre patois. Prenez seulement garde à vos vaisseaux. Quand même ces grands braillards ne sauraient les conduire sur mer pas même d'ici à la fontaine, ils en feraient de bel et bon argent. Hô! lâh oui! monsieur, c'est bien comme vous dites: l'envie est partout ici-bas. Par exemple, il y a des individus au village qui trouvent que M. Duval gagne trop d'argent avec ses scies, et sur les achats de bois qu'il fait pour son compte. Ils seraient bien aises de l'entraver dans son industrie et, qui sait? peut-être de lui dilapider ce qu'il a pris tant de peine à arranger par là haut, chez lui. On entend comme ça quelques mots de temps à autre, vous

comprenez. Mais ceux qui se permettraient d'aller le tracasser s'en trouveraient mal, vous pouvez en être certain. Je vois déjà d'ici mes effrontés rouler un à un dans la rivière, où une bonne plongée ne leur ferait que du bien. Qu'on laisse à chacun ce qu'il possède et ce qu'il a gagné par son travail; qu'on donne volontairement aux pauvres gens, voilà ma manière de voir. — Martin, dis voir à ta sœur de porter un morceau de pain et de fromage à ce vieux mendiant savoyard qui se tient là bas sur ce *plot*, ou s'il préfère un pot de soupe chaude, qu'on le lui donne. Après cela, s'il veut coucher sur une gerbe de paille, il y a de la place au fond de l'écurie des vaches.

— Je suis charmé de vous entendre parler ainsi, M. Chamiot. Et à propos d'écurie, il s'agit de ne plus lanterner. Cette dépendance rurale devrait être faite depuis deux ans; je ne voudrais pas qu'il arrivât là le plus petit accident, pas même à un veau.

— Pour le moment, monsieur, nous sommes à la moisson; mais aussitôt que les blés seront rentrés, nous nous mettrons aux charrois de sable et à tout ce qu'il faut préparer. Vous pouvez être sûr que nous ne laisserons pas traîner l'affaire. — A-t-on remercié Monsieur pour les six bouteilles de *dix-neuf*? Ça doit être une *mère goutte*. Je la garderai pour le premier de mes fils qui fera le grand saut. Mais rien ne presse; l'ainé n'a que vingt-six ans. Je vous ai bien de l'obligation, monsieur.

M. de Castreau avait terminé son cigare, maître Joseph son pot de soupe; le jour cédait la place à la nuit, et bientôt le vieux manoir tout entier fut enveloppé dans l'ombre.

Les journées suivantes se passèrent à peu près de la même manière pour la vie extérieure, mais avec un élément nouveau qui ne tarda pas à devenir un sujet de vif espoir pour M. de Castreau, d'effroi subit pour Hélène, et d'inquiétude profonde pour M<sup>me</sup> Dorsat.

Moitié par instinct de ce qui se préparait en lui, moitié par curiosité, M. de Castreau demanda la permission d'assister au travail des jeunes gens, dans la galerie. Il ne les distrairait pas, dit-il, écouterait peu, lirait ou écrirait pour son propre compte. On y était si bien le matin, au sec et au frais en même temps: la solitude lui devenait insupportable, après son grand chagrin. — Encore ici, comment refuser? Donc, la permission fut donnée. M. de Castreau se tint là durant des heures entières, ne pouvant s'empêcher d'écouter Hélène, et mieux encore de la regarder souvent. Cette belle image se photographia sur le cœur trop tendre du riche commerçant, qui se garda bien de l'effacer. La vue en était trop attrayante, trop douce à garder. L'amour, qui se mêle de tant de choses, lui joua ce tour-là, et lui rappela qu'il était veuf depuis quelque temps (peu de semaines, il est vrai); sans enfants de

son premier mariage, libre par conséquent d'épouser une femme jeune, belle, aimable. Il lui montra que ses cheveux étaient noirs encore, aux bons trois quarts, et bien fournis; sa vigueur parfaitement conservée: un frère de sa mère n'était mort qu'à 97 ans, et il ressemblait beaucoup à cet oncle. L'amour lui parla des grandes richesses qu'il possédait, du bonheur qu'il aurait à embellir l'existence d'Hélène Dorsat, devenue M<sup>me</sup> Hélène de Castreau. Le nom même ne perdrait rien à cette transformation honorable. Hélène étant bonne, simple, pieuse, il lui donnerait tout l'argent qu'elle voudrait pour ses pauvres et pour toutes les œuvres charitables dont elle désirerait s'occuper. Il lui assurerait une rente viagère considérable, et lui laisserait en toute propriété le domaine du Manoir, pour le cas où lui, Valérien de Castreau, n'aurait pas d'héritiers directs. — L'amour lui dit tout cela, et bien d'autres choses. Il en sait long, quand il veut subjuguier un cœur de cette trempe, qui bat fortement depuis cinquante-trois ans.

Ne s'arrêtant pas à mi-chemin comme tant d'autres qui, tout à coup, s'effraient du danger qu'ils courent, M. de Castreau, homme d'ailleurs très droit et très positif, poursuivit l'étude de son plan jusqu'au bout. Le temps, il faut le dire aussi, pressait pour lui. — Aussitôt que le père d'Hélène serait arrivé au Manoir, il lui demanderait sa tille, à la première bonne occasion, et tout devrait être terminé pour leur retour au Havre en automne.

Hélène, de son côté, pensait à Maxime Duval en suivant de l'œil les travaux d'Émile. Encore huit jours, et il serait chez lui. Elle se réjouissait et tremblait en même temps de le revoir. Qu'advierait-il de sa présence avec M. de Castreau? Que dirait M. Dorsat lorsqu'on lui apprendrait ce qui était arrivé aux deux jeunes gens, presque à leur insu? À quoi se déciderait Maxime? — Quel avenir difficile, confus, noir, et pourtant parfois rayonnant du plus doux soleil! — Depuis qu'elle avait reconnu dans le regard de M. de Castreau et dans ses paroles toute autre chose qu'une vieille amitié, elle s'arrangeait de manière à n'avoir de front pour personne, surtout pas pour les lèvres du commerçant. Et ce dernier, par un respect parfaitement conséquent à la position nouvelle qu'il acceptait franchement, se tenait à distance. À la promenade, il offrait son bras à Madame Dorsat, et aussi à Hélène, qui le refusait toujours, préférant courir à droite et à gauche avec son frère ou marcher seule, disait-elle.

Lorsque les dames ne sortaient pas, M. de Castreau allait pêcher à la ligne avec Émile, ou amorcer des hameçons, le soir, dans les eaux du ruisseau. Cela le rajeunissait de causer avec l'enfant; il était presque aussi glorieux que lui lorsqu'ils rapportaient, au lever du soleil, trois ou quatre poissons sortis de l'onde fraîche. — M. Granton se renfermait

dans un silence de plus en plus absolu: était-ce parti pris, ou trouvait-il sa dignité offensée par les promptitudes de M. de Castreau? Son âge avancé, peut-être? — Oui, c'était bien tout cela réuni, qui lui rendait la vie triste et pénible, outre que la politique du jour lui paraissait renfermer en abondance les principes subversifs du bon ordre social. — Joseph Chamiot continuait à mettre du fromage dans sa soupe, à donner du pain aux mendiants, quelques sous aux pauvres, et asile dans son écurie à ceux qui en avaient besoin. Mais l'irritation commençait à gronder contre les révolutionnaires de cabaret et les partageurs goulus, dans ce vieux cœur de paysan travailleur et honnête. Il y en a beaucoup comme lui dans le pays, et si jamais les propagateurs des théories socialistes vont se frotter à eux d'un peu trop près, ils peuvent compter que les Chamiot ne les recevront pas avec des mouchoirs de batiste. Voilà ce que j'ai entendu dire à plus d'un, qui porte les yeux droit devant lui. — Mais ce sont là des réflexions dont le développement nous éloignerait trop de notre récit.

# CHAPITRE XXVII

## FAIT SES AFFAIRES LUI-MÊME



n soir, le propriétaire et le fermier se retrouvaient de nouveau à causer sur le même banc.

— Puisque nous parlons de réparations, dit Chamiot, il y en aune que M. Granton renvoie depuis longtemps et qui est cependant urgente: mais je ne voudrais pas abuser de

la patience de monsieur.

— Non, je vous serai, au contraire, obligé de me mettre au courant.

— Eh bien, monsieur, voici ce que c'est: les trois pressoirs sont *condamnés* par le charpentier. Pour le peu que j'y entends moi-même, je crois qu'il ne faut pas courir le risque d'être arrêté subitement au milieu des vendanges, car nous nous trouverions alors dans un grand embarras. Si monsieur ne craint pas une dépense un peu considérable, le mieux serait de vendre l'un des vieux pressoirs tel qu'il est, et d'en commander un neuf, à vis de fer et bassin en pierre d'un seul bloc. Une autre année, vous en achèteriez un second, et enfin le troisième, quand le dernier de ceux en bois serait hors d'usage.

— Allons voir cela, maître Joseph; mais il faut premièrement appeler M. Granton.

Lorsque l'intendant fut là avec ses clefs, on se rendit au bâtiment des caves et des pressoirs. C'était un vaste emplacement, comme il en existe peu dans le vignoble vaudois, où, en général, l'espace est restreint autour des habitations. Situé au rez de chaussée, on pouvait entrer dans le local en question avec char et cheval attelé, et presque y tourner sans encombre. D'un côté, on voyait une ligne de hautes futailles destinées à recevoir la *vendange* de raisin blanc, ou à faire cuver le vin rouge; de l'autre côté se trouvaient les pressoirs. Le sol, pavé de petits cailloux ronds, était proprement balayé. À droite et à gauche, dans des enfoncements libres, on distinguait les hautes portes cintrées des caves. D'énormes solivaux de sapin bruni par les

siècles allaient d'un mur à l'autre et supportaient le plancher supérieur. Les *tours* en bois, les grosses cordes de chanvre, les *barres* de hêtre moucheté en spirales, ou de chêne écorcé, tous les divers engins relatifs à l'industrie du vigneron étaient espacés et bien à leur place. Aucun encombrement n'existait ici. Il y régnait un ordre exemplaire, large et bien entendu. Mais tout cela était usé, vieux, d'un autre âge: de l'âge du bois. De sa nature, le bois est confiant, débonnaire. S'il n'a ni l'inflexibilité ni la précision du fer employé en grosses pièces; s'il manque de la force prodigieuse de cohésion dont ce métal est doué, il possède, en revanche, plus de douceur comparative. Il est plus abordable, moins froid et aussi moins brûlant; plus ami de l'homme, dont il embellit le voisinage et la demeure: en été, il le nourrit de ses fruits; en hiver, il égaie ses longues soirées et apporte une douce chaleur à son foyer. Le bois est aussi l'ami des oiseaux, du soleil, des eaux courantes. Le fer, son grand rival, habite l'obscurité; il se plaît dans les entrailles de la terre et s'oxyde promptement à l'air. Mais il tient peu de place, reçoit toutes les formes qu'on lui impose et demeure inattaquable au ver qui détruit le bois.

M. de Castreau se fit montrer par Chamiot les endroits malades de ses pressoirs, pendant que M. Granton se promenait en silence, n'ayant pas l'air de prendre un vif intérêt aux explications du fermier. Pour lui, chose jugée que tout cela. Les mains derrière le dos, toujours sa plume d'oie à l'oreille, il paraissait plongé dans une profonde méditation.

L'inspection de M. de Castreau fut rapide et concluante:

— M. Granton, dit-il, vous ne m'avez jamais parlé de l'état de ces pressoirs: ne trouvez-vous pas, vous qui avez une longue expérience de ces choses, qu'il convient de renouveler tout cela le plus tôt possible?

— Monsieur, répondit le vieillard, la journée a été pénible pour moi; le soir est venu, je me sens fatigué. Si vous le permettez, nous renverrons à demain de nous occuper de ce sujet. J'ai besoin d'y réfléchir encore.

— Très volontiers, mon cher monsieur: à demain matin donc. Maître Joseph, vous dites qu'il y a un bon constructeur de pressoirs en fer, à deux lieues d'ici: faites-le chercher par un de vos fils, demain, au point du jour. Je ne le retiendrai pas longtemps. Vous avez raison, M. Granton, la nuit arrive.

Les trois hommes se séparèrent. — Le lendemain, comme les premiers rayons du soleil éclairaient la galerie du Manoir, M. Granton en habit noir, gilet de poil de chèvre jaune, pantalon de nankin presque collant sur la *cavalière* duquel se balançait une chaîne de

montre, terminée par une large clef en verroterie, M. Granton, disons-nous, s'y promenait déjà. Il attendait M. de Castreau, qu'il y voyait monter de bonne heure chaque matin, avant l'arrivée d'Hélène et d'Émile. L'armateur vint bientôt, fredonnant un air de sa jeunesse.

— Eh! dit-il en entrant, déjà sur pied; bonjour, mon cher monsieur. Vous avez bien dormi, j'espère?

— Monsieur, je vous rends grâces: non, j'ai passé une nuit agitée.

— Oh! que j'en suis fâché! Déjeunez avec moi: une tasse de thé vous fera du bien.

— Monsieur, je prends mon café au lever du soleil, comme vous le savez: mille remerciements. Je désire vous entretenir un moment sans témoins, d'une chose importante.

— Alors, asseyons-nous et causons. Je vous écoute.

M. de Castreau avança un fauteuil à son visiteur matinal, et prit pour lui une chaise élevée, en paille, sur laquelle il se trouvait plus à l'aise, disait-il.

— Monsieur, reprit l'intendant, c'est au sujet de nos excellents pressoirs. La question de les réparer, ainsi que l'a insinué maître Joseph, n'est pas si simple que vous le pensez peut-être. Elle est complexe. Il s'agit de conserver des objets de grande valeur, d'une beauté incontestable et dont feu M. le baron Basile de Durrack-les Gouhans (qui me tenait pour son ami), fait une description magnifique dans le dixième chant de son poème inédit, quand il parle des effets produits, d'un côté, par le renouvellement de la nature au printemps, et, d'un autre côté, par l'abaissement graduel de la température en automne.

— Bien, M. Granton, interrompit M. de Castreau avec une certaine inquiétude comique, mais je ne vois pas ce que les pressoirs de ce domaine ont à faire avec le poème de mon oncle.

— Je vous demande pardon, monsieur. Dans un instant vous comprendrez pleinement ma pensée. Je dis donc, monsieur, que ces pressoirs, en y faisant quelques réparations peu coûteuses, dureront encore trois ou quatre générations de vigneron, soit une centaine d'années. Il n'y a, pour cela, qu'à les ménager un peu plus que ne le font, soit dit en passant, les fils et les ouvriers de maître Joseph. — Mais monsieur, si vous entriez dans les vues subversives du fermier, vous détruiriez ce qui fait la beauté de votre domaine, à savoir ces magnifiques chênes que la nature a élevés d'elle-même à quelque distance du ruisseau. Vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, aller contre le désir formel du baron Basile, ni me causer à mon âge un pareil chagrin: voir mettre la cognée à ces arbres séculaires, je ne pourrais le supporter!

— Il n'a pas été question de chênes, dans ce que m'a dit Chamiot.

Rassurez-vous donc, M. Granton. Chamiot m'a parlé, au contraire, d'un pressoir à vis de fer et à bassin de granit.

— Maître Joseph n'a pas dit le fond de sa pensée; il la déguise, vous pouvez en être certain. Il a juré la mort des chênes, et, si vous n'y prenez garde, il arrivera à ses fins. C'est un homme qui, bien qu'il soit devenu très conservateur depuis quelques mois, par suite des circonstances politiques, ne marche pas toujours de droit pied dans les questions où son intérêt personnel est engagé. Méfiez-vous de lui, dès qu'il parlera de refaire les pressoirs avec des colonnes et des *trébasiers*.

— Merci de l'avis, mon cher monsieur. Mais réellement ces pressoirs ne valent plus rien; je suis persuadé qu'on laisse du vin dans le marc. D'ailleurs, ils peuvent se rompre, couler, etc.: je suis décidé à en expédier deux tout de suite.

— En ce cas, monsieur, veuillez me dispenser de surveiller la construction des neufs. Je ne suis plus de force à passer des journées, des semaines entières, peut-être des mois, à suivre des ouvriers étrangers. Je n'ai point, non plus, une connaissance suffisante de ces nouveaux pressoirs, pour...

— Complètement dispensé: vous payerez seulement la note. Et puis, je veux que vous preniez un inspecteur sous vos ordres (vous nommez cela un partisan, je crois) pour la vendange prochaine. Il faut vous reposer de vos longs services; vous en avez le droit et j'y tiens. — Ah! voici le char et le constructeur en question. Si cela vous fatigue, ne venez pas avec nous. Donnez seulement les clefs à Chamiot.

— Monsieur, j'irai, dans tous les cas, ouvrir: je vais chercher les clefs chez moi.

M. Granton ne tarda pas trop à revenir, mais il lui fallut pourtant quelques bonnes minutes pour plier son habit et passer sa redingote. Quand il arriva, revêtu de ses divers insignes, M. de Castreau examinait déjà les dessins et les prix de M. Daller, pour les nouveaux pressoirs demandés. Ils entrèrent tous, Chamiot compris.

— Si je vendais ces deux pressoirs tels qu'ils sont et à prendre là, demanda le propriétaire, combien pourrais-je en retirer?

— La valeur du bois en bon état seulement, répondit le mécanicien après en avoir fait le tour. Je vous offre de m'en charger, pour le prix de 500 francs à défalquer du paiement de deux pressoirs neufs.

— Ne pourrait-on pas, M. Daller, insinua Chamiot, faire des *trébasiers* neufs et des bassins en chêne, au lieu de commander à grands frais des blocs énormes de rochers du Valais, ou du pays de Gex? cela coûterait beaucoup moins.

— Oui, sans doute, répondit l'étranger; mais les grosses pièces de

chêne sont difficiles à trouver maintenant, et ces bois-là, quand on les veut de première qualité, coûtent presque aussi cher que la pierre.

— Nous avons, reprit Chamiot, de superbes tiges de chênes dans les prés de monsieur; ces arbres ont atteint toute leur croissance et sont très nuisibles à l'agriculture.

— En ce cas, c'est selon qu'il convient à M. de Castreau de décider.

— Je décide, répondit ce dernier, pour des bassins en pierre et tout le reste en fer. J'accepte, en outre, votre prix de cinq cents francs pour les deux pressoirs, et ce devis-ci pour les neufs, dit-il en l'apostillant au crayon en marge de l'imprimé. Dans six semaines, soit avant mon départ, ils doivent être montés et prêts à fonctionner, à défaut de quoi je ferai une retenue de cinquante francs par jour de retard. Ces conditions vous vont-elles?

— Oui, monsieur, je suis en mesure de les remplir.

— Signez donc là avec moi, et mettez-vous tout de suite à l'œuvre.

— Bien, voilà qui est fait. — M. Granton, veuillez soigner ce papier.

— Adieu M. Daller. Je ferai examiner en détail les pressoirs neufs par des experts; c'est tout vous dire.

— Monsieur, je le désire moi-même.

— Martin! cria Chamiot à son fils: tu vas reconduire M. Daller chez lui; dépêche-toi d'atteler.

Lorsque l'ingénieur fut parti, M. Granton et maître Joseph étant encore dans la cour avec M. de Castreau, celui-ci se tourna tout à coup en face du fermier et lui dit:

— À propos, M. Chamiot: et les chênes? ils sont donc bien nuisibles à vos cultures?

— Ah! monsieur, je crois bien! C'est une véritable perdition. Impossible d'en approcher avec la charrue, si l'on voulait ouvrir le pré; il ne croît dessous que de la mousse, et tout autour bien peu de mauvais foin. L'ombre des chênes est encore plus froide que celle des noyers.

— Ce serait donc une bonne chose que de s'en défaire?

Une excellente réparation au domaine de monsieur.

— Il faudrait les arracher?

— Oui, jusqu'au bout des racines.

— Vous conviendrait-il de les acheter?

— Tout de même; pourquoi pas?

Ici, M. Granton s'agita: il prit sa plume comme pour écrire et la mit en travers de ses lèvres, puis l'ôta et joignit les mains:

— Monsieur! fit-il d'un air suppliant: monsieur!

— Patience, M. Granton, répondit l'armateur le plus tranquillement du monde: calmez-vous. — Donc, reprit-il en s'adressant de nouveau

à Chamiot, vous convient-il d'acheter les chênes? Il y en a douze grands dans la pente conduisant à la scierie; vous pourrez facilement les remonter jusqu'à l'usine de M. Duval.

— Oh! oui, avec six paires de bœufs pour chaque tige.

— Combien les douze chênes valent-ils pour vous?

— Que monsieur fasse le prix. Monsieur est raisonnable; il sait qu'il y a bien du travail pour arracher un grand arbre fortement enraciné.

— Je veux vendre mes chênes ce qu'ils valent.

— Rien de plus juste.

— Eh bien, M. Chamiot, vous avez vu que j'ai tout de suite accepté le prix de M. Daller pour les presses: vous allez en faire autant pour le mien.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous me donnerez donc douze mille francs des douze chênes: ils valent cela pour moi.

Chamiot partit d'un gros éclat de rire et répondit d'un air narquois:

— Combien est-ce que monsieur dit?

— Douze mille francs, soit six cents napoléons.

— Laissons-les donc à leurs places! Je vois que monsieur tient à faire plaisir à M. Granton, et vraiment monsieur a bien raison. Les chênes sont de beaux arbres, qui vivent une éternité. Moi, je ne suis pas de ces gens qui se casseraient la tête pour une idée qui ne réussit pas. Les bons manches de fouet sont ceux qui plient, du milieu jusqu'au bout. Au lieu donc d'arracher les arbres en question, si je faisais faire une grande caisse, ou un tonneau quelconque, pour arroser avec de l'engrais liquide la partie du terrain qui reçoit leur ombre, que dirait monsieur de cette invention?

— Je dirais qu'elle vous fait honneur et que je suis disposé à payer le tonneau ou la caisse.

— C'est convenu, dit Chamiot en se frottant les mains: oui, monsieur, c'est convenu. Le tonneau est acheté; il coûte vingt francs.

— Les voilà, dit M. de Castreau en prenant un napoléon dans la poche de son gilet.

Chamiot fit tomber la pièce d'or dans sa grosse bourse en grains violets et à fermoir blanc, puis il rentra chez lui, dans la vieille tour, bien content de ce commencement de journée. Il avait obtenu ce qu'il pouvait raisonnablement espérer; car il savait, au fond, très bien, que les propriétaires riches tiennent à conserver à tout prix les beaux arbres de leurs domaines, alors même qu'ils ne produisent rien, ou seulement des glands tous les sept ans.

Resté seul avec M. de Castreau, l'intendant lui tint ce petit discours à voix basse:

— Et si maître Joseph, monsieur, arrosait les chênes avec des ingrédients pernicious, qui fissent périr les racines! Avez-vous réfléchi à cela en donnant la permission? On dit que la chimie nouvelle possède de terribles moyens subversifs: il existe, dit-on, des agents si violents, qu'une seule goutte répandue dans un tonneau plein d'eau et d'une capacité considérable, peut empoisonner de grands quadrupèdes. À votre place, monsieur, je n'eusse pas permis à maître Joseph d'arroser le terrain. Pourquoi les choses ne resteraient-elles pas comme la nature les a faites? et que gagne-t-on à vouloir forcer une jolie mousse à se transformer en mauvais foin? Pourvu, monsieur, je vous le dis (et je ne suis pas sans quelque puissante raison de le craindre), pourvu que maître Joseph n'aille pas faire sécher ces beaux arbres, que je considère un peu comme mes enfants.

— Vous veillerez à leur conservation, mon cher monsieur, et m'en donnerez des nouvelles. Écrivez-moi un peu plus souvent; je vois que je ne suis au courant de rien de ce qui se passe ici, soit dit sans vous faire un trop grand reproche. Mais venez donc déjeuner avec moi.

— Impossible, monsieur: je vous rends mille grâces. En ce moment, je suis trop éprouvé pour prendre de la nourriture. Le départ de ces deux pressoirs me cause une vive émotion. C'étaient d'anciens amis, monsieur, d'anciens compagnons du baron Basile, qui s'égaya maintes fois à l'ouïe de leurs craquements. Il les avait fait réparer, l'un en 1802 et l'autre en 1815. Avec votre permission, je vais aller soigner le papier relatif à l'achat de leurs successeurs et noter dans mon livre de mémoire ce qui vient d'être résolu. Monsieur, je doute beaucoup que les pressoirs en métal vaillent jamais ceux en bois dont vous venez de vous défaire si promptement. À votre place, j'eusse préféré attendre encore quelques années. Mais vous êtes le maître et je n'ai qu'à m'incliner. Monsieur, je vous présente mes respects.

En remontant, solitaire, son petit escalier, le vieil intendant se dit encore à lui-même:

— Non, jamais ces pressoirs de fer, à bassin de granit, ne vaudront nos anciens à écrou de noyer, comme on les faisait déjà peu après le déluge. Et puis, comment les vigneron couperont-ils les bords de la *pressée*, sur cette pierre? Il faudra nécessairement y adapter un plancher en bois, ou bien ils ébrécheront le tranchant de l'outil. Mais finalement, cela ne me regarde pas; c'est l'affaire de M. de Castreau, qui en prend toute la responsabilité. Qui sait même si celle pierre grossière des Alpes ne communique pas un goût saumâtre au vin de notre pays? Enfin, tant pis! je n'y puis rien: mon avis a été écarté d'emblée. Quel affreux déménagement! et combien faudra-t-il de chars pour transporter le bois des anciens pressoirs? Quel ouvrage

colossal! Pourvu que les ouvriers ne se laissent pas écraser pied ou jambe! Heureusement que je n'ai pas à m'en mêler: je me bornerai à noter succinctement dans mon livre de mémoire la manière dont les choses se seront passées.

# CHAPITRE XXVIII

## D'AUTRES ARRIVENT



Maxime avait terminé son camp avec une satisfaction non dissimulée. Cette vie tout extérieure, dans laquelle il faut se produire beaucoup pour réussir, où l'on ne peut faire autrement parfois que de rester longtemps à table, fatiguait son corps beaucoup plus que les travaux manuels et le prédisposait à une sorte de tristesse dont il avait de la peine à se débarrasser. Aussi, quoique remplissant ses devoirs avec ardeur, et bon camarade, quitta-t-il le lieu de réunion bien plus content qu'il n'y était arrivé. Comme d'autres officiers, il se fit conduire au port le plus rapproché, et là il monta sur le premier bateau à vapeur qui passa dans sa direction. À quatre heures de l'après-midi, il débarquait dans le même endroit où nous l'avons aperçu pour la première fois, quinze mois auparavant, avec M<sup>me</sup> Dorsat et ses enfants. Ayant sa malle avec lui, il demanda un char. — Pendant qu'on le préparait, un second vapeur, marchant dans une direction opposée, vint à passer. Le bateau radeleur qui le rejoignit, ramena un passager qui, malgré les balancements considérables de la nacelle, se tenait debout sur la proue, sans le moindre appui.

— Quel imprudent! criait un bon homme, bien appuyé sur terre par deux larges pieds et un bâton, — quel imprudent est-ce là?

Le passager debout paraissait ne pas tenir le moindre compte de ces paroles d'avertissement, qui arrivaient pourtant à ses oreilles, à moins qu'il ne fût sourd. Aux chevalets du débarcadère, il marcha sans hésiter sur la planche étroite, en se balançant un peu, comme quelqu'un qui connaît bien un pareil terrain.

— Ma foi, monsieur, lui dit le même brave homme du port, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je me permets de vous dire que vous êtes bien imprudent de vous tenir ainsi debout sur la pointe d'un petit bateau, quand il fait des vagues.

— Peut-être, monsieur, répondit l'inconnu; je vous serais aussi fort obligé de m'indiquer de quel côté se trouve le chemin du Vieux-Clos.

— Parbleu! rien de plus facile: attendez.

Mais Maxime, qui s'était aussitôt approché, salua l'étranger et lui dit:

— Je me rends moi-même au Vieux-Clos, monsieur, et j'ai un char. Je serais heureux de vous offrir une place à côté de moi, et une pour votre malle sur la mienne. Me trompé-je en disant que j'ai l'honneur de saluer monsieur le capitaine Dorsat?

— Monsieur, je vous rends mille grâces: à qui dois-je d'être si bien accueilli sans être connu?

— Maxime Duval ... répondit le lieutenant vaudois.

— Eh! quelle chance! dit le capitaine, en étreignant avec cordialité la main du jeune homme. Monsieur le lieutenant, enchanté de vous voir, reconnaissant de votre obligeance et tout heureux de courir une bordée avec vous contre le Vieux Manoir en question. On ne m'attend pas aujourd'hui, mais on voudra bien, je pense, me recevoir également. — Nous sommes de vieilles connaissances par les lettres de ma famille, M. Duval; et je sais ce que je vous dois, dit-il, en lui donnant une nouvelle *secouée* de main. Mais faites-moi la grâce de me dire pourquoi vous êtes ici en bel uniforme de lieutenant, au lieu de donner des leçons à Émile ou de diriger la marche de votre *navire*.

Maxime lui raconta sur le char d'où il venait, et lui dit combien il se réjouissait de se retrouver à ses affaires et près de ses amis. Ils causèrent ainsi avec abandon, enchantés autant que possible l'un de l'autre. M. Dorsat était blond, comme sa fille, mais n'avait pas les yeux noirs. Les siens étaient d'un bleu encore très franc, malgré la cinquantaine qui avait sonné pour eux et qui, d'ordinaire, affaiblit la couleur de l'œil chez l'homme. Moins grand que M. de Castreau, il portait sur la tête un feutre matelot brun-foncé; une redingote en drap bleu-noir avec des ancrs d'or pour boutons; un petit ruban rouge à la boutonnière. Dans les formes, rien de rude, rien de violent; tandis que M. de Castreau avait parfois de ces gestes subits, à angles vifs, qui ne laissaient pas d'effrayer ses voisins. Chez le capitaine Dorsat, le commandement se présentait bien, mais toujours accompagné de la réflexion et du calme. Chez l'armateur, au contraire, la spontanéité touchait presque à la brusquerie dans certains moments.

Lorsque les deux officiers arrivèrent en vue du Manoir sur leur char découvert, les quatre habitants de la galerie regardèrent de leur côté.

— Voici M. Maxime, dit Émile; je le reconnais.

— Ils sont deux, maman, ajouta Hélène: puis: — Allons vite en bas, maman; Émile, courons, courons, c'est papa!

Tout émue, madame Dorsat accepta le bras de M. de Castreau pour descendre le long escalier tout droit de la tour. Le char entra. La famille se jeta dans les bras du père chéri qu'on n'avait pu embrasser depuis si longtemps. Celui-ci souriait à droite et à gauche, embrassait sa femme et ses enfants; mais bientôt il dit:

— Monsieur de Castreau, je vous présente notre ami, M. Maxime Duval. — M. Duval, je vous présente M. de Castreau, Directeur de la Compagnie des Aigles-Brunes du Havre. Ma chère amie, M. Duval et moi nous devons absolument nous connaître, car c'est lui qui m'amène dans son char et qui m'a tout de suite abordé le premier. Grâce à sa parfaite obligeance, j'arrive une demi-heure plus tôt.

— Alors, merci, Monsieur, dit Hélène à Maxime, en venant devant tous lui serrer la main; et soyez aussi le bienvenu.

Monsieur de Castreau trouva cela charmant de la part d'Hélène, et très naturel; mais le regard de Maxime rencontrant le sien sans faiblir de l'épaisseur d'un cheveu, donna sans doute à penser à l'armateur que le jeune homme ne traiterait que de puissance à puissance pour son immeuble et que la place devrait être emportée d'assaut. — Eh bien, dit M. Dorsat en voyant Maxime se disposer à remonter en char, eh bien donc! au revoir, M. le lieutenant, et le plus tôt possible. M. Garasse m'a chargé de vous dire que tout va bien pour le travail d'Émile. Vous êtes autorisé à lui donner congé pour un mois: c'est la règle de l'institution.

— You! you! s'écria le jeune homme.

— Bravo! ajouta immédiatement M. de Castreau. Au diable le grec et Virgile! Vive la truite du ruisseau, la montagne, la jeunesse, et tout ce qui se mange! Allons dîner, capitaine, ou prendre le thé, — c'est la même chose ici. Nous avons découvert le vin vieux du baron Basile, et je compte vous griser ce soir, pour peu que vous y consentiez. Vive la France, le Havre, la Rose-Marsay, son brave capitaine, tout le monde enfin!

— Vive la Suisse! messieurs, dit Maxime en se levant debout sur le char; vive la Suisse, pays de liberté! Et vive aussi la France!

Puis, saluant courtoisement la compagnie, il s'éloigna bientôt du Manoir.

En se retournant du côté de la maison, M. de Castreau aperçut M. Granton, qui venait saluer le capitaine.

— M. Jonas Granton, ancien et digne ami de mon oncle Basile de Durrack-les-Gouhans, fidèle aux bonnes traditions de l'antiquité et compagnon inséparable du Manoir. — Monsieur Granton, je vous présente M. le capitaine Dorsat, capitaine de la Rose-Marsay, le meilleur navire des Aigles-Brunes du Havre. Le dit cher capitaine revient

actuellement des Indes orientales, où il s'est déjà rendu bien des fois depuis vingt ans. Par conséquent, il a vu plus de pays à lui seul que nous deux ensemble et le Manoir du Vieux-Clos par-dessus le marché.

— Mesdames et messieurs, répondit avec dignité le vieil habitué aux formules aristocratiques, j'ai l'honneur de vous présenter... mes respects.

— Sur ce, dit M. de Castreau, montons donc. — Cela vous est égal, madame, que je commande le thé une heure plus tôt? — Isidore!

Le domestique passa la tête sous la coulisse d'une fenêtre:

— Le thé, à l'instant, avec tout ce que tu pourras découvrir dans cette vieille arche de Noë.

Ce que nous venons de rapporter avait eu lieu un samedi; le lendemain, M. Dorsat, beaucoup plus fatigué d'un voyage de soixante-quinze heures en diligence que de cinq mois passés sur mer, se leva tard, vers les onze heures seulement. Les dames et Émile étaient à l'église. M. de Castreau, qui se dispensait volontiers d'assister au culte public dans ce pays, fumait un cigare dans la galerie et préparait ses plans d'attaque pour les jours suivants. Il s'arrêtait de temps en temps dans sa promenade et s'adressait la parole à lui-même, à demi-voix, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire dans une importante décision: — «Valérien, il faut agir; les deux choses: la chère Hélène, d'abord, et l'usine du lieutenant après. Une fois que j'aurai la délicieuse enfant pour moi, peu importe de payer cher le voisinage de la source. Ce M. Duval est un galant homme, un peu fier, beaucoup; un bel homme. Mais dix mille francs de plus ou de moins dans sa position sont un gros item. Valérien, je te le dis, il ne faut pas tarder à agir. C'est faire le bonheur de tous.»

Pendant que M. de Castreau se livrait à de telles réflexions, fort naturelles dans son esprit et qui n'avaient rien que d'honorable au point de vue où il se plaçait, Maxime, en costume civil, accompagnait les dames, qui venaient de sortir du temple. Il arriva donc avec elles au Manoir, fit une visite d'une demi-heure et n'accepta pas le dîner qu'on lui offrait, ayant un rendez-vous pour l'établissement de M<sup>me</sup> Mavognard dans une maison du village. M. de Castreau lui demanda s'il n'y avait pas de jolies promenades dans les bois, plus haut que son usine. Maxime répondit qu'on en trouvait de charmantes, dont il indiqua les diverses directions.

— Cela étant, capitaine, reprit M. de Castreau, je compte aller faire un grand tour là-haut avec vous, demain après-midi, pour que vous voyiez bien cette plaine admirable du Léman. Nous laisserons les dames au bas de la montagne, car nous ne voulons pas les fatiguer à nous suivre dans les sentiers pierreux. Vous aurez bien l'obligeance,

M. Duval, de nous montrer le chemin à partir de votre usine?

— Très volontiers, monsieur, répondit ce dernier.

M. de Castreau eut assez de tact pour laisser la famille seule, le reste du jour. N'avaient-ils pas mille choses à se dire après une si longue séparation? Quelque habitués qu'ils fussent à l'absence, le revoir amenait toujours un échange de vie que nul ne peut comprendre s'il n'a passé par là. Toutefois M<sup>me</sup> Dorsat ne voulut pas, dès le premier jour, inquiéter son mari en lui parlant de l'affection mutuelle des jeunes gens. Hélène resta dans sa chambre une bonne partie du jour, à prier Dieu, à se fortifier contre les difficultés de sa position. Émile alla se promener avec M. de Castreau dans la campagne, et Maxime organisait avec Garin ce qui concernait la veuve et les enfants de leur ami défunt. Étant habile couturière, M<sup>me</sup> Mavognard, resterait chez elle et donnerait des leçons de travail à l'aiguille aux jeunes filles du village. Ainsi, le nécessaire de chaque jour lui était assuré.

Vers le soir, avant de remonter chez lui, Maxime fit encore deux visites à des malades qui n'avaient pu se rendre à l'église et chez lesquels M. Marsault ne pouvait s'arrêter ce jour-là. — Depuis la mort du régent, le pasteur allait davantage au devant des besoins de ses paroissiens souffrants; il en éprouvait lui-même une douce récompense, car il lui semblait que, plus actif maintenant, les choses se faisaient avec moins de fatigue et de difficultés. Dieu lui redonnait à mesure les forces nécessaires. Ainsi l'appel sérieux du mourant n'avait pas été perdu.

Quant à Maxime, il fit sa prière du soir à deux genoux, comme toujours; mais il ne pouvait exprimer en paroles ses besoins et ses pensées. Ce fut un acte d'adoration sans doute, plus encore un long soupir, comme si ce cœur aimant, droit et fidèle, se trouvait déjà en butte à l'orage qui le menaçait.

Le lendemain, le soleil se leva rouge à l'orient. De grands éclairs sillonnèrent les Alpes et s'en échappaient à tout instant. Mais bientôt le ciel s'éclaircit généralement, sauf sur les crêtes chauves du Jura français, où des boules de nuages gris se tinrent immobiles jusqu'au milieu du jour.

# CHAPITRE XXIX

## ILS VONT TOUS LÀ-HAUT



ers les quatre heures, toute la compagnie du château, Hélène et Émile en tête, arrivèrent chez Maxime. Non pas chez lui, mais près de sa maison. Le capitaine Dorsat ne pouvait assez admirer la position charmante de la nouvelle demeure, dont le propriétaire s'empessa de faire les honneurs, aidé par Émile, qui en connaissait toutes les pièces et les réduits cachés.

— C'est bien; c'est vraiment très joli, dirent les visiteurs, surtout le capitaine. On voit, M. Duval, que votre architecte a su profiter de la moindre place, sans nuire au bon goût de l'appartement. C'est petit, sans doute, comme maison; mais quand on est habitué à une étroite cabine, ah! certes, on se trouverait au large ici. Quelles douces paroles au cœur d'Hélène! rien ne lui était plus agréable que d'entendre louer par son père ce qu'elle aimait tant.

— Vous allez faire poser des papiers peints dans toute la maisonnette? demanda M. de Castreau.

— Oui, mais je ne les ai pas encore.

— Oh! vous avez le temps, c'est clair, en quelques jours ils sont secs.

On passa à la scierie, où les trois ouvriers étaient occupés; puis on monta à la source. Ici, le capitaine déclara qu'en arrivant des Grandes Indes, rien ne rafraîchissait la poitrine comme l'air dégagé par ce puissant courant d'eau vive. Sans la présence de tout ce monde, il n'aurait pu résister au désir de s'y plonger cinq ou six fois.

— Est-ce permis, M. Duval?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, j'y reviens demain avec Émile; ça te fera aussi grand bien, mon garçon.

— À présent, cher capitaine, dit M. de Castreau, nous allons monter

plus haut nous deux. Nous avons à parler d'affaires, mesdames, et comme je ne sais pas si je resterai encore ici bien des jours, il faut mettre le temps à profit. — Voulez-vous venir avec nous jusqu'aux bois, où vous nous attendrez, ou bien rester ici jusqu'à ce que l'envie de redescendre au Manoir vous reprenne?

Madame Dorsat préféra rester, se trouvant déjà fatiguée. Émile retourna s'amuser à la scierie, en sorte que les deux dames demeurèrent seules. Elles s'assirent sur le tronc incliné d'un vieux saule à petites feuilles glauques, dont les branches délicates venaient tremper leur extrémité dans le bassin tranquille et transparent. Là, elles causèrent intimement pendant une heure, comme une mère et une fille seules peuvent causer. Hélène demanda que son père fût averti au plus vite, et de son affection pour Maxime, et de l'amour de ce dernier. Elle dit qu'en cas d'une demande formelle de Maxime, tout son bonheur serait d'accepter avec le consentement de ses parents, comme aussi elle refuserait de devenir la femme de M. de Castreau; qu'à moins d'y être forcée, mais forcée comme quelqu'un qu'on mène à la mort, elle dirait non à ce dernier, malgré ses excellentes qualités et toutes ses richesses. — Hélène avait lu dans le regard de M. de Castreau, depuis hier, ce qu'il méditait; et elle était sûre que la journée ne se passerait pas sans qu'il eût fait quelque ouverture à son père. — «Ô ma chère mère, dit-elle en terminant, n'abandonnez pas votre enfant. Ne la vendez pas pour des richesses. Je ne vous parle pas de l'immense disproportion d'âge qui existe entre M. de Castreau et moi; ce n'est pas là ce qui m'arrêterait, mais bien la différence profonde et intime de ce qui fait la vie: l'affection du cœur et la même foi religieuse.»

Madame Dorsat tâcha de consoler sa fille par de bonnes paroles; elle lui rappela combien son père était bon, plein de jugement et de droiture; — que, sans doute, il ne prendrait aucun engagement sans la consulter.

— Mais, dis-moi, mon enfant, ajouta-t-elle, si, je suppose, M. Duval te demandait en mariage, as-tu réfléchi à tout ce que tu aurais à faire ici? La maison, j'en conviens, est charmante et bien distribuée; seulement, sais-tu si M. Duval pourra gagner assez d'argent pour assurer une bonne position à sa femme? La gêne est une terrible chose dans un ménage: elle est bien souvent la source de chagrins cuisants. Te représentes-tu de combien de soins difficiles et fatigants tu serais chargée, seule, en l'absence de ton mari, avec des ouvriers autour de toi, loin de tout autre secours?

— Ma mère, j'ai pensé à l'essentiel, qui est d'être bien décidée à obéir à mon mari dans les choses justes et légitimes, mais surtout à rechercher avec lui la volonté de Dieu, en qui nous nous confie-

rions. Je ne crains pas la fatigue et j'ai appris à connaître les détails d'un ménage.

— Que le bon Dieu t'entende et vous protège tous deux, ma chérie.

— Oui, maman, c'est le mieux: je veux tâcher de me confier en lui.

— Il me semble que le temps se couvre à l'occident; le soleil se cache et le vent commence à fraîchir. Nous devrions redescendre.

— Partons, dit Madame Dorsat, en serrant sa fille sur son cœur.

Pendant cet échange de pensées, dont la source de la Fraisière fut la seule confidente, M. de Castreau et M. Dorsat se promenaient dans un chemin de forêt, comme le lecteur en a souvent remarqué, s'il connaît ces vieilles montagnes. — On entre au bois dans une espèce d'ouverture à moitié dissimulée par les crues nouvelles des taillis voisins. C'est un ancien chemin à char, dont on ne se servira que lorsque la hache reviendra frapper en ces lieux. Depuis vingt ans, les eaux pluviales s'y précipitent par les pentes rapprochées et le transforment en ravine qui, rongant le sol, met parfois à découvert de gros blocs de calcaire empâtés dans le gravier. On monte ainsi péniblement dans cette tranchée naturelle, et l'on atteint ensuite un premier plateau, sorte de renflement ou d'esplanade naturelle sans pierres visibles. À droite et à gauche, sont des sentiers parallèles, tapissés de charmant gazon et recouverts par les berceaux de feuillages des hêtres, qui se touchent par-dessus. Comme il fait bon se reposer ici, lorsque le chasseur y arrive fatigué, à la suite de longues traversées dans les chaudes rocailles! Son vieux chien se couche à plat ventre à ses pieds, dans l'herbe tiède, et lui-même finira aussi peut-être par céder au doux sommeil. Eh bien! c'est dans un de ces berceaux formés par la nature, que nos deux messieurs se trouvent en ce moment. Nous allons rapporter quelques-unes de leurs paroles.

— Je suis donc fort heureux, cher capitaine, disait M. de Castreau, que les résultats du voyage de la Rose Marsay soient si beaux. Dans le premier conseil d'administration où j'assisterai, je ferai la proposition formelle qu'une large gratification soit ajoutée à vos appointements. C'est de la plus simple justice, puisque, grâce à vos soins, tout a si bien été. — Maintenant, j'ai sur le cœur, depuis trois semaines, c'est-à-dire depuis que je suis ici, une affaire dont je tenais à vous parler sans témoins. — Vous avez une fille charmante; M<sup>lle</sup> Hélène est non-seulement belle, instruite, mais elle a, j'en suis certain, le plus aimable caractère.... À ces mots, le capitaine lâcha le bras de M. de Castreau et se retournant vivement: — Vous n'avez rien à lui reprocher, j'espère? dit-il.

— Bien loin de lui reprocher quoi que se soit, cher monsieur, je veux au contraire vous supplier humblement de me l'accorder. Je suis

riche, vous le savez; encore dans la force de l'âge et bien portant; sans enfants, libre de mon bien comme de mes actions. J'ai le cœur trop aimant pour ne pas me remarier, et je puis faire à ma femme un sort digne d'envie, au Havre, ou ailleurs. J'aime mademoiselle Hélène avec toute la passion d'un jeune homme; cher Capitaine, promettez-moi d'appuyer ma demande auprès de ces dames.

— Monsieur, répondit le marin, ceci est très grave et demande que j'y réfléchisse. Je ne m'y attendais point. C'est une complète surprise. Il est cependant une chose que je vous dirai tout de suite, c'est que je ne ferai jamais rien contre les sentiments intimes d'Hélène. Moi, personnellement, je suis très honoré de votre demande et je vous en remercie. Si Hélène vous accepte librement, je ne m'y opposerai point.

— Cette liberté que vous lui laissez, Capitaine, et l'appui moral que vous me promettez, me sont d'heureux présages de bonheur: soyez assuré — ai-je besoin de vous le dire? — que je ferai tout pour celui de votre fille. Ainsi, je m'engagerai par contrat à lui laisser vingt mille francs de rente et la propriété complète du Manoir du Vieux-Clos, pour le cas où elle resterait veuve, sans enfants. Si elle en a, elle jouira, sa vie durant, de la moitié de ma fortune tout entière. Vous voyez que j'ai bien réfléchi à tout cela, puisque, dès une première ouverture, j'entre dans des détails aussi positifs. Ensuite, pour peu que cela vous soit agréable, il sera facile d'obtenir pour vous une place dans notre Compagnie des Aigles-Brunes, et alors vous n'aurez plus besoin de reprendre la mer.

— Pour ce qui me concerne, Monsieur, je préfère demeurer complètement en dehors de vos projets; si le mariage doit avoir lieu, nous verrons après: je suis encore dans un bon âge, j'aime la mer, et puis j'ai mon fils qui veut aussi être marin et que je compte emmener avec moi comme novice, dans deux ans. Pour le moment donc, il ne s'agit que du sort de ma fille; mais cela ne m'empêche point d'être reconnaissant de la bienveillance dont vous m'honorez. Ce soir, ou demain, je parlerai de tout cela avec ma femme et nous pourrons vous donner une réponse sans tarder.

Hélène se doute-t-elle de la proposition que vous venez de me faire?

— Il serait possible que deux ou trois mots de ma part lui en eussent donné l'idée; la chère enfant a pu voir, du reste, depuis quinze jours, que je pense à elle continuellement.

— Mais vous ne lui avez fait ni déclaration, ni aucune demande?

Aucune, cher Capitaine: je vous attendais, et d'ailleurs, j'ai pour principe en ces matières, qu'il faut agir avec la plus grande prudence. On ne saurait garder trop de retenue et de respect, soit à l'égard de la

personne même, soit dans ce qui se rapporte à l'autorité si légitime des parents.

Ce fut de cette manière que M. de Castreau termina la conversation. En ce moment un bruit lointain dans les forêts supérieures parvint aux oreilles du capitaine.

— C'est du vent dans la montagne, dit-il, et voilà un éclair. Descendons promptement, car ces dames nous attendent peut-être encore à la source.

En moins de dix minutes, le ciel fut couvert à l'occident, le soleil caché derrière de sombres nuages. Une nuit subite semblait sortir du bois, à la rencontre de l'obscurité amenée aussi par l'orage. Le capitaine branlait la tête, tout en faisant des enjambées de cinq pieds à la descente.

— J'aurais dû prévoir ce temps, dit-il; mais ce que vous m'avez confié là-haut m'a trop préoccupé pour que j'aie pu penser à autre chose. — Voici un vent sud-ouest d'une grande violence. Nous aurons de la peine à arriver à la scierie de M. Duval avant d'être mouillés. Diantre! il paraît que le vieux souffleur de la Manche connaît aussi son métier dans le Jura!

En effet un vent terrible venait fondre sur les versants méridionaux: il courbait les plus grands arbres et tordait leurs branches, comme s'il se fût agi d'une baguette de noisetier. De loin en loin, un craquement prolonge dans la forêt annonçait la chute de quelque sapin mal affermi sur ses racines ou planté dans le sable. Des gouttes de pluie froide, mêlées de grésil dur, commencèrent à frapper les joues des deux promeneurs, lorsque le chemin pierreux n'était pas caché sous la ramée envahissante. Mais quand ils s'y trouvaient à l'abri, l'obscurité était telle qu'ils ne pouvaient juger du temps extérieur que d'une manière approximative. En sortant de la forêt, ils virent une colonne jaunâtre qui descendait la montagne et embrassait déjà une grande partie de la plaine, entre les monts et le lac. Il s'y montrait, ça et là, des raies noires, grenées, que les sillons de la foudre éclairaient à tout instant. Encore dix minutes et ils seraient atteints par cette colonne. Au bruit sourd, continu, qu'elle faisait en avançant, ils comprirent que c'était de la grêle. Ils se mirent donc à courir en bas, dans les côtes de melon, le capitaine donnant l'exemple, et M. de Castreau faisant de son mieux pour le suivre. À cent pas de la scierie, de gros grêlons secs commencèrent à se briser sur le sol. Maxime, fort inquiet de ces messieurs, vint promptement au chemin supérieur où, les rencontrant tout essoufflés, il leur dit:

— Venez vite chez moi, messieurs; il serait de la dernière imprudence d'aller plus loin. Vous seriez frappés par la grêle qui s'avance,

et votre vie courrait un véritable danger.

Moitié riant, moitié inquiet, M. Dorsat dit qu'il ne fallait pas hésiter à entrer à la scierie.

— Mais ces dames, M. Duval, où sont-elles?

— En sûreté au Manoir, depuis un bon moment.

— En ce cas, j'entre aussi avec joie, dit M. de Castreau, qui se secouait de son mieux. Quel vilain diable de pays que le vôtre, M. Duval! Pour si peu de chose, en vérité on ne sait pourquoi, le temps se met dans une pareille colère! Voyez! voyez, capitaine, quels grêlons! tout va être haché dans la campagne.

Au même instant, un effroyable coup de tonnerre fit trembler les vitres et résonner bruyamment tous les fers des scies. La montagne répéta le fracas de la foudre en longs roulements, entremêlés de détonations et de secousses lointaines.

Mais la grêle, heureusement, n'était qu'en minorité dans l'épaisse colonne: bientôt ses grains cessèrent de frapper contre les parois de la maison. Une pluie serrée y succéda, comme pour cicatriser par son action bienfaisante, les plaies du fléau dévastateur.

Les deux promeneurs ne pouvaient songer à quitter ce lieu de refuge. Et l'obscurité continuant, Maxime alluma deux bougies, apporta de la bière, du vin, un paquet de véritables *grandsons*<sup>14</sup> qu'il gardait depuis quatre ans; puis, engageant ses visiteurs à prendre patience et à allumer des cigares, il leur offrit avec aisance tout ce qu'il possédait dans son ménage de garçon. M. Dorsat ne se fit pas prier pour le cigare, dont il savoura l'arôme au second jet de fumée, et le déclara d'une agréable originalité. M. de Castreau en fit autant, demanda de la bière, que la course récente à travers les côtes de melon lui fit trouver dix fois meilleure. Bientôt, s'étendant à demi l'un et l'autre sur le canapé de Maxime, pendant que ce dernier se tenait assis en face, de l'autre côté de la table, les langues se délièrent, la chambre se remplit de fumée, et la première bouteille de bière fut remplacée par une seconde. Que faire là rien qu'à fumer? La pluie tombait toujours à flot: il fallait bien un petit délassement pour ne pas trouver le temps trop long. D'ailleurs, le vieux cigare de Grandson donne soif à qui en fait usage. Ceci encore m'a été dit par des personnes bien placées pour faire une observation de ce genre. Maxime Duval ne fumant pas offrait pourtant volontiers du tabac à ses visiteurs. Moi qui cite le fait, je n'ai pas même cette petite qualité sociale. Peut-être suis-je aussi imbu de principes subversifs à cet endroit. Si vous êtes archi-fumeur, monsieur, je vous prie de me le pardonner.

14 - [NdÉ] Vraisemblablement des cigares fabriqués par *Vautiers Frères* à Yverdon en Suisse.

# CHAPITRE XXX

## ON CAUSE À L'USIDE



Il y avait une grande heure que M. de Castreau et M. Dorsat s'étaient arrêtés à la scierie et ils ne pensaient point à partir, car le capitaine venait de reprendre un nouveau cigare, qu'il brûlait avec une satisfaction visible. Après l'orage, après la pluie épaisse qui avait enfin cessé, le jour reparut pour quelques instants. Le soleil vint encore éclairer de quelques blancs rayons la rive de Savoie; à mesure qu'ils s'élevaient sur les Alpes, la couleur des montagnes devenait plus vive. Lorsque le Mont-Blanc seul les reçut, ils parurent éclatants, puis d'un rose pâle, et enfin la nuit s'établit sur les hauteurs, comme dans les vallées et sur la plaine.

— Nous sommes parfaitement bien chez vous, M. Duval, dit le capitaine; je m'y sens aussi à l'aise que sur mon navire. Le bruit du ruisseau, l'activité voisine de vos rouages, l'odeur du bois résineux, tout cela me va presque aussi bien que la mer. Toutefois, ma famille pourrait être inquiète de notre absence, ajouta-t-il en se levant.

— M<sup>me</sup> Dorsat, répondit Maxime, a été prévenue par un de mes ouvriers que vous êtes ici sains et saufs, messieurs.

— Décidément vous êtes un homme unique, M. Duval: vous songez à tout. Je vous prendrais volontiers pour mon second.

En disant cela, le capitaine se rassit en biais, au coin du divan, et tendit son verre.

On aurait pu croire qu'il ne pensait ce soir qu'à fumer, boire un verre de bière et dire un mot de temps en temps; car c'étaient plutôt M. de Castreau et Maxime qui entretenaient la conversation; mais non: esprit sérieux, homme pratique, d'une vie religieuse plus individuelle qu'expansive, M. Dorsat préférait n'arriver que tard au Manoir, afin de mettre la nuit entière entre le moment actuel et ce qu'il devait dire à sa femme. Il savait qu'elle n'en fermerait pas les yeux; et si Hélène en

apprenait quelques mots, ce serait aussi une nuit blanche pour elle. Lui-même était bien aise de laisser mûrir son opinion, avant de parler aux siens.

— Quant à M. de Castreau, il ne paraissait, non plus, point pressé de quitter ce lieu, bien étrange assurément pour un homme habitué au confort raffiné d'une grande ville. L'originalité lui en plaisait, et la douce pensée que la glace était rompue, bien et dûment brisée sur le grand point en question, lui donnait encore plus d'entrain que de coutume. Enfin, il trouva en Maxime Duval un esprit qui n'était point inférieur au sien. Ils parlèrent politique. Maxime lui dépeignit la crise actuelle de la Suisse, et comment une révolution fédérale y éclaterait avant peu d'années. Le temps ayant marché depuis 1815 et de nouveaux besoins se faisant sentir généralement, il deviendrait impossible de conserver le Pacte signé à cette époque. Et, selon lui, il était très malheureux qu'il fût question de jésuites dans tout cela. Ils parlèrent des écoles socialistes nouvelles, sur l'absurdité desquelles ils se trouvèrent d'accord. — Le jeune industriel sut donc intéresser ses hôtes par sa conversation aimable, élevée, dont ceux-ci furent charmés.

— M. Duval, dit tout à coup l'armateur, plus je vous entends (et je dois l'avouer, avec autant de plaisir que le fait mon ami le capitaine, qui a vraiment l'air d'un bienheureux sur ce divan), plus je vous écoute, moins je comprends qu'un homme comme vous se contente du genre de travail et d'activité que vous trouvez ici. Vous possédez une instruction classique supérieure, beaucoup plus solide que celle de nous autres commerçants; je suis persuadé que vous êtes capable de rédiger d'une manière distinguée, non seulement une lettre difficile, mais un mémoire, un rapport compliqué et volumineux. En politique, vous voyez d'une manière juste: n'est-ce pas dommage d'enterrer votre intelligence ici, lorsque vous pourriez l'utiliser ailleurs d'une manière plus profitable, et rendre de grands services? Pour vous mettre mieux sur la voie, voulez-vous me permettre de compléter ma pensée par une proposition?

— Monsieur, répondit Maxime un peu étonné, je suis reconnaissant de votre bienveillance.

— Eh bien, mon cher monsieur, je vous proposerais de me vendre votre immeuble, dont je vous paierais un bon prix; puis, de venir au Havre, où je me fais tort d'obtenir pour vous une place de 3000 francs dans les bureaux de la Compagnie des Aigles-Brunes, dont je suis un des administrateurs. L'intérêt de votre capital, joint au traitement de 3000 francs, serait très supérieur sans doute à ce que vous pouvez gagner ici: de plus, il y aurait pour vous au Havre des

chances d'avancement.

En écoutant cette offre tout à fait inattendue, Maxime dirigeait son regard sur l'habile commerçant. Voyant que la chose ne prenait pas, ce dernier continua néanmoins.

— Ne croyez pas, M. Duval, que je mette une grande importance à l'acquisition de votre immeuble. Si vous me le vendez, le prix que je pourrais le louer sera toujours inférieur au rendement d'un bon capital, et il y aura ainsi chaque année perte sèche pour moi. Mais voilà, je vais vous montrer le défaut de la cuirasse: je regretterais qu'un autre que moi achetât votre propriété, lorsque vous aurez besoin d'autre chose, ce qui, avec tout ce que vous êtes capable de faire et d'entreprendre, ne peut manquer d'arriver. Je serais bien aise aussi d'arranger un peu la source du ruisseau, d'y faire quelques embellissements de propreté et de bon goût. Comme affaire productive, je n'y songe pas le moins du monde: vous le comprenez.

— Monsieur, répondit Maxime avec un calme parfait, deux choses s'opposent à vos désirs. D'abord, la source de la Fraisière étant propriété de l'État, comme tout le cours de l'eau, personne ne peut y changer quoi que ce soit. Et vraiment je crois que c'est un bonheur; car le créateur, qui plaça ici le jet puissant de cette onde si fraîche, a donné au site même tout ce qui pouvait l'embellir. Un jardinier saurait-il, quelque habile qu'il fût, conduire les lierres jusqu'aux branches les plus élevées des frênes, comme le fait ici la nature sans aucun effort? En voulant arranger ce bosquet, qui nous montre en miniature les forêts vierges, on ne ferait que le gâter. Voilà donc un premier point qui vient à l'encontre de vos intentions. — Le second est encore plus positif: je ne veux point vendre ma propriété. Je l'ai créée moi-même et j'y tiens beaucoup, surtout dans le moment où je vais achever ma maison. Enfin, monsieur, je suis très touché de l'offre que vous me faites d'une place au Havre. Si je n'avais pas ceci, j'accepterais et ferais de mon mieux sous votre direction; mais non; je crois que ma carrière est bien dans la contrée où je suis né, dans ma patrie que je préfère à tous les pays du monde, et dans les simples occupations qui reviennent ici chaque jour. Je fais quelques petites affaires pour mon compte, et vous pouvez voir, dit-il en montrant du doigt sa bibliothèque, que j'ai aussi là des amis.

— D'accord, mon cher monsieur; cependant, veuillez y réfléchir. Une bonne occasion se présente; j'entends payer largement, très largement, de façon à ce que tous vos frais, toutes vos dépenses, tous vos soins et la situation exceptionnelle de votre usine soient compris dans la vente. Vous voyez que je suis franc. Peut-être y penserez-vous à deux fois avant de dire non d'une manière définitive. Nous en repar-

lerons quand vous voudrez.

— Est-il permis d'entrer? demanda quelqu'un qui frappait à la porte et l'ouvrit presque en même temps.

C'était maître Joseph Chamiot, armé d'un gourdin et portant de l'autre main une grosse lanterne.

— Par ma foi! dit-il en entrant sans se gêner, ces dames sont bien bonnes de reste, de s'inquiéter au sujet de ces messieurs. Elles les croient au fond de la rivière, mais heureusement que c'est de la fumée qui les entoure et rien de plus. — M<sup>me</sup> Dorsat m'envoie auprès de ces messieurs pour savoir ce qu'ils sont devenus depuis l'orage, qui, grâce à celui qui sait emmancher les cerises, n'a pas fait grand mal au raisin chez nous. L'ouvrier de M. Maxime a dit à M<sup>me</sup> Dorsat que ces messieurs étaient ici, mais elle veut en savoir davantage. Me voici donc prêt à leur montrer le bon chemin.

— Maître Joseph, vous êtes un brave homme, dit tout de suite M. de Castreau; vous allez boire un verre d'excellente bière avec nous, après quoi nous vous suivrons: asseyez-vous là.

Le capitaine alluma un troisième cigare et offrit le reste du paquet à Joseph Chamiot.

— Merci, merci, monsieur le capitaine: je voudrais que tous les cigares fussent au fond de la mer, avec une grosse montagne dessus pour les bien écraser. — Mais pour un verre de vin, à la bonne heure! M. Maxime sait que je suis brouillé avec l'orge et l'eau du lac, autrement dit la bière, sauf respect. À votre santé, messieurs! — Voilà au moins de la liqueur! le vin, c'est quelque chose qu'on boit sans crainte de s'empoisonner. On voit ce qui s'y passe, lorsqu'il est transparent comme celui-ci: c'est du 40, bel et bon, M. Maxime, dit-il en faisant claquer sa langue. Quant à la bière, il me semble toujours qu'on n'y verrait pas même une limace grise, si la pauvre bête avait eu le malheur de s'y noyer. Moi, j'aime assez à voir clair dans ce que je bois et ce que je mange. Si je devenais aveugle, je serais malheureux, surtout à cause de cela. — Oui, sur l'article de la bière, je suis du même avis que notre digne M. Granton, qui dit qu'elle contient des principes *subtersifs* de l'ordre *sociable*.

Le capitaine partit d'un bon éclat de rire en écoutant Chamiot; mais celui-ci ne se tint pas pour battu; il reprit:

— À votre santé, monsieur le capitaine, qui riez de si bon cœur! Je veux pourtant vous dire une chose: Que trouvez-vous de bon dans ces nuages de fumée qui ne font qu'entrer dans votre bouche et en ressortir aussitôt? Le tabac, au dire de M. Granton (mais le tabac à fumer seulement, car celui de la tabatière est sans doute d'une autre espèce), le tabac est un poison lent, qui attaque les nerfs et le

cerveau. Les cigares, en particulier, contiennent toutes sortes d'horreurs, des drogues qui vous feraient tomber la barbe si on avait la fantaisie de se la frotter avec: et voilà que des hommes ont eu l'idée de se mettre ça dans la bouche même! — À votre santé! ça n'a pas le sens commun, outre que cette fumée coupe la respiration d'une jolie manière à ceux qui n'y sont pas habitués. Mais pour nous autres, la pipe a de bien plus graves inconvénients. Par exemple, depuis trente ans que, grâce au bon Dieu, je suis fermier du domaine de notre honorable maître M. des Castreaux ici présent, oui, depuis trente ans, je n'ai pas encore pu avoir un berger pour mes vaches, qui ne fumât tant que le jour est long. Ce n'est jamais tout coupaché, tout briqueté: il faut nettoyer le tuyau de la pipe, souffler dedans, rajuster le couvercle: tout ça prend un temps de la *mâlevie*. À votre santé, messieurs! — Et, après tout ça, le berger risque de mettre le feu à la maison. Jamais je n'ai pu faire entendre raison au mien; il préférerait me quitter plutôt que de renoncer à sa pipe. N'est-ce pas être esclave d'une vilaine habitude? On dit que les marins sont dans la nécessité de fumer pour se conserver la mâchoire en bon état: c'est possible; mais j'ai pourtant lu dans un livre que le tabac a seulement été découvert il y a trois cents ans, et jusqu'à ce moment là, il y avait pourtant des vaisseaux sur mer et des matelots pour les faire marcher. À votre santé, M. le capitaine: excusez le mot. Dieu vous préserve de naufrager sur mer, car, ma foi! il ne doit pas y faire beau!

— À la vôtre, mon brave M. Chamiot. Merci de votre souhait. À l'égard du tabac, vous avez parfaitement raison; c'est une vilaine habitude: ainsi, j'éteins.

— Sur mer, M. le capitaine, reprit Chamiot, je suppose qu'il n'y a pas beaucoup de révolutionnaires?

— Ah! non, cela ne serait pas toléré, pas même une minute.

— Que leur fait-on, quand par hasard il s'en trouve quelques-uns.

— C'est selon le cas. On les met aux fers, en attendant qu'ils passent par un jugement suprême. S'ils se sont défendus les armes à la main, s'ils ont tué un camarade, il y a des vergues où on les pend, et la mer où on jette leurs cadavres.

— Diantre! ça devient sérieux: avez-vous fait quelquefois des expéditions de ce genre, sur votre vaisseau?

— Non, jamais, grâce à Dieu. Je n'ai pas encore été appelé à réprimer un seul cas d'insubordination grave.

— Cela fait honneur à celui qui commande et à ceux qui obéissent. Mais voilà, sur mer, il n'y a pas, comme dans nos villes, cinq ou six *pintes* à la file les unes des autres. C'est là que nos jeunes gens sont pervertis, parfois même avant d'avoir été admis à la communion. —

Je crois, messieurs, qu'il serait temps de redescendre au village: qu'en pensez-vous? Neuf heures sonnent à l'horloge de Géry: le vent a tourné depuis la nuit; c'est la bise qui souffle.

Peu d'instants après, maître Joseph Chamiot marchait devant les deux messieurs, tenant sa grande lanterne à la main pour leur indiquer la route.

# CHAPITRE XXXI

## UN PLUS HABILE



En arrivant au Manoir, ils ne trouvèrent que madame Dorsat. Émile dormait déjà, et Hélène se dispensa de paraître, vu l'heure tardive. M. de Castreau ne prit qu'une tasse de thé; mais le capitaine avait faim: il mangea comme à l'ordinaire. Avant de se retirer, M. de Castreau salua bien affectueusement madame Dorsat et lui dit:

— Je vous recommande mes intérêts, madame, ils sont entre vos mains.

Quant il fut parti, il fallut, bon gré mal gré, ne pas attendre au jour suivant pour tout raconter à madame Dorsat. Le capitaine fit donc part à sa femme de la demande en mariage et des détails que nous connaissons; après quoi, et sans attendre que M<sup>me</sup> Dorsat émit son opinion, il dit qu'il faudrait parler à Hélène le lendemain matin, lui montrer le pour et le contre de la position offerte, puis la laisser parfaitement libre de se décider elle-même. Madame Dorsat approuva beaucoup la marche proposée par son mari; enfin tremblante et d'une voix émue, elle ajouta qu'elle aussi avait une communication importante à lui faire. Alors elle expliqua, de la manière la plus franche et la plus exacte, toute l'histoire de l'affection réciproque des deux jeunes gens. Le père fronça d'abord le sourcil; il s'appuya la tête d'une main, pendant que l'autre restait étendue sur la table; mais bientôt les traits du visage reprirent leur calme habituel et leur expression sereine. Quand il sut tout: — C'est un grand malheur, dit-il, ou un grand bonheur. Que chacun fasse son devoir, et, à la garde de Dieu! Sa volonté soit faite! — Maintenant, je comprends pourquoi je me suis senti tout de suite de l'affection pour M. Duval. C'est une chose étonnante, Marie; mais, quoiqu'il ne nous ait pas demandé notre enfant comme M. de Castreau, je sens que je lui suis, au fond, plus attaché qu'à ce dernier, qui est pourtant un homme excellent, sans parler de

sa position dans le monde. M. Duval, j'en suis certain, doit aimer Hélène d'un amour plus profond et plus vrai. À l'âge de M. de Castreau, on peut se faire de grandes illusions sur ce sentiment du cœur: ou peut, sans doute, aimer avec passion; mais aimer pour se donner, aimer par bonheur et vie pour vie, comme dans la jeunesse, cela ne se voit que dans certains cas très exceptionnels. Il faudrait pouvoir mettre M. de Castreau à l'épreuve, un peu longtemps: un homme de cet âge, de ce caractère prompt et absolu, dans sa position de fortune et de famille, n'y consentirait jamais. — Hélas! chère amie, je puis comprendre que tu n'aies rien vu de cet attachement tacite, jusqu'à ce qu'Hélène t'en ait parlé; car depuis trois jours que je suis ici, je ne m'en suis pas douté. Loin de moi donc la pensée de te faire aucun reproche. Seulement, tout ceci est bien embrouillé: nous sommes, presque par faveur, dans la maison d'un homme très riche, qui veut épouser notre fille et lui faire un sort magnifique: il a trente-trois ans de plus qu'elle; il l'aime, dit-il, passionnément; et il se trouve qu'elle en aime un autre, digne d'elle à tous égards, mais qui est presque sans fortune. En outre, tout ce que celui-ci possède est convoité par le premier, qui ne se doute point de l'amour mutuel des jeunes gens, et voudrait pouvoir être utile à son rival. En prolongeant notre halte là-haut dans la soirée pour ne pas t'inquiéter trop tôt par ce que j'avais à te dire, je ne pensais guère que tu avais aussi des révélations à me faire. Comme nous sommes bornés et aveugles, bien souvent! Mais Dieu nous conduit dans sa bonté suprême, et lui, il sait tout. Au fond, il vaut mieux que nous ayons parlé de cela dès ce soir: nous aurons une nuit agitée: heureusement nous sommes deux, et deux valent mieux qu'un. Au point où en sont les choses, il faut qu'une décision soit prise le plus tôt possible.

Les deux époux causèrent encore longtemps; enfin ils essayèrent d'appeler le repos d'esprit et le sommeil.

Le lendemain, un peu avant l'heure du déjeuner, M. de Castreau vint dans la galerie, dont toutes les fenêtres étaient soulevées dans leurs rainures, jusqu'au milieu de la hauteur. Il voulait s'y promener un moment et réfléchir aux offres nouvelles qu'il pourrait faire à Maxime pour l'engager à lui vendre son usine. Contre son attente, il y trouva Hélène écrivant une lettre. Elle plia son buvard et se leva immédiatement.

— Non, non, ma chère Hélène, ne partez pas, je vous en supplie, dit-il.

La jeune fille, son buvard à la main, resta debout devant lui, mais grave et sérieuse bien plus que de coutume.

— Ma chère Hélène, reprit-il, je vous aime tant! laissez-moi vous

le dire encore.

— Monsieur, répondit-elle, je vous suis bien reconnaissante, mais permettez-moi d'aller achever ma lettre.

Et de ce pas elle ouvrit la porte de l'escalier de la tour. M. de Castreau, immobile, la vit bientôt passer dans la cour, d'un pas pressé, et regagner l'appartement de ses parents.

Le déjeuner fut court; on parla peu, si ce n'est Émile, qui, heureusement, entretint son compagnon de pêche d'une remonte de truites qu'on avait signalées à la suite de l'orage d'hier. À neuf heures, M. et M<sup>me</sup> Dorsat avec Hélène s'enfermèrent dans une chambre, pour y traiter la grande question.

— Ma très chère enfant, dit le père, je sais tout ce qui te concerne: ton affection avouée à ta mère pour M. Duval et ce que ce dernier pense de toi, quoiqu'il ne m'en ait pas dit un mot. L'affection dans ces cas-là est une chose sainte, pourvu qu'elle ne soit, ni une idolâtrie, ni une passion momentanée sans raison ni base solide. Je ne veux pas juger de ce qui se passe en toi; mais voici une demande positive en mariage, faite par un homme qui, lui aussi, dit qu'il t'aime beaucoup. Tu sais comme moi que M. de Castreau a le caractère le plus honorable, des principes moraux certains et bien connus, une réputation excellente. Je crois qu'il n'est pas non plus sans besoins religieux. C'est un ami de notre famille, un protecteur de ton père dans les affaires de la Compagnie qui m'emploie. Il est très riche, on peut le dire. Malheureusement pour lui, il est beaucoup plus âgé que toi, mais bien conservé, d'une santé parfaite. Il n'a pas d'enfants de son premier mariage. Je crois donc devoir te montrer tous les avantages de la position qui t'est offerte, afin que tu l'examines sérieusement.

Ici, M. Dorsat entra dans les détails déjà connus du lecteur, puis continuant: — Quant à M. Duval, je me sens attiré vers lui, je l'avoue, comme vers un homme bon, cordial et droit, d'une intelligence supérieure. On dit sa piété vraie et profonde. Toutefois, sa position est chétive, comparée à celle de M. de Castreau. Puis, c'est un étranger pour nous, un Suisse. Enfin, ma chère Hélène, je crois qu'il t'aime aussi; mais nous n'avons pas à nous occuper de ce qu'il pense, tandis qu'il nous faut donner, si possible aujourd'hui même, une réponse à M. de Castreau. Prends le temps que tu voudras pour réfléchir et en parler encore avec ta mère ou avec moi, après quoi tu décideras s'il faut donner de l'espoir à M. de Castreau ou lui répondre par un refus positif. Est-ce ainsi convenu, mon enfant?

— Oui, mon bien cher père: je ne ferai rien à la légère, je vous promets. Donnez-moi votre bénédiction; je veux tâcher de m'en rendre digne.

L'excellent père pressa sa fille sur son cœur, puis il sortit de la maison et dit qu'on le trouverait dans le voisinage si l'on avait besoin de lui. — Après être restée encore un moment avec sa mère, Hélène regagna sa chambre. Nous n'avons pas besoin de dire au lecteur pieux ce qu'elle y fit; et ceux qui n'ont pas foi dans la puissance de la prière nous accuseraient d'une simplicité d'esprit par trop enfantine. Dans la grande question du sort éternel de l'âme, question bien autrement grave que celle qui se rapporte à la vie terrestre seulement, il vient un jour, cependant, pour chacun, où il faut savoir se confier en Dieu pour être sauvé, ou périr loin de lui. — En sortant de chez elle, Hélène Dorsat revint auprès de ses parents.

— Je désire, leur dit-elle, donner moi-même la réponse à M. de Castreau, et avoir un entretien avec lui sans témoins. À deux heures, je le recevrai dans la galerie.

— Eh bien, mon enfant, que Dieu soit ton guide!

— Oui, j'espère qu'il le sera: je compte sur lui pour me donner la vraie sagesse, et je lui rends grâce de toute mon âme de m'avoir accordé des parents tels que vous, mon père et ma mère. Maintenant, je vais me promener un peu toute seule, dans l'avenue du verger.

Elle prit son chapeau, un livre et une ombrelle. De sa chambre, M. de Castreau put la voir encore aller et venir, s'asseoir sur l'herbe: mais su-t-il lire dans son cœur? Non, il s'y trouvait des sentiments trop élevés, trop délicats et trop profonds, pour que, dans sa disposition actuelle, il lui fût possible de les découvrir.

«Oh! si Maxime se doutait de ce qui se passe, se disait parfois la pauvre enfant! Oh! s'il pouvait en être instruit! Comment faire? ... Mais non, mon Dieu! non, je veux m'assurer en toi seul et marcher dans la vérité, sous ton regard. Celui qui se confie en toi et dont le cœur est droit, ne sera jamais confus: tu le dis dans ta parole.»

À l'heure fixée, deux petits coups furent frappés à la porte de la galerie correspondant à la grande salle du Manoir.

— Entrez, dit Hélène.

Assise à la place où se tenait ordinairement Maxime pendant les leçons, Hélène était là, dans sa plus simple toilette de jeune fille. Il se peut qu'elle n'en fût que plus belle.

— Entrez, monsieur, dit-elle, et veuillez vous asseoir.

Savez-vous, lecteur, ce que c'est que d'être convoqué à une séance pareille? Si vous y avez quelque jour passé, je n'ai rien à vous apprendre. Vous voyez l'air soumis, respectueux, humble de cet homme, qui possède des millions, peut-être, qui commande aux navires de se rendre aux Indes et ils y vont, d'en revenir et ils en reviennent. Il n'y a ici qu'une jeune fille de vingt ans, mais avec elle

est une puissance qui, tôt ou tard, est assurée de la victoire.

M. de Castreau obéit et s'assit en face d'Hélène. Écoutons:

— Monsieur, je suis extrêmement touchée et honorée de la demande que vous avez faite à mes parents; j'ai désiré avoir un moment d'entretien avec vous avant de me décider à vous donner une réponse.

— Chère et bien-aimée Hélène, croyez que je suis trop heureux de vous entendre.

— Monsieur, vous dites que vous m'aimez, et je veux le croire...

— Ah! si je vous aime! ...

— Que demanderez-vous à votre femme, en retour de cet amour que vous dites avoir pour moi?

— Je lui demanderai le sien, Hélène, et elle me le donnera, parce que je veux la rendre heureuse, parce que je saurai la rendre heureuse.

Hélène soupira, puis elle reprit:

— Je vous dois toute la vérité, cher monsieur: Cet amour, que vous attendriez de moi en toute bonne et sainte justice, je ne pourrais vous le donner.

— Pourquoi donc, chère enfant?

— Parce que, monsieur, je ne suis pas libre: ce cœur que vous réclamez, appartient à un autre depuis longtemps.

Ayant dit cela, Hélène baissa les yeux et se tut.

M. de Castreau laissa tomber ses mains sur la table et, après un moment de silence, murmura le mot: Malédiction!

— Il faut, reprit Hélène, que j'aie pour vous la plus haute estime, monsieur, et beaucoup d'affection, pour avouer ce qui, jusqu'à hier au soir, a été un secret pour mon père et n'est connu de ma mère que depuis deux mois. Ce secret, je le dépose entre vos mains. Ma confiance en vous est pleine et entière. Jamais, n'est-ce pas? jamais vous n'épouserez une femme qui vous dira: mon cœur est déjà donné.

— Malédiction sur moi! murmura une seconde fois l'infortuné M. de Castreau, sans relever la tête. Enfin, il la redressa:

— Hélène, dit-il avec un accent de profond accablement; mais avec une dignité exquise qu'on ne lui connaissait pas encore, vous êtes au-dessus de tout ce que j'avais pu me représenter. Non, je ne trahirai point une si noble confiance. La manière dont vous venez de parler me prouve, hélas! que tout essai nouveau de ma part serait superflu dans ce moment. Tant que vous n'êtes pas libre de vous attacher à moi, je retire ma demande; mais si jamais votre cœur est dégagé, je la reprends. La torture que je viens de subir est grande, Hélène. Un mot de plus, je vous en supplie.... Celui...

— Non, monsieur; je n'ai personne à trahir.

— C'est inutile: si je n'avais pas été aveugle, le jour où votre père

est arrivé avec *lui*, j'aurais tout compris au regard que nous avons échangé. Mais il était déjà trop tard. Puisse-t-il vous donner le bonheur dont j'aurais été fier de vous entourer, de vous combler! Et maintenant, adieu mon enfant! Je ne vous reverrai peut-être jamais: me donnerez-vous votre front à baiser?

Hélène se leva, se présenta avec dignité devant l'homme honorable qu'elle venait de refuser. Celui-ci, en soupirant, colla ses lèvres sur ce front si pur; puis il quitta la galerie.

Restée seule, la jeune fille s'accouda sur la table, absorbée en un élan du cœur que nous renonçons à décrire ici.

## CHAPITRE XXXII

### LE PLUS FORT DES DEUX QUEL EST-IL ?



eu d'instants après la scène que nous venons de retracer, M. de Castreau était occupé à serrer au fond d'une malle de voyage les divers papiers qui, jusqu'à ce moment-là, couvraient une table de son appartement. De temps en temps, avec une sorte d'activité fébrile, il allait à la fenêtre ouverte, regardait le ciel (non la campagne) et s'adressait la parole à lui-même en revenant à son travail.

«Valérien, se disait-il, voilà ce que c'est que de donner asile à des impressions trop vives et trop tendres: tu t'es mêlé de choses qui ne te regardaient pas: non, qui ne te regardaient pas, répéta-t-il, car en ce moment il vit son chapeau noir qu'il n'avait pas mis depuis trois semaines. — Qui est-ce qui parle ainsi, Valérien? c'est la sagesse.»

«Valérien, il s'agit d'aller jusqu'au bout; il faut vider la coupe. Jamais leur dégagement n'aura lieu, et tu vieillis, mon pauvre ami: voyons! jusqu'au bout: courage! Qui est-ce qui dit cela? c'est encore la sagesse.»

«Oui, tu iras jusqu'au bout, mais C'est bon; je te connais, nouveau-venu: tais-toi.»

M. de Castreau sonna.

— Isidore, dit-il, tu vas achever ma malle, après quoi tu iras à la ville commander une voiture pour six heures. Dès que tu seras de retour, tu prépareras tes effets, car nous partons ce soir.

— Oui, monsieur. Mais j'ai une grosse affaire sur les bras, qu'il me faut régler avant de partir.

— Et quoi donc, mon garçon?

— Ce qui est relatif à mon mariage.

— Tu te maries!

— Oui, monsieur, avec la fille du fermier.

— Et tu me quittes?

— Lorsque monsieur sera pourvu d'un bon domestique pour me remplacer.

— Eh bien, tu pourras passer encore la nuit ici. Demain, au point du jour, tu me rejoindras à l'hôtel.

— Oui, monsieur.

Isidore Melon n'avait donc pas si mal employé ses loisirs au Manoir. Outre le temps réclamé par son service ordinaire, il sut trouver celui de plaire à Caroline Chamiot; et comme il parla d'acheter une maison foraine avec quelques poses de terrain dans les environs, qu'il pouvait payer le tout comptant, Joseph Chamiot et sa famille trouvèrent que l'occasion ne devait pas être repoussée. Isidore Melon fut donc accueilli en qualité de futur gendre. Cela s'était fait presque sous les yeux de M. de Castreau sans qu'il s'en fût douté, ni personne dans la maison, excepté peut-être Jeannette, qui se garda bien d'en rien dire.

Prenant sa canne et son chapeau noir, M. de Castreau se dirigea du côté de la rivière, comme sans dessein prémédité. Tout à coup, il tourna sur la droite et monta le sentier, d'un pas ferme, décidé, montrant dès lors une résolution arrêtée dans son esprit. Il s'arrêta pourtant à quelque distance, au bord du ruisseau, pour s'y rafraîchir le visage et peut-être accueillir de nouvelles pensées. Il prit dans le creux de sa main, à plusieurs reprises, de l'eau qu'il appliqua sur son front brûlant. L'endroit où il se trouvait, était un joli bassin formé par la chute du courant, retenu ici par deux blocs erratiques chargés de mousse et plantés de groseilliers sauvages, dont la graine avait été apportée par les oiseaux; mais ces pierres laissaient entre elles un passage étroit, par où l'eau tombait, vive et serrée, d'une hauteur de quelques pieds. Des deux côtés, la rive était bordée de frênes et de tilleuls, ces derniers en pleine floraison et couverts d'abeilles. M. de Castreau s'assit sur la berge, au bord du bassin, regardant sans voir. Préoccupé uniquement de sa position, il se dit encore:

«Fini! fini! c'est inutile! laisse aller, Valérien; laisse aller. Ils s'aiment... Qu'ils soient heureux! J'ai eu tort, un grand tort: je devais être le premier... L'autre, qui est jeune, est arrivé avant moi. C'était juste, au fond; juste, Valérien; naturel. Qu'es-tu venu faire par-là? Était-ce ta place? Et pourtant, comme j'aurais tout fait pour elle! oui, tout! Mais j'ai été un sot, un imbécile, et avec cela un présomptueux.»

Arrivé au dernier mot de son monologue à peine articulé sur les lèvres, il vit, sans trop savoir comment, un fil détendue qu'Émile avait placé en ce lieu pour la remonte des truites; machinalement il l'amena à sa portée avec le corbin de sa canne. La ficelle offrant de la résistance, il la prit avec la main et vit alors bondir en désespérée une belle truite d'environ une livre. Il laissa retomber la ligne et se dit à voix

basse: «Eh bien, Valérien! celle-ci a mordu à l'hameçon: feras-tu comme elle? toi, un homme, toi, un (il n'osa pas prononcer franchement «un chrétien», mais il le pensait. ) Non!» dit-il à haute voix. Ce non exprimé, il se leva et reprit le sentier. Bientôt il arriva à la scierie. Maxime, en cet instant, achevait de donner des ordres à ses ouvriers.

— Faites seulement vos affaires, M. Duval, dit M. de Castreau en s'asseyant, un peu essoufflé, sur une longue tige de sapin dépouillée de son écorce. J'ai besoin de reprendre haleine, car j'ai marché vite à la montée.

— J'ai fini, monsieur, et suis à vos ordres: voulez-vous me faire l'honneur d'entrer chez moi. Puis-je vous offrir quelque chose?

— Un verre d'eau seulement: je me sens presque mal à l'aise.

Maxime s'empressa d'en aller chercher et fit entrer M. de Castreau dans la chambre qui rappelait à ce dernier la soirée de la veille et les joyeux propos de Joseph Chamiot. Comme tout était changé pour lui aujourd'hui! et qu'était l'orage d'hier en comparaison de celui qu'il avait dû conjurer dans son âme en venant ici!

— M. Duval, je vous remercie: cette eau fraîche me fait du bien. Je viens une dernière fois vous reparler de votre propriété. N'est-il donc pas possible de vous décider à me la vendre? Voyons, à votre âge, quand on a toute la vie au-devant de soi, il ne faut pas dédaigner une occasion qui ne se représentera plus. C'est de l'argent bien gagné par vous sans doute, mais gagné en peu de temps. Faites-moi votre prix; à moins d'une demande tout à fait inconsiderée, je ne reculerai pas.

— Monsieur, répondit Maxime, j'ai bien réfléchi à vos propositions. En ce moment, et quel que fût le chiffre offert, je ne pourrais accepter.

— Il faut donc, reprit M. de Castreau, d'un air sombre et concentré, vous taire part de la position difficile et exceptionnelle où je me trouve à ce sujet, depuis hier seulement. M. Duval, vous êtes un homme d'honneur; ce que je vais vous confier restera toujours entre vous et moi: — J'ai demandé en mariage M<sup>lle</sup> Dorsat; je viens d'avoir avec elle un entretien: pour l'amour d'elle, monsieur, ne pourriez-vous donc consentir à me céder votre propriété? j'aurais voulu la lui offrir, ajoutée au Manoir, et pour cela je serais allé, s'il l'eût fallu, jusqu'à cinquante mille francs.

En disant ces derniers mots, M. de Castreau dirigea ses regards en plein sur le visage de Maxime. Celui-ci pâlit, fut sur le point de chanceler sur sa chaise, mais se levant d'un bond et cédant au paroxysme d'un désespoir facile à comprendre, il s'écria, sans trop savoir ce qu'il disait:

— Monsieur! tuez-moi! tuez-moi promptement! mais, au nom de Dieu! ne me torturez pas ainsi. Que vous ai-je fait? Tenez! voilà des

épées, dit-il en désignant celles dont les lames se croisaient sur la paroi; prenez! .... Ô Dieu! est-ce bien possible? tout mon bonheur détruit! toute ma joie finie! et moi qui avais pu croire un instant....

Maxime Duval allait et venait, dans une agitation extraordinaire. Calme, impassible extérieurement, M. de Castreau le regardait, les lèvres serrées et les yeux fixes. Le jeune homme, dont le visage était devenu d'une pâleur effrayante, vint se placer en face de l'armateur:

— Monsieur, lui dit-il en se maîtrisant par un suprême effort, si je ne croyais fermement qu'il existe un Dieu juste et une vie immortelle au delà du tombeau, je vous forcerais à prendre une de ces épées, et l'un de nous deux resterait sur le terrain, à quelques pas d'ici. Mais non; vous avez pris ma joie et ma gloire, prenez encore ma chétive habitation. Je n'ai rien à refuser à M<sup>lle</sup> Dorsat, — vous le lui direz. — Faites, faites vite, afin que je puisse m'éloigner sans retard pour jamais. — Je ne veux pas votre somme: la moitié est plus que suffisante pour quelqu'un dont tout le bonheur est détruit.

— Jeune homme, reprit M. de Castreau, lentement et d'une voix très grave, remerciez Dieu. Cette torture par laquelle vous venez de passer, vous me l'avez fait subir, il y a une heure à peine: il était juste que vous fissiez connaissance avec elle. — Vous ai-je dit que M<sup>lle</sup> Dorsat m'a refusé, et pourquoi? heureux mortel! parce qu'elle vous aime, parce que son cœur vous appartient, parce que, moi, je ne puis être pour elle qu'un vieil ami de ses parents. Oui, monsieur, la plus belle créature de Dieu vient de me dire cela! Et moi aussi, je l'aime. Et moi aussi, j'aurais mis mon bonheur, tout mon bonheur à la rendre heureuse. C'est vous qui le ferez; c'est vous qui partagerez avec elle tout ce que j'ai perdu. Maintenant, jeune homme, lequel, de vous ou de moi, est le plus à plaindre?

Maxime se passait la main sur les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait point: il ne pouvait répondre. À la fin, pourtant:

— Ne me trompez-vous pas, monsieur? dites-moi la vérité tout entière.

— Elle est dite, M. Duval.

— Alors, pourrez-vous me pardonner? pourrez-vous croire, monsieur, que j'aurai pour vous, jusqu'à mon dernier soupir, la plus vive reconnaissance, le plus profond respect?

— Oui, je pourrai vous pardonner, parce que, moi aussi, je crois en un Dieu juste et bon, que nous autres hommes ne connaissons guère, et dont cependant les commandements sont la sagesse même. Maintenant, après ce qui s'est dit entre M<sup>lle</sup> Dorsat et moi, vous avez un devoir immédiat à remplir: je n'ai pas besoin de vous expliquer en quoi il consiste.

— Croyez-vous donc que j'ose réellement?

— Voyons, c'est assez parlé: il me reste peu de temps. Donnez-moi de l'encre et du papier.

M. de Castreau écrivit:

«À monsieur le capitaine Dorsat, au Manoir.

Mon cher monsieur!

À la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec M. Duval, je me charge de vous demander s'il peut se présenter chez vous demain matin. Son intention est de se jeter à vos pieds et à ceux de M<sup>lle</sup> Hélène.

Tout à vous,

V. de C.

Usine Duval, mardi, 5 heures soir.»

Et au bas de la page:

«Émile, il y a une belle truite prise au fil n° 7: allez vite: adieu, mon cher garçon.»

— Lisez cela, dit-il, en présentant le papier à Maxime, approuvez-vous?

— Comment vous remercier, monsieur?

— Pliez et mettez l'adresse: qu'on voie bien au moins que c'est sérieux.

M. de Castreau prit la lettre et la serra dans son portefeuille, d'où il sortit quelques papiers. Après quoi, il ajouta de son ancien air d'homme d'affaires:

— Je pars aujourd'hui-même et n'aurai pas l'honneur de vous revoir, de longtemps sans doute. Auriez-vous l'obligeance, M. Duval, de me rendre quelques services, vu l'âge avancé du bon M. Granton, qui n'y entend plus rien?— Ainsi, donner un coup d'œil, de temps en temps, à la dépendance rurale que j'ai promise à Chamiot, quand on la construira. — Examiner les presses neufs qu'on doit placer vers les caves. Ainsi encore, voir qu'il ne manque rien au ménage de M. et M<sup>me</sup> Granton, dans leurs vieux jours. — Employer, selon votre bon jugement, ce billet de deux cents francs pour les pauvres honteux du village, et celui-ci pour vos malades nécessiteux; — m'écrire deux ou trois fois par an, — davantage si vous le pouvez, — pour me dire un peu ce qui se passe au Manoir et un mot sur la marche des affaires publiques. N'est-ce pas? je compte sur vous pour cela? Adieu, Maxime Duval: vous avez vaincu; c'était juste: serrons-nous la main

sans nous regarder et laissez-moi vite partir.

Ayant dit cela, M. de Castreau s'échappa comme il put de ce lieu et ne tarda pas à revenir au village, par le chemin supérieur. Peut-être craignait-il de rencontrer la famille Dorsat le long du ruisseau, ou bien, une dernière fois, voulait-il jouir de la vue? Celle-ci était belle, en effet. À la suite de l'orage du soir précédent, l'atmosphère était d'une transparence parfaite. Le soleil, déjà bien rapproché du Jura, donnait en plein sur les campagnes de Savoie, dont les villages riverains se réfléchissaient dans les eaux du lac. Tous ceux de la côte plus élevée, ainsi que les maisons éparses dans les champs, brillaient d'un doux éclat. Et ici tout près, ce beau village du Vieux-Clos, nageant dans la verdure; Géry et sa grande tour carrée, si bien abrités des vents du nord par un épaulement du Jura. De tous côtés, les fines pointes grises des clochers, sortant comme des obélisques au-dessus des noyers verts. Et la vie dans la campagne; les charrues attelées de bœufs puissants, au pas lourd, continu; — des enfants qui gardent une vache au pâturage ou font tout au moins semblant de la surveiller, pendant qu'ils cueillent des noisettes mal mûres; une jeune fille qui tricote debout, à côté de la chèvre broutant l'herbe et bêlant entre ses rapides bouchées ....; — telles se présentaient les campagnes à l'armateur, en ce moment du jour.

Que de réflexions salutaires il avait faites, depuis quelques heures seulement! Vaincu par l'énergie et la candeur d'Hélène, il s'était, de lui-même, soumis à tout. Cette voix de la sagesse, qui lui parlait, il l'avait écoutée. Un seul instant il se permit, non pas une vengeance, mais une épreuve terrible pour celui qui la subissait. Encore ici, il avait pu constater que l'amour de Maxime était plus fort que le sien. Les plaques photographiques s'effacent vite; la gravure au burin sur l'or est inaltérable.

En arrivant au Manoir, il trouva la voiture déjà prête et Isidore de retour avec elle. Ce dernier porta la lettre adressée au capitaine Dorsat. La famille était sortie. M. de Castreau dit adieu à M. et à M<sup>me</sup> Granton, leur expliquant qu'une grande affaire imprévue le forçait à partir subitement; il serra la main aux Chamiot et quitta tout de bon le Vieux-Clos.

# CHAPITRE XXXIII

## LA SOURCE EST BELLE



n revenant de se promener, la famille Dorsat apprit le départ subit de M. de Castreau, et trouva la lettre à sa place. Vraiment, la journée était bouillonnante pour eux tous. M. Dorsat regretta de n'avoir pu entendre, de la bouche même de M. de Castreau, les explications dont il ne pouvait plus se passer maintenant, et il aurait voulu lui dire adieu. Quant à Hélène et à sa mère, mais pour la première encore plus, ce départ fut un grand soulagement. Un conseil à trois eut lieu de nouveau, dans la même chambre, à la suite duquel on fit porter, le soir même, le billet suivant chez Maxime.

«Mon cher monsieur,  
Je vous attends demain matin, à 8 heures.  
Votre dévoué,  
Dorsat, capitaine.»

La nuit fut longue, pour tous, on le comprend, mais sereine pour les habitants du Manoir. Pour Maxime, un si grand bonheur ne lui paraissait pas possible encore: par moments, il se croyait le jouet d'une cruelle illusion.

À huit heures donc, il entra dans la cour et se dirigeait du côté de la porte du château, lorsqu'il s'entendit appeler d'une fenêtre ouverte à la galerie.

Il monta l'escalier de la tour. M. Dorsat, dans le costume demi-militaire de sa profession, l'attendait seul. Il tendit la main à Maxime, d'un air à la fois doux et sérieux, l'engageant à s'asseoir, après quoi il ouvrit la conversation.

— Voici une lettre de M. de Castreau qui vous concerne, dit-il; j'ai besoin d'explications. Vous allez, je pense, me les donner.

— Oui, monsieur, répondit Maxime; mais premièrement, permettez-moi de vous exprimer mon profond regret de la peine que j'ai pu causer à votre famille, bien involontairement, vous le savez. À vous, monsieur, si j'en avais trouvé l'occasion depuis le jour de votre arrivée, j'aurais ouvert mon cœur entièrement. C'était mon devoir. Cette occasion ne s'est pas présentée avant le moment actuel. — J'aime M<sup>lle</sup> votre fille depuis les premiers temps où j'ai été appelé par la volonté de M<sup>me</sup> Dorsat, à donner ici-même des leçons. Je n'ai pu me défendre de l'aimer, monsieur; à ma place, qui n'eût été atteint dans son cœur comme moi? Mais je puis affirmer que je n'ai rien fait, rien dit, pendant une année, qui pût dévoiler mes sentiments. M<sup>me</sup> Dorsat peut ajouter son témoignage de mère à ce que j'ai l'honneur de vous exprimer.

— Monsieur Duval, je le sais. Et maintenant?

— Maintenant, monsieur, je me demande s'il m'est permis d'offrir à M<sup>lle</sup> Hélène le peu que je possède comme position, et toute une vie employée à la rendre heureuse.

— Ma fille n'a pas de fortune, en ce moment du moins, et elle n'en aura jamais que dans une très modeste mesure: pouvez-vous, par votre travail et votre industrie, lui assurer largement le nécessaire dans la position sociale que vous occupez, et aurait-elle chez vous une vie en rapport avec l'éducation qu'elle a reçue?

— Oui, monsieur, je l'espère. Je suis prêt à vous ouvrir mes livres de compte. Vous y verrez que, l'année dernière, j'ai gagné quatre mille francs de Suisse, tant sur le produit net de mon usine que sur mes ventes et achats. Pour l'avenir, j'ai un projet d'agrandissement dont j'aurai l'honneur de vous parler et dont l'exécution ne me paraît pas trop difficile. Je n'ai pas de dettes.

— Ce point réglé, il me faut encore et surtout une autre assurance, d'une nature beaucoup plus relevée. Vous êtes un jeune homme pieux, je le sais, et ma fille a aussi des besoins religieux sincères, profonds. Sur ce point je n'ai pas d'inquiétude, grâce à Dieu. Mais êtes-vous bien sûr d'aimer Hélène? On peut, à cet égard et à tout âge, se faire de dangereuses illusions. Pour m'éclairer complètement, racontez-moi, si possible dans les mêmes termes, ce qui s'est passé hier après midi, entre vous et monsieur de Castreau. Maxime fit le récit que nous connaissons, duquel il n'omit que le chiffre de la somme offerte pour la cession de sa propriété; mais pour tout le reste, il fut exact.

— Pourquoi, continua M. Dorsat, ne me dites-vous pas le chiffre en question? je puis bien le connaître, comme les autres détails.

Sur cette insistance particulière, Maxime ne crut plus devoir le

cachez.

— Eh bien, mon cher ami, maintenant que je sais tout, que la volonté de Dieu soit faite! Donnez-moi le bras et allons rejoindre ces dames et Émile.

Maxime lui prit les mains:

— Je serai donc votre fils, monsieur, et vous serez mon second père. Oh! que le mien n'est-il ici pour vous entendre et vous remercier avec moi!

— Il s'y trouve peut-être en esprit, Maxime; mais notre Père céleste y est bien certainement, ne l'oublions pas.

Ce fut en disant cela qu'ils entrèrent dans la salle à manger. Le déjeuner était sur la table; M<sup>me</sup> Dorsat assise, Hélène et son frère debout.

— Mes bien chéris, dit le père, je vous amène un nouveau membre de la famille. Hélène, M. Duval est ton fiancé; reçois-le de ma main. — Maxime, je vous donne Hélène, parce que je sais à qui je la remets. Émile, embrasse ton frère: tu lui as de grandes obligations et je désire que tu lui ressembles de plus en plus.

— Et moi, dit la mère, je ne donne donc rien? non, car on me prend mon trésor. Maxime, vous m'en rendrez compte, promettez-le sur ma main, devant ce Dieu que vous servez mieux que moi peut-être et qui se montre fidèle envers vous.

— Envers nous tous, ajouta Hélène à voix très basse.

— À présent, mes enfants, dit le capitaine, c'est fini! Déjeunons, car ces secousses-là sont pires cent fois que le roulis le plus extravagant. Maxime, voilà votre place à côté d'Hélène. Émile, viens ici près de moi, mon garçon.

Heureuse famille! joies pures et saintes du foyer! Amour et devoir, travail et prière, confiance en la grâce de Dieu! — Depuis longtemps le vieux Manoir n'avait entendu de telles paroles, n'avait assisté à de si doux épanchements. Et ce fut bien autre chose encore, lorsque, le capitaine étant sorti pour fumer un cigare, Hélène et Maxime se rendirent seuls dans la galerie. Mais nous jetons un voile sur les heureux: nous nous bornerons à dire qu'ils y passèrent une heure entière, et qu'en sortant de ce lieu si plein de délicieux souvenirs, Maxime dit à sa fiancée:

— Non plus seulement sur la main, ma bien-aimée, mais là, sur votre front.

Ainsi, il enleva pour toujours la trace de l'angoisse si courageusement acceptée le jour précédent.

Dès lors, les choses marchèrent grand train du côté de la maison neuve. Les papiers, choisis par les dames, furent prestement posés,

des meubles achetés, un ménage garni. Le piano neuf ne fut point oublié. Chaque jour, les uns ou les autres montaient; Maxime descendait le soir. Le capitaine se plongeait dans la source avec Émile, et faisait ensuite une bonne promenade, au retour de laquelle il trouvait des cigares sur la table de la scierie. M. et M<sup>me</sup> Granton félicitèrent les époux et les parents du meilleur de leur cœur. Le vieil intendant assura à M. Dorsat que son futur gendre était un jeune homme bien né, d'une famille très honorable: — M. Duval le père était donc pasteur, comme vous le savez, dit-il, le grand-père était châtelain et notaire; un oncle devint aide-major au service de sa majesté le roi de France, d'autres ancêtres sont toujours désignés dans les grosses du Manoir, comme *spectables* et *prud'hommes*. Du côté de la *branche* maternelle, il y eut un curial, vers la fin du siècle dernier. Vous voyez que M. Maxime présente donc, par sa famille, toutes les garanties sociales qu'on peut désirer. Puis, c'est un jeune homme qui a des moyens, de l'instruction, une rare énergie. Je regrette seulement qu'il ait cédé au goût du siècle en faisant une galerie extérieure à sa maison. Je l'aurais voulue en dedans, comme la nôtre ici, qui est si commode, et parfaitement cachée aux regards indiscrets du public. J'eusse aussi préféré, puisqu'il la voulait absolument à cette place, qu'il en fit les parois pleines, au lieu d'y découper tous ces tréfles et ces festons qui doivent amener une multitude de vents coulis.

Lorsque M. Granton fit son compliment particulier à Maxime, il lui dit que, plus tard, il lui montrerait une réfutation des principes avancés par feu le régent Mavognard à l'endroit des idées démocratiques sur les distinctions sociales; mais que rien ne pressait pour cela. — Maxime l'engagea à prendre patience avec tous, même avec lui, dit-il, qui partageait la profession de foi politique de son ami mourant.

— Vous, mon bon ami, ce n'est pas possible, répondit l'intendant, car vous seriez aussi imbu de mauvais principes sur le point en question. Non, je vous assure que vous êtes injuste à votre égard: vous vous faites tort en disant cela. Votre ami est mort en paix, comme un chrétien; mais il n'a jamais compris que les distinctions sociales sont nécessaires en tout pays, même dans une république comme la nôtre. Sur ce point capital, il a erré; il a suivi les tendances pernicieuses du siècle. Du reste, hélas! le monde passe, et tout ce qui était excellent en fait d'institutions, disparaît avec lui. Il n'y a pas jusqu'à l'agriculture, cette mère de tous les arts, qui ne se transforme de la plus lamentable façon. Plus de repos à cette pauvre terre; mais des récoltes toujours nouvelles, comme si son sein, continuellement déchiré par le soc, était inépuisable. Et ce qui, à cet égard, m'est excessivement pénible, douloureux, je dois le dire, c'est de voir un tel

exemple donné par nos grandes, nobles et anciennes familles. Oui, je suis vraiment affligé, quand, à la place des jachères autrefois si paisibles, où les alouettes chantaient du matin au soir (le baron Basile en a traité dans son poème), je vois partout du colza jaune qui empoisonne l'air; ou cette plante vorace, froide et mensongère qu'on nomme la betterave des champs. Et la vigne, mon cher monsieur Maxime, la vigne que nous cultivions il n'y a pas très longtemps encore comme nos pères nous l'avaient enseigné, vous voyez ce qu'elle devient entre les mains de cette génération. Autrefois, pour qu'une plantation fût bonne et son produit renommé soit dans le pays de Vaud, soit chez nos confédérés allemands, elle devait être composée de trois ou quatre espèces de raisins *coulants*, à petits grains suffisamment espacés dans la grappe. Nous y mettions aussi de la *blanchette*, dorée et croquante, mais le défaut de ce plant est de vite vieillir et de pousser peu de bois. Tous les ceps croissant pêle-mêle sans être alignés, se laissaient fort bien provigner les uns sur les autres. Deux chars de fumier par pose, soit cent pieds cubes de roi, tous les six ans, étaient plus que suffisants pour nourrir la terre. Et nous avions du vin qui, dès le second transvasage, soit un an après la récolte, était d'un jaune de paille superbe et faisait la perle tout autour du verre. On ne renouvelait jamais la vigne intégralement; on se bornait à remplacer les ceps morts, par des provins tirés de leur voisinage. Aujourd'hui, je ne sais d'où nous est venue dans le pays l'étrange manie de faire partout des plantations nouvelles à la place des anciennes, et de les peupler d'un plant monstre dont les grappes serrées sont aussi grosses qu'un essaim d'abeilles suspendu à la branche d'un pommier. Les grains de ce raisin restent toujours verts. — On parle aussi d'une autre espèce, plus colorée et meilleure, dit-on, qui germa d'aventure dans une cave et est principalement cultivée à Vizeral. Elle donne, à ce que prétend maître Joseph, des récoltes fabuleuses. Mon cher monsieur, passe encore pour la nature du plant: mais c'est qu'on emplit la terre de fumier, et plus chaud est l'engrais, plus contents sont les vigneron. J'ai vu là, un jour que j'y fus l'an dernier, en mars, du fumier de moutons en tas énormes, et si noir, qu'il ressemblait au tabac à chiquer dont les Américains démocrates font usage. La quantité d'engrais qu'on y enterre est si grande, que cela fait pitié rien qu'à le voir! Alors, n'est-ce pas? vous appelez cela une vigne? Non, mon cher monsieur, c'est une fabrique, une usine à raisin, comme vos terribles *fraises* sont des machines à lattes. Vendez ce raisin sur les marchés, je ne m'y oppose pas. On le dit bon à manger; mais qu'on en fasse du vin, cela n'est pas tolérable. Par principe, je n'en ai pas goûté, ni n'en goûterai de ma vie. Ce malheureux Chamiot

dont je vous parlais tout à l'heure, donne dans toutes ces exagérations de cultures. Chaque printemps il me tourmente et me fait du mauvais sang avec les engrais qu'il veut acheter pour nos vignes. Comme si je ne savais pas mieux que lui ce qui leur convient! Heureusement que je suis là pour l'empêcher d'en faire à sa tête, et cependant il parvient, de temps en temps, à me tromper sur les données approximatives de tel ou tel tas non encore mesuré! Si M. de Castreau n'était pas parti si subitement pour ses affaires du Havre, affaires très pressantes et inattendues, je l'eusse averti des funestes tendances de maître Joseph à l'endroit de la grande production du vin et je l'eusse prié, cas échéant, de s'y opposer d'une manière formelle. — Hélas oui! il n'y a bientôt plus rien de naturel ici-bas, rien qui ressemble à ce que le bon Dieu faisait lui-même: tout devient factice, artificiel entre les mains de l'homme, qui pour peu que cela continue, fera honte à la création. Parmi la jeunesse de nos environs, je ne connais plus guère que votre charmante fiancée et vous, mon cher M. Maxime, qui fassiez exception au triste état de la génération actuelle. Le baron Basile, mon digne et respectable ami, dernier seigneur de ce Manoir, en eût été frappé comme moi.

Cultivateur intelligent malgré l'opinion de M. Granton, Joseph Chamiot prononçait des jurements terribles contre les fainéants, les ivrognes et les politiques de cabaret. Certes, il avait beau jeu! Si la récolte des vignes s'annonçait médiocre et de mauvaise qualité, les *pintes*, en revanche, furent bien garnies d'habitues durant une grande partie de l'année. Mais on ne ramène personne avec de gros mots, et pas mieux les gens de cette espèce que d'autres. La meilleure des prédications est celle du bon exemple. — Joseph Chamiot n'épargnait ni son pain ni sa soupe aux nécessiteux: c'est déjà quelque chose; c'est même beaucoup. L'amour véritable du prochain est pourtant bien au-dessus de l'aumône sèche et vulgaire; et c'est à le montrer, à le communiquer aux autres, qu'il faut tendre chaque jour par de nouveaux efforts.

Alphonse Garin et sa famille continuaient à être heureux dans leur vie simple, bien remplie. M<sup>me</sup> Mavognard élevait en mère chrétienne ses deux enfants orphelins de père; et M. le pasteur Marsault avait fait de grands progrès en activité pratique, depuis la conversion si vivante du régent. — Caroline Chamiot attendait le retour de son fiancé et se marierait prochainement.

Trois nouvelles semaines s'étaient écoulées. Un matin, le facteur apporta deux lettres du Havre. La première, adressée à M. Dorsat, contenait ce qui suit:

«Compagnie des Aigles-Brunes, etc. La Direction de la Compagnie,

à M. le capitaine Dorsat.

Monsieur le capitaine!

Le Conseil d'administration de la Compagnie, sur la proposition faite par M. V. de Castreau, me charge de vous annoncer qu'une gratification extraordinaire de cinq mille francs vous est accordée, à l'unanimité, pour l'excellent résultat obtenu par vos soins dans le dernier voyage de la *Rose-Marsay*.

Ce navire, en chargement avancé, sera prêt à mettre à la voile le 15 septembre prochain. En conséquence, veuillez prendre vos dispositions pour être rendu à bord à l'époque ci-dessus.

Pour la Direction de la Compagnie:

Le S<sup>re</sup> correspondant:

JARROUSSE.»

La seconde lettre était pour M. Granton:

«M. Jonas Granton. — Vieux-Clos.»

— Il n'a pas mis «au Manoir du» observa l'intendant, avant d'aller plus loin dans sa lecture.

«Mon cher monsieur.»

— Il a mis «mon cher»: c'est pourtant beaucoup. Voyons ce qu'il me peut mander. «Je suis parti si brusquement du Manoir,» — ah! voici le mot omis dans la suscription — «que je n'ai point pensé à vous parler de deux ou trois choses auxquelles je tiens cependant beaucoup. Les voici en peu de mots:

1° Ces énormes tas de bouteilles de vin qui dorment dans le caveau de mon oncle Basile, ne produisent rien: je n'aime pas à penser que j'ai là un capital mort, qui ne profite à personne depuis si longtemps. Il nous faut en tirer quelque chose.

— Hélas! dit tout haut l'intendant avec une larme à l'œil, il va le vendre! Ces négociants, si riches soient-ils, veulent faire argent de tout. Cher baron Basile! le vin que nous avons eu tant de plaisir à soigner ensemble, à caser, à étiqueter: un pareil trésor, le vendre! mais poursuivons: c'est ici:

»... en tirer quelque chose. Ainsi, mon cher M. Granton, vous me ferez le plaisir d'en prendre pour votre usage, tant que je n'aurai pas révoqué cet ordre. Quatre bouteilles par semaine, ce n'est pas trop pour vous et pour M<sup>me</sup> Granton. S'il vous en reste, vous le donnerez à quelque vieillard pauvre, pour son dîner du dimanche. Je crois me souvenir que le 1827 vous convient; ainsi, prenez de celui-là, dont il y a encore 2200 bouteilles.

2° Je désire que vous fassiez porter immédiatement une nouvelle

provision de 25 bouteilles 1811 chez M, le capitaine Dorsat, sans explication.

3° Demandez à M. Duval s'il ne connaît pas au village quelques malades auxquels une bouteille de vin vieux, de temps en temps, serait utile ou ferait plaisir. Remettez-lui pour cela tout ce qu'il voudra.

4° Six bouteilles 1827 à maître Joseph, la veille de Noël, comme souvenir du baron Basile.

5° Enfin, pour la *bâtisse*, prenez l'avis de M. Duval, chaque fois que vous en éprouverez le besoin. Achetez de lui les bois, s'il en a de convenables; présentez-lui mes compliments. J'ai reçu sa lettre et l'en remercie. C'est un homme distingué, pour lequel j'ai la plus haute estime. Adieu, mon cher monsieur. Je fais comme vous, je vieillis; mais je n'en suis que mieux, de cœur, votre affectionné,

V. DE CASTREAU.

Cette lettre causa une vive émotion à M. Jonas Granton. Elle bouleversa toutes ses idées. Les yeux pleins de larmes, il s'assit et appela sa femme. Celle-ci s'empressa d'arriver.

— Qu'as-tu donc, Jonas? lui demanda-t-elle: qu'as-tu? qu'est-ce que c'est que cette lettre?

— Tiens, ma femme, lis.

— Eh bien! dit M<sup>me</sup> Granton après avoir lu, cela ne m'étonne pas de la part de ce bon M. de Castreau. Malgré ses promptitudes et ses paroles un peu cassantes, il a le cœur excellent. Qu'est-ce donc qui peut te mettre dans un pareil état?

— Ah! ma femme, tu n'as donc pas vu qu'il me dit trois fois «Mon cher monsieur» et qu'il termine sa lettre par ces mots «de cœur, votre affectionné.» Je croyais que ces gens du haut commerce n'aimaient personne: c'est là ce qui m'a si fort touché. Mais, au fond, M. Valérien de Castreau étant le neveu, ou enfin le petit cousin du baron Basile, des sentiments si délicats ne doivent pas nous étonner. Dis-moi, ma chère femme, as-tu jamais compris pourquoi cet excellent M. de Castreau est parti si brusquement? il fallait qu'il fût rappelé au Havre par une affaire bien importante: il avait l'air si ému en nous quittant! Sa responsabilité était sans doute engagée dans quelque colossale entreprise.

— Peut-être. Mais je croirais plutôt que son départ subit a eu pour cause un grand chagrin. Ne cherchons pas à en pénétrer le secret; bornons-nous à rendre à M. de Castreau l'affection qu'il nous témoigne et soyons reconnaissants.

— Oui, ma femme, tu as raison. Nous oublions trop vite sa récente affliction. Pour lui, le veuvage doit être une terrible épreuve. Le mariage

prochain de M. Maxime avec M<sup>lle</sup> Hélène lui a sans doute été communiqué, bien qu'il n'en dise rien dans sa lettre. Mais, pour lui-même, il ne pense sûrement pas à se remarier, car il aurait parlé de réparations dans les appartements du château, ce qui serait déplorable.

M<sup>me</sup> Granton ne put s'empêcher de sourire en voyant la frayeur nouvelle de son mari, à propos de réparations; puis elle ajouta de sa bonne voix douce :

— Oh! non sans doute, M. de Castreau ne pense pas à se remarier dans ce moment.

Mais M. Granton n'écoutait déjà plus :

— Il me faut, dit-il, copier cette lettre en deux doubles: l'un pour la famille Dorsat, l'autre pour M. Maxime. Cela me donnera une certaine occupation, car je veux faire la chose avec soin.

— À quoi bon copier cette lettre, Jonas? Ne peux-tu la communiquer telle que la voilà?

— Non, non: je ne me déferai pas de l'original. C'est une lettre trop précieuse; je veux la porter toujours avec moi.— Voyons donc; il faut se mettre au travail. Notre cher baron Basile serait heureux de la lire, s'il était encore de ce monde. Quel dommage que son neveu n'ait pas un fils appelé à lui succéder, un fils portant le vrai nom de la famille: *Baron Basile de Durrack-les Gouhans!*

Les copies furent faites six fois, jusqu'à ce que le digne intendant parvint à en avoir deux sans ratures. Outre la peine qu'il y prit de si bon cœur, elles lui fournirent l'occasion de conversations bien souvent renouvelées.

Enfin, le grand jour approchait; jour de départ pour les trois qui retournaient au Havre, jour d'entrée pour les deux qui s'établiraient dans la blanche maison. Quand il fut là, on se rendit au temple, sans bruit, sans fracas. Le capitaine préféra qu'il n'y eût ni festin de noces, ni rien de semblable. Maxime inviterait ses amis plus tard; l'an prochain, M. et M<sup>me</sup> Dorsat viendraient avec Émile passer les vacances au Vieux-Clos. — M. Granton et Garin servirent de témoins aux époux, selon l'usage.

M. le pasteur Marsault adressa une allocution excellente à tous. Quel vigoureux coup d'épéon Louis Mavognard lui avait donné! La rouille ecclésiastique tombait peu à peu, laissant à sa place la parole ouverte et franche de la vérité, dans la charité.

À cinq heures du soir, les voyageurs étaient en route pour le Havre. Maxime et sa femme venaient de se rendre à la source de la Fraisière, et là, causant de leur bonheur, ils pouvaient voir leurs visages se refléter dans le cristal du bassin.

— Quelle belle et réjouissante image que celle de l'eau vive! disait

Hélène: on comprend bien qu'il en soit parlé si souvent dans l'Écriture et que le Seigneur s'en serve lui-même dans ses enseignements.

— Oui, reprenait Maxime: c'est l'image de la vie: présente, ici, où nous la voyons naître sous nos yeux; — éternelle, dans son cours qui ne s'arrête jamais.

— Il nous faudra venir souvent ici, mon ami: les œuvres de Dieu ont toutes leur symbole pour l'âme et fortifient la foi. — Pour le moment, retournons chez nous: je veux voir si Jeannette a préparé le thé.

Et, se donnant la main dans le sentier, ils arrivèrent ainsi jusqu'à la planche étroite jetée sur le courant près de l'écluse.

— Ici, Hélène, je veux te porter dans mes bras, de l'autre côté.

— Non, mon ami: donne-moi seulement la main droite; avec cette main je me sens forte, et tu verras que je passerai très bien. Mais si les grandes eaux nous menacent quelque jour, nous nous réfugierons dans les bras du Sauveur, et là, elles ne nous atteindront point.

FIN.

